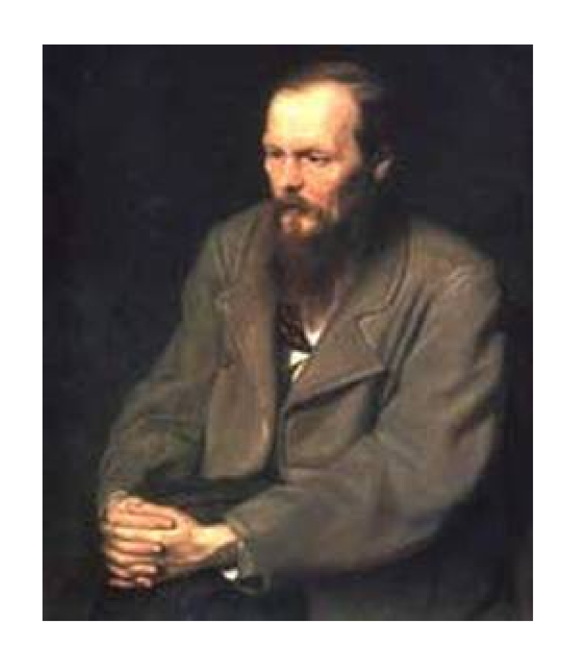
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski

CARNET D'UN INCONNU

(STÉPANTCHIKOVO)

traduit du russe par
J.-W. Bienstock et Charles Torquet – 1906

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

I
INTRODUCTION

Sa retraite prise, mon oncle, le colonel Yégor Ilitch Rostaniev, se retira dans le village de Stépantchikovo où il vécut en parfait hobereau. Contents de tout, certains caractères se font à tout ; tel était le colonel. On s'imaginerait difficilement homme plus paisible, plus conciliant et, si quelqu'un se fût avisé de voyager sur son dos l'espace de deux verstes, sans doute l'eût-il obtenu. Il était bon à donner jusqu'à sa dernière chemise sur première réquisition.

Il était bâti en athlète, de haute taille et bien découplé, avec des joues roses, des dents blanches comme l'ivoire, une longue moustache d'un blond foncé, le rire bruyant, sonore et franc, et s'exprimait très vite, par phrases hachées. Marié jeune, il avait aimé sa femme à la folie, mais elle était morte, laissant en son cœur un noble et ineffaçable souvenir. Enfin, ayant hérité du village de Stépantchikovo, ce qui haussait sa fortune à six cents âmes, il quitta le service et s'en fut vivre à la campagne avec son fils de huit ans, Hucha, dont la naissance avait coûté la vie de sa mère, et sa fillette Sachenka, âgée de quinze ans, qui sortait d'un pensionnat de Moscou où on l'avait mise après ce malheur. Mais la maison de mon oncle ne tarda pas à devenir une vraie arche de Noé. Voici comment.

Au moment où il prenait sa retraite après son héritage, sa mère, la générale Krakhotkine, perdit son second mari, épousé quelque seize ans plus tôt, alors que mon oncle, encore simple cornette, pensait déjà à se marier.

Longtemps elle refusait son consentement à ce mariage, versant d'abondantes larmes, accusant mon oncle d'égoïsme,

d'ingratitude, d'irrespect. Elle arguait que la propriété du jeune homme suffisait à peine aux besoins de la famille, c'est-à-dire à ceux de sa mère avec son cortège de domestiques, de chiens, de chats, etc. Et puis, au beau milieu de ces récriminations et de ces larmes, ne s'était-elle pas mariée tout à coup avant son fils ? Elle avait alors quarante-deux ans. L'occasion lui avait paru excellente de charger encore mon pauvre oncle, en affirmant qu'elle ne se mariait que pour assurer à sa vieillesse l'asile refusé par l'égoïste impiété de son fils et cette impardonnable insolence de prétendre se créer un foyer.

Je n'ai jamais pu savoir les motifs capables d'avoir déterminé un homme aussi raisonnable que le semblait être feu le général Krakhotkine à épouser une veuve de quarante-deux ans. Il faut admettre qu'il la croyait riche. D'aucuns estimaient que, sentant l'approche des innombrables maladies qui assaillirent son déclin, il s'assurait une infirmière. On sait seulement que le général méprisait profondément sa femme et la poursuivait à toute occasion d'impitoyables moqueries.

C'était un homme hautain. D'instruction moyenne, mais intelligent, il ne s'embarrassait pas de principes, ne croyant rien devoir aux hommes ni aux choses que son dédain et ses railleries et, dans sa vieillesse, les maladies, conséquences d'une vie peu exemplaire, l'avaient rendu méchant, emporté et cruel.

Sa carrière, assez brillante, s'était trouvée brusquement interrompue par une démission forcée à la suite d'un « fâcheux accident ». Il avait tout juste évité le jugement et, privé de sa pension, en fut définitivement aigri. Bien que sans ressources et ne possédant qu'une centaine d'âmes misérables, il se croisait les bras et se laissait entretenir pendant les douze longues années qu'il vécut encore. Il n'en exigeait pas moins un train de vie confortable, ne regardait pas à la dépense et ne pouvait se passer de voiture. Il perdit bientôt l'usage de ses deux jambes et passa ses dix dernières années dans un confortable fauteuil où

le promenaient deux grands laquais qui n'entendirent jamais sortir de sa bouche que les plus grossières injures.

Voitures, laquais et fauteuil étaient aux frais du fils impie. Il envoyait à sa mère ses ultimes deniers, grevant sa propriété d'hypothèques, se privant de tout, contractant des dettes hors de proportion avec sa fortune d'alors, sans échapper pour cela aux reproches d'égoïsme et d'ingratitude, si bien que mon oncle avait fini par se regarder lui-même comme un affreux égoïste et, pour s'en punir, pour s'en corriger, il multipliait les sacrifices et les envois d'argent.

La générale était restée en adoration devant son mari. Ce qui l'avait particulièrement charmée en lui, c'est qu'il était général, faisant d'elle une générale. Elle avait dans la maison son appartement particulier où elle vivait avec ses domestiques, ses commères et ses chiens. Dans la ville, on la traitait en personne d'importance et elle se consolait de son infériorité domestique par tous les potins qu'on lui relatait, par les invitations aux baptêmes, aux mariages et aux parties de cartes. Les mauvaises langues lui apportaient des nouvelles et la première place lui était toujours réservée où qu'elle fût. En un mot, elle jouissait de tous les avantages inhérents à sa situation de générale.

Quant au général, il ne se mêlait de rien, mais il se plaisait à railler cruellement sa femme devant les étrangers, se posant des questions dans le genre de celle-ci : « Comment ai-je bien pu me marier avec cette faiseuse de brioches ? » Et personne n'osait lui tenir tête. Mais, peu à peu, toutes ses connaissances l'avaient abandonné. Or, la compagnie lui était indispensable, car il aimait à bavarder, à discuter, à tenir un auditeur. C'était un libre penseur, un athée à l'ancienne mode ; il n'hésitait pas à traiter les questions les plus ardues.

Mais les auditeurs de la ville ne goûtaient point ce genre de conversation et se faisaient de plus en plus rares. On avait bien

tenté d'organiser chez lui un whist préférence, mais les parties se terminaient ordinairement par de telles fureurs du général que Madame et ses amis brûlaient des cierges, disaient des prières, faisaient des réussites, distribuaient des pains dans les prisons pour écarter d'eux ce redoutable whist de l'après-midi qui ne leur valait que des injures, et parfois même des coups au sujet de la moindre erreur. Le général ne se gênait devant personne et, pour un rien qui le contrariait, il braillait comme une femme, jurait comme un charretier, jetait sur le plancher les cartes déchirées et mettait ses partenaires à la porte. Resté seul, il pleurait de rage et de dépit, tout cela parce qu'on avait joué un valet au lieu d'un neuf. Sur la fin, sa vue s'étant affaiblie, il lui fallut un lecteur et l'on vit apparaître Foma Fomitch Opiskine.

J'avoue annoncer ce personnage avec solennité, car il est sans conteste le héros de mon récit. Je n'expliquerai pas les raisons qui lui méritent l'intérêt, trouvant plus décent de laisser au lecteur lui-même le soin de résoudre cette question.

Foma Fomitch, en s'offrant au général Krakhotkine, ne demanda d'autre salaire que sa nourriture ! D'où sortait-il ? Personne ne le savait. Je me suis renseigné et j'ai pu recueillir certaines particularités sur le passé de cet homme remarquable. On disait qu'il avait servi quelque part et qu'il avait souffert « pour la vérité ». On racontait aussi qu'il avait jadis fait de la littérature à Moscou. Rien d'étonnant à cela et son ignorance crasse n'était pas pour entraver une carrière d'écrivain. Ce qui est certain, c'est que rien ne lui avait réussi et, qu'en fin de compte, il s'était vu contraint d'entrer au service du général en qualité de lecteur-victime. Aucune humiliation ne lui fut épargnée pour le pain qu'il mangeait.

Il est vrai qu'à la mort du général, quant Foma Fomitch passa tout à coup au rang de personnage, il nous assurait que sa condescendance à l'emploi de bouffon n'avait été qu'un sacrifice à l'amitié. Le général était son bienfaiteur ; à lui seul, Foma, cet

incompris avait confié les grands secrets de son âme et si lui, Foma, avait consenti, sur l'ordre de son maître, à présenter des imitations de toutes sortes d'animaux et autres tableaux vivants, c'était uniquement pour distraire et égayer ce martyr, cet ami perclus de douleurs. Mais ces assertions de Foma Fomitch sont sujettes à caution.

En même temps et du vivant même du général, Foma Fomitch jouait un rôle tout différent dans les appartements de Madame. Comment en était-il venu là ? C'est une question assez délicate à résoudre pour un profane quand il s'agit de pareils mystères. Toujours est-il que la générale professait pour lui une sorte d'affection pieuse et de cause inconnue. Graduellement, il avait acquis une extraordinaire influence sur la partie féminine de la maison du général, influence analogue à celle exercée sur quelques dames par certains sages et prédicateurs de maisons d'aliénés.

Il donnait des lectures salutaires à l'âme, parlait avec une éloquence larmoyante des diverses vertus chrétiennes, racontait sa vie et ses exploits. Il allait à la messe et même à matines, prophétisait dans une certaine mesure, mais il était surtout passé maître en l'art d'expliquer les rêves et dans celui de médire du prochain. Le général, qui devinait ce qui se passait chez sa femme, s'en autorisait pour tyranniser encore mieux son souffre-douleur, mais cela ne servait qu'à rehausser son prestige de héros aux yeux de la générale et de toute sa domesticité.

Tout changea du jour où le général passa de vie à trépas, non sans quelque originalité. Ce libre penseur, cet athée avait été pris d'une peur terrible, priant, se repentant, s'accrochant aux icônes, appelant les prêtres. Et l'on disait des messes et on lui administrait les sacrements, tandis que le malheureux criait qu'il ne voulait pas mourir et implorait avec des larmes le pardon de Foma Fomitch. Et voici comment l'âme du général quitta sa dépouille mortelle.

La fille du premier lit de la générale, ma tante Prascovia Ilinichna, vieille fille et victime préférée du général – qui n'avait pu s'en passer pendant ses dix ans de maladie, car elle seule savait le contenter par sa complaisance bonasse, – s'approcha du lit et, versant un torrent de larmes, voulut arranger un oreiller sous la tête du martyr. Mais le martyr la saisit, comme l'occasion, par les cheveux et les lui tira trois fois en écumant de rage.

Dix minutes plus tard, il était mort. On en fit part au colonel malgré que la générale eût déclaré qu'elle aimait mieux mourir que de le voir en un pareil moment, et l'enterrement somptueux fut naturellement payé par ce fils impie que l'on ne voulait pas voir.

Un mausolée de marbre blanc fut élevé à Kniazevka, village totalement ruiné et divisé entre plusieurs propriétaires, où le général possédait ses cent âmes et le marbre en fut zébré d'inscriptions célébrant l'intelligence, les talents, la grandeur d'âme du général avec mention de son grade et de ses décorations. La majeure partie de ce travail épigraphique était due à Foma Fomitch.

Pendant longtemps, la générale refusa le pardon à son fils révolté. Entourée de ses familiers et de ses chiens, elle criait à travers ses sanglots qu'elle mangerait du pain sec, qu'elle boirait ses larmes, qu'elle irait mendier sous les fenêtres plutôt que de vivre à Stépantchikovo avec « l'insoumis » et que jamais, jamais elle ne mettrait les pieds dans cette maison. Les dames prononcent d'ordinaire ces mots : *les pieds* avec une grande véhémence, mais l'accent qu'y savait mettre la générale était de l'art. Elle donnait à son éloquence un cours intarissable…cependant qu'on préparait activement les malles pour le départ.

Le colonel avait fourbu ses chevaux à faire quotidiennement les quarante verstes qui séparaient Stépantchikovo de la ville, mais ce fut seulement quinze jours après l'inhumation qu'il obtint la permission de paraître sous les regards courroucés de sa mère.

Foma Fomitch menait les négociations. Quinze jours durant, il reprochait à l'insoumis sa conduite « inhumaine », le faisait pleurer de repentir, le poussait presque au désespoir, et ce fut le début de l'influence despotique prise depuis par Foma sur mon pauvre oncle. Il avait compris à quel homme il avait affaire et que son rôle de bouffon était fini, qu'il allait pouvoir devenir à l'occasion un gentilhomme et il prenait une sérieuse revanche.

– Pensez à ce que vous ressentirez, disait-il, si votre propre mère, appuyant sur un bâton sa main tremblante et desséchée par la faim, s'en allait demander l'aumône ! Quelle chose monstrueuse, si l'on considère et sa situation de générale et ses vertus. Et quelle émotion n'éprouveriez-vous pas le jour où (par erreur, naturellement, mais cela peut arriver) où elle viendrait tendre la main à votre porte pendant que vous, son fils, seriez baigné dans l'opulence ! Ce serait terrible, terrible ! Mais ce qui est encore plus terrible, colonel, permettez-moi de vous le dire, c'est de vous voir rester ainsi devant moi plus insensible qu'une solive, la bouche bée, les yeux clignotants… C'est véritablement indécent, alors que vous devriez vous arracher les cheveux et répandre un déluge de larmes…

Dans l'excès de son zèle, Foma avait même été un peu loin, mais c'était l'habituel aboutissement de son éloquence. Comme on le pense bien, la générale avait fini par honorer Stépantchikovo de son arrivée en compagnie de toute sa domesticité, de ses chiens, de Foma Fomitch et de la demoiselle Pérépélitzina, sa confidente. Elle allait essayer – disait-elle – de vivre avec son fils et éprouver la valeur de son respect. On imagine la situation

du colonel au cours de cette épreuve. Au début, en raison de son deuil récent, elle croyait devoir donner carrière à sa douleur deux ou trois fois par semaine, au souvenir de ce cher général à jamais perdu et à chaque fois, sans motif apparent, le colonel recevait une semonce.

De temps en temps, et surtout en présence des visiteurs, elle appelait son petit-fils Ilucha ou sa petite-fille Sachenka et, les faisant asseoir auprès d'elle, elle couvrait d'un regard long et triste ces malheureux petits êtres à l'avenir tant compromis par un *tel père,* poussait de profonds soupirs et pleurait bien une bonne heure. Malheur au colonel s'il ne savait *comprendre* ces larmes ! Et le pauvre homme, qui ne le savait presque jamais, venait comme à plaisir se jeter dans la gueule du loup et devait essuyer de rudes assauts. Mais son respect n'en était pas altéré ; il en arrivait même au paroxysme. La générale et Foma sentirent tous deux que la terreur suspendue sur leurs têtes pendant de si longues années était chassée à jamais.

De temps à autre, la générale tombait en syncope, et, dans le remue-ménage qui s'ensuivait, le colonel s'effarait, tremblant comme la feuille.

– Fils cruel ! criait-elle en retrouvant ses sens, tu me déchires les entrailles !... mes entrailles ! mes entrailles !

– Mais, ma mère, qu'ai-je fait ? demandait timidement le colonel.

– Tu me déchires les entrailles ! il tente de se justifier ! Quelle audace ! Quelle insolence ! Ah ! fils cruel !... Je me meurs !

Le colonel restait anéanti. Cependant, la générale finissait toujours par se reprendre à la vie et une demi-heure plus tard, le

colonel, attrapant le premier venu par le bouton de sa jaquette, lui disait :

– Vois-tu, mon cher, c'est une grande dame, une générale ! La meilleure vieille du monde, seulement, tu sais, elle est accoutumée à fréquenter des gens distingués et moi, je suis un rustre. Si elle est fâchée, c'est que je suis fautif. Je ne saurais te dire en quoi, mais je suis dans mon tort.

Dans des cas pareils, la demoiselle Pérépélitzina, créature plus que mûre, parsemée de postiches, aux petits yeux voraces, aux lèvres plus minces qu'un fil et qui haïssait tout le monde, croyait se devoir de sermonner le colonel.

– Tout cela n'arriverait pas si vous étiez plus respectueux, moins égoïste, si vous n'offensiez pas votre mère. Elle n'est pas accoutumée à de pareilles manières. Elle est générale, tandis que vous n'êtes qu'un simple colonel.

– C'est Mademoiselle Pérépélitzina, expliquait le colonel à son auditeur, une bien brave demoiselle qui prend toujours la défense de ma mère… une personne exceptionnelle et la fille d'un lieutenant-colonel. Rien que cela !

Mais, bien entendu, cela n'était qu'un prélude. Cette même générale, si terrible avec le colonel, tremblait à son tour devant Foma Fomitch qui l'avait complètement ensorcelée. Elle en était folle, n'entendait que par ses oreilles, ne voyait que par ses yeux. Un de mes petits cousins, hussard en retraite, jeune encore mais criblé de dettes, ayant passé quelque temps chez mon oncle, me déclara tout net sa profonde conviction que des rapports intimes existaient entre la générale et Foma. Je n'hésitai pas à repousser une pareille hypothèse comme grotesque et par trop naïve. Non, il y avait autre chose que je ne pourrai faire saisir au lecteur qu'en lui expliquant le caractère de Foma Fomitch, tel que je le compris plus tard moi-même.

Imaginez-vous un être parfaitement insignifiant, nul, niais, un avorton de la société, sans utilisation possible, mais rempli d'un immense et maladif amour-propre que ne justifiait aucune qualité. Je tiens à prévenir mes lecteurs : Foma Fomitch est la personnification même de cette vanité illimitée qu'on rencontre surtout chez certains zéros, envenimés par les humiliations et les outrages, suant la jalousie par tous les pores au moindre succès d'autrui. Il n'est pas besoin d'ajouter que tout cela s'assaisonne de la plus extravagante susceptibilité.

On va se demander d'où peut provenir une pareille infatuation. Comment peut-elle germer chez d'aussi pitoyables êtres de néant que leur condition même devrait renseigner sur la place qu'ils méritent ? Que répondre à cela ? Qui sait ? Il est peut-être parmi eux des exceptions au nombre desquelles figurerait mon héros. Et Foma est, en effet, une exception, comme le lecteur le verra par la suite. En tout cas, permettez-moi de vous le demander ; êtes-vous bien sûr que tous ces résignés, qui considèrent comme un bonheur de vous servir de paillasses, que vos pique-assiettes aient dit adieu à tout amour-propre ? Et ces jalousies, ces commérages, ces dénonciations, ces méchants propos qui se tiennent dans les coins de votre maison même, à côté de vous, à votre table ? Qui sait si, chez certains chevaliers errants de la fourchette, sous l'influence des incessantes humiliations qu'ils doivent subir, l'amour-propre, au lieu de s'atrophier, ne s'hypertrophie pas, devenant ainsi la monstrueuse caricature d'une dignité peut-être entamée primitivement, au temps de l'enfance, par la misère et le manque de soins.

Mais je viens de dire que Foma Fomitch était une exception à la règle générale. Homme de lettres, jadis, il avait souffert d'être méconnu et la littérature en a perdu d'autres que lui ; je dis : la littérature méconnue. J'incline à penser qu'il avait connu les déboires, même avant ses tentatives littéraires et qu'en divers métiers, il avait reçu plus de chiquenaudes que

d'appointements. Cela, je le suppose, mais, ce que je sais positivement, c'est qu'il avait réellement confectionné un roman dans le genre de ceux qui servaient de pâture à l'esprit du Baron Brambeus (*Pseudonyme de Jenkovski, écrivain russe très connu)*. Sans doute beaucoup de temps avait passé depuis, mais l'aspic de la vanité littéraire fait parfois des piqûres bien profondes et mêmes incurables, surtout chez les individus bornés.

Désabusé dès son premier pas dans la carrière des lettres, Foma Fomitch s'était à jamais joint au troupeau des affligés, des déshérités, des errants. Je pense que c'est de ce moment que se développa chez lui cette vantardise, ce besoin de louanges, d'hommages, d'admiration et de distinction. Ce pitre avait trouvé moyen de rassembler autour de lui un cercle d'imbéciles extasiés. Son premier besoin était d'être le premier quelque part, n'importe où, de vaticiner, de fanfaronner, et si personne ne le flattait, il s'en chargeait lui-même. Une fois qu'il fut devenu le maître incontesté de la maison de mon oncle, je me souviens de l'avoir entendu prononcer les paroles que voici :

« Je ne resterai plus longtemps parmi vous – et son ton s'emplissait d'une gravité mystérieuse – Quand je vous aurait tous établis et que je vous aurai fait saisir le sens de la vie, je vous dirai adieu et je m'en irai à Moscou pour y fonder une revue. Je ferai des cours où passeront mensuellement trente mille auditeurs. Alors, mon nom retentira partout et malheur à mes ennemis ! »

Mais, tout en attendant la gloire, ce génie exigeait une récompense immédiate. Il est toujours agréable d'être payé d'avance et surtout dans un cas pareil. Je sais que Foma se présentait sérieusement à mon oncle comme venu au monde pour accomplir une grande mission où le conviait sans cesse un homme ailé qui le visitait la nuit. Il devait écrire un livre compact et salutaire aux âmes, un livre qui provoquerait un tremblement de toute la terre et ferait craquer la Russie. Quand

viendrait l'heure du cataclysme, Foma, renonçant à sa gloire, se retirerait dans un monastère et prierait jour et nuit pour le bonheur de la patrie, au fond des catacombes de Kiev.

Il vous est maintenant loisible d'imaginer ce que pouvait devenir ce Foma après toute une existence d'humiliations, de persécutions et peut-être même de taloches, ce Foma sensuel et vaniteux au fond, ce Foma écrivain méconnu, ce Foma qui gagnait son pain à bouffonner, ce Foma à l'âme de tyran en dépit de sa nullité, ce Foma vantard et insolent à l'occasion ! ce qu'il pouvait devenir, ce Foma, quand il connut enfin les honneurs et la gloire, quand il se vit admiré et choyé d'une protectrice idiote et d'un protecteur fasciné et débonnaire, chez qui il avait enfin trouvé à s'implanter après tant de pérégrinations ! Mais il me faut ici développer le caractère de mon oncle ; le succès de Foma serait incompréhensible sans cela, autant que la maîtrise qu'il exerçait dans la maison et que sa métamorphose en grand homme.

Mon oncle n'était pas seulement bon, mais encore d'une extrême délicatesse sous son écorce un peu grossière, et d'un courage à toute épreuve. J'ose employer ce terme de courage, car aucun devoir, aucune obligation ne l'eussent arrêté ; il ne connaissait pas d'obstacles. Son âme noble était pure comme celle d'un enfant. Oui, à quarante ans, c'était un enfant expansif et gai, prenant les hommes pour des anges, s'accusant de défauts qu'il n'avait pas, exagérant les qualités des autres, en découvrant même où il n'y en avait jamais eu. Il était de ces grands cœurs qui ne sauraient sans honte supposer le mal chez les autres, qui parent le prochain de toutes les vertus, qui se réjouissent de ses succès, qui vivent sans relâche dans un monde idéal, qui prennent sur eux toutes leurs fautes. Leur vocation est de sacrifier aux intérêts d'autrui. On l'eût pris pour un être veule et faible de caractère et sans doute, il était trop faible ; cependant, ce n'était pas manque d'énergie, mais crainte d'humilier, crainte de faire souffrir ses semblables qu'il aimait tous.

Au surplus, il ne montrait de faiblesse que dans la défense de ses propres intérêts, n'hésitant jamais à les sacrifier pour des gens qui se moquaient de lui. Il lui semblait impossible qu'il eût des ennemis ; il en avait cependant, mais ne les voyait point. Ayant une peur bleue des cris et des disputes, il cédait toujours et se soumettait en tout, mais par bonhomie, par délicatesse et – disait-il, en vue d'éloigner tout reproche de faiblesse – « pour que tout le monde fût content ».

Il va sans dire qu'il était prêt à subir toute noble influence, ce qui permettait à telle canaille habile de s'emparer de lui jusqu'à l'entraîner dans quelque mauvaise action présentée sous le voile d'une intention pure. Car mon oncle était follement confiant et ce fut pour lui la cause de beaucoup d'erreurs. Après de douloureux combats, lorsqu'il finît par reconnaître la malhonnêteté de son conseiller, il ne manquait pas de prendre toute la faute à son compte.

Figurez-vous maintenant sa maison livrée à une idiote capricieuse, en adoration devant un autre imbécile jusque là terrorisé par son général et brûlant du désir de se dédommager du passé, une idiote devant laquelle mon oncle croyait devoir s'incliner parce qu'elle était sa mère. On avait commencé par convaincre le pauvre homme qu'il était grossier, brutal, ignorant et d'un égoïsme révoltant, et il importe de remarquer que la vieille folle parlait sincèrement.

Foma était sincère, lui aussi. Puis, on avait ancré dans l'esprit de mon oncle cette conviction que Foma lui avait été envoyé par le ciel pour le salut de son âme et pour la répression de ses abominables vices ; car n'était-il pas un orgueilleux, toujours à se vanter de sa fortune et capable de reprocher à Foma le morceau de pain qu'il lui donnait ? Mon pauvre oncle avait fini par contempler douloureusement l'abîme de sa déchéance, il voulait s'arracher les cheveux, demander pardon…

– C’est ma faute ! disait-il à ses interlocuteurs, c’est ma faute ! On doit se montrer délicat envers celui auquel on rend service… Que dis-je ? Quel service ? je dis des sottises ; ce n’est pas moi qui lui rends service ; c’est lui, au contraire qui m’oblige en consentant à me tenir compagnie. Et voilà que je lui ai reproché ce morceau de pain !… C’est-à-dire, je ne lui ai rien reproché, mais j’ai certainement dû laisser échapper quelques paroles imprudentes comme cela m’arrive souvent… C’est un homme qui a souffert, qui a accompli des exploits, qui a soigné pendant dix ans son ami malade, malgré les pires humiliations ; cela vaut une récompense !… Et puis l’instruction !… Un écrivain ! un homme très instruit et d’une très grande noblesse…

La seule image de ce Foma instruit et malheureux en butte aux caprices d’un malade hargneux, lui gonflait le cœur d’indignation et de pitié. Toutes les étrangetés de Foma, toutes ses méchancetés, mon oncle les attribuait aux souffrances passées, aux humiliations subies, qui n’avaient pu que l’aigrir. Et, dans son âme noble et tendre, il avait décidé qu’on ne pouvait être aussi exigeant à l’égard d’un martyr qu’à celui d’un homme ordinaire, qu’il fallait non seulement lui pardonner, mais encore panser ses plaies avec douceur, le réconforter, le réconcilier avec l’humanité. S’étant assigné ce but, il s’enthousiasma jusqu’à l’impossible, jusqu’à s’aveugler complètement sur la vulgarité de son nouvel ami, sur sa gourmandise, sur sa paresse, sur son égoïsme, sur sa nullité. Mon oncle avait une foi absolue dans l’instruction, dans le génie de Foma. Ah ! mais j’oublie de dire que le colonel tombait en extase aux mots « littérature » et « science », quoiqu’il n’eût lui-même jamais rien appris.

C’était une de ses innocentes particularités.

– Il écrit un article ! disait-il en traversant sur la pointe des pieds les pièces avoisinant le cabinet de travail de Foma Fomitch, et il ajoutait avec un air mystérieux et fier : – Je ne sais

au juste ce qu'il écrit, peut-être une chronique… mais alors quelque chose d'élevé… Nous ne pouvons pas comprendre cela, nous autres… Il m'a dit traiter la question des forces créatrices. Ça doit être de la politique. Oh ! son nom sera célèbre et entraînera le nôtre dans sa gloire… Lui-même me le disait encore tout à l'heure, mon cher…

Je sais positivement que, sur l'ordre de Foma, mon oncle dut raser ses superbes favoris blond foncé, son tyran ayant trouvé qu'ils lui donnaient l'air français et par conséquent fort peu patriote. Et puis, peu à peu, Foma se mit à donner de sages conseils pour la gérance de la propriété ; ce fut effrayant !

Les paysans eurent bientôt compris de quoi il retournait et qui était le véritable maître, et ils se grattaient la nuque. Il m'arriva de surprendre un entretien de Foma avec eux. Foma avait déclaré qu'il « aimait causer avec l'intelligent paysan russe » et, quoiqu'il ne sût pas distinguer l'avoine du froment, il n'hésita pas à disserter d'agriculture. Puis il aborda les devoirs sacrés du paysan envers son seigneur. Après avoir effleuré la théorie de l'électricité et la question de la répartition du travail, auxquelles il ne comprenait rien, après avoir expliqué à son auditoire comment la terre tourne autour du soleil, il en vint, dans l'essor de son éloquence, à parler des ministres. (Pouchkine a raconté l'histoire d'un père persuadant à son fils âgé de quatre ans que « son petit père était si courageux que le tsar lui-même l'aimait »… Ce petit père avait besoin d'un auditeur de quatre ans ; c'était un Foma Fomitch.)… Les paysans l'écoutaient avec vénération.

– Dis donc, mon petit père, combien avais-tu d'appointements ? lui demanda soudain Arkhip Korotkï, un vieillard aux cheveux tout blancs, dans une intention évidemment flatteuse. Mais la question sembla par trop familière à Foma, qui ne pouvait supporter la familiarité.

– Qu'est-ce que cela peut te faire, imbécile ? répondit-il en regardant le malheureux paysan avec mépris. Qu'est-ce qui te prend d'attirer mon attention sur ta gueule ? Est-ce pour me faire cracher dessus ?

C'était le ton qu'adoptait généralement Foma dans ses conversations avec « l'intelligent paysan russe ».

– Notre père, fit un autre, nous sommes de pauvres gens. Tu es peut-être un major, un colonel ou même une Excellence… Nous ne savons même pas comment t'adresser la parole.

– Imbécile ! reprit Foma, s'adoucissant, il y a appointements et appointements, tête de bois ! Il en est qui ont le grade de général et qui ne reçoivent rien, parce qu'ils ne rendent aucun service au tsar. Moi, quand je travaillais pour un ministre, j'avais vingt mille roubles par an, mais je ne les touchais pas ; je travaillais pour l'honneur, me contentant de ma fortune personnelle. J'ai abandonné mes appointements au profit de l'instruction publique et des incendiés de Kazan.

– Alors, c'est toi qui as rebâti Kazan ? reprenait le paysan étonné, car, en général, Foma Fomitch étonnait les paysans.

– Mon Dieu, j'en ai fait ma part, répondait-il négligemment, comme s'il s'en fût voulu d'avoir honoré un *tel* homme d'une *telle* confidence.

Ses entretiens avec mon oncle étaient d'une autre sorte.

– Qu'étiez-vous avant mon arrivée ici ? disait-il, mollement étendu dans le confortable fauteuil où il digérait un déjeuner copieux, pendant qu'un domestique placé derrière lui s'évertuait à chasser les mouches avec un rameau de tilleul. À quoi ressembliez-vous ? Et voici que j'ai jeté en votre âme cette étincelle du

feu céleste qui y brille à présent ! Ai-je jeté en vous une étincelle de feu sacré, oui ou non ? Répondez : l'ai-je jetée, oui ou non ?

Au vrai, Foma Fomitch ne savait pas pourquoi il avait fait cette question. Mais le silence et la gêne de mon oncle l'irritaient. Jadis si patient et si craintif, il s'enflammait maintenant à la moindre contradiction. Le silence de ce brave homme l'outrageait : il lui fallait une réponse.

– Répondez : l'étincelle brûle-t-elle en vous ou non ?

Mon oncle ne savait plus que devenir.

– Permettez-moi de vous faire observer que je vous attends ! insistait le pique-assiette d'un air offensé.

– Mais répondez donc, Yegorouchka ! intervenait la générale en haussant les épaules.

– Je vous demande : l'étincelle brûle-t-elle en vous, oui ou non ? réitérait Foma très indulgent, tout en picorant un bonbon dans la boîte toujours placée devant lui sur l'ordre de la générale.

– Je te jure, Foma, que je n'en sais rien, répondait enfin le malheureux, avec un visage désolé. Il y a sans doute quelque chose de ce genre… Ne me demande rien… Je crains de dire une bêtise…

– Fort bien. Alors, selon vous, je serais un être si nul que je ne mériterais même pas une réponse ; c'est bien cela que vous avez voulu dire ? Soit, je suis donc nul.

– Mais non, Foma ! Que Dieu soit avec toi ! Je n'ai jamais voulu dire cela.

– Mais si. C’est précisément ce que vous avez voulu dire.

– Je jure que non !

– Très bien. Mettons que je suis un menteur ! D’après vous, ce serait moi qui chercherais une mauvaise querelle ?... Une insulte de plus ou de moins... ! Je supporterai tout.

– Mais, mon fils !... clame la générale avec effroi.

– Foma Fomitch ! Ma mère ! s’écrie mon oncle navré. Je vous jure qu’il n’y a pas de ma faute. J’ai parlé inconsidérément... Ne fais pas attention à ce que je dis, Foma ; je suis bête ; je sens que je suis bête, qu’il me manque quelque chose... Je sais, je sais, Foma ! Ne me dis rien ! – continue-t-il en agitant la main. – Pendant quarante ans, jusqu’à ce que je te connusse, je me figurais être un homme ordinaire et que tout allait pour le mieux. Je ne m’étais pas rendu compte que je ne suis qu’un pécheur, un égoïste et que j’ai fait tant de mal que je ne comprends pas comment la terre peut encore me porter.

– Oui, vous êtes bien égoïste ! remarque Foma avec conviction.

– Je le comprends maintenant moi-même. Mais je vais me corriger et devenir meilleur.

– Dieu vous entende ! conclut Foma en poussant un pieux soupir et en se levant pour aller faire sa sieste accoutumée.

Pour finir ce chapitre, qu’on me permette de dire quelques mots de mes relations personnelles avec mon oncle et d’expliquer comment je fus mis en présence de Foma et inopinément jeté dans le tourbillon des plus graves événements qui se soient jamais passés dans le bienheureux village de Stépant-

chikovo. J'aurai ainsi terminé mon introduction et pourrai commencer mon récit.

Encore enfant, je restai seul au monde. Mon oncle me tint lieu de père et fit pour moi ce que bien des pères ne font pas pour leur progéniture. Du premier jour que je passai dans sa maison, je m'attachai à lui de tout mon cœur. J'avais alors dix ans et je me souviens que nous nous comprîmes bien vite et que nous devînmes de vrais amis. Nous jouions ensemble à la toupie ; une fois, nous volâmes de complicité le bonnet d'une vieille dame, notre parente, et nous attachâmes ce trophée à la queue d'un cerf-volant que je lançai dans les nuages.

Beaucoup plus tard, en une bien courte rencontre avec mon oncle à Pétersbourg, je pus achever l'étude de son caractère. Cette fois encore, je m'étais attaché à lui de toute l'ardeur de ma jeunesse. Il avait quelque chose de franc, de noble, de doux, de gai et de naïf à la fois qui lui attirait les sympathies et m'avait profondément impressionné.

Après ma sortie de l'Université, je restai quelques temps oisif à Pétersbourg et, comme il arrive souvent aux blancs-becs, bien persuadé que j'allais sous peu accomplir quelque chose de grandiose. Je ne tenais guère à quitter la capitale et n'entretenais avec mon oncle qu'une correspondance assez rare, seulement lorsque j'avais à lui demander de l'argent qu'il ne me refusait jamais. Venu pour affaires à Pétersbourg, l'un de ses serfs m'avait appris qu'il se passait à Stépantchikovo des choses extraordinaires. Troublé par ces nouvelles, j'écrivis plus souvent.

Mon oncle me répondit par des lettres étranges, obscures, où il ne m'entretenait que de mes études et s'enorgueillissait par avance de mes futurs succès et puis, tout à coup, après un assez long silence, je reçus une étonnant épître, très différente des précédentes, bourrée de bizarres sous-entendus, de contradic-

tions incompréhensibles au premier abord. Il était évident qu'elle avait été écrite sous l'empire d'une extrême agitation.

Une seule chose y était claire, c'est que mon oncle me suppliait presque d'épouser au plus vite son ancienne pupille, fille d'un pauvre fonctionnaire provincial nommé Éjévikine, laquelle avait été fort bien élevée au compte de mon oncle dans un grand établissement scolaire de Moscou et servait à ce moment d'institutrice à ses enfants. Elle était malheureuse ; je pouvais faire son bonheur en accomplissant une action généreuse ; il s'adressait à la noblesse de mon cœur et me promettait de doter la jeune fille, mais il s'exprimait sur ce dernier point d'une façon extrêmement mystérieuse, et m'adjurait de garder sur tout cela le plus absolu silence. Cette lettre me bouleversa.

Quel est le jeune homme qui ne se fût pas senti remué par une proposition aussi romanesque ? De plus, j'avais entendu dire que la jeune fille était fort jolie.

Je ne savais pas à quel parti m'arrêter, mais je répondis aussitôt à mon oncle que j'allais partir sur-le-champ pour Stépantchikovo, car il m'avait envoyé sous le même pli les fonds nécessaires à mon voyage, ce qui ne m'empêcha pas de rester encore quinze jours à Pétersbourg dans l'indécision. C'est à ce moment que je fis la rencontre d'un ancien camarade de régiment de mon oncle. En revenant du Caucase, cet officier s'était arrêté à Stépantchikovo. C'était un homme d'un certain âge déjà, fort sensé et célibataire endurci.

Il me raconta avec indignation des choses dont je n'avais aucune connaissance. Foma Fomitch et la générale avaient conçu le projet de marier le colonel avec une demoiselle étrange, âgée, à moitié folle, qui possédait environ un demi million de roubles et dont la biographie était quelque chose d'incroyable. La générale avait déjà réussi à lui persuader qu'elles étaient parentes et à la faire loger dans la maison. Bien

qu'au désespoir, mon oncle finirait certainement par épouser le demi million. Cependant, les deux fortes têtes, la générale et Foma avaient organisé une persécution contre cette malheureuse institutrice sans défense et employaient tous leurs efforts à la faire partir, de peur que le colonel n'en devint amoureux et peut-être même parce qu'il l'était déjà. Ces dernières paroles me frappèrent, mais, à toutes mes questions sur le point de savoir si mon oncle était réellement amoureux, mon interlocuteur ne put ou ne voulut pas me donner de réponse précise et, d'une façon générale, il me raconta tout cela comme à contrecœur, avec un évident parti pris d'éviter les détails précis.

Cette rencontre me donna beaucoup à penser, car ce que j'apprenais était en contradiction formelle avec la proposition qui m'était faite. Le temps pressant, je résolus de partir pour Stépantchikovo, dans l'intention de réconforter mon oncle et même de le sauver, si possible, c'est-à-dire de faire chasser Foma, d'empêcher cet odieux mariage avec la vieille demoiselle et de rendre le bonheur à cette malheureuse jeune fille en l'épousant. Car le prétendu amour de mon oncle pour elle m'apparaissait comme une misérable invention de Foma.

Comme font les très jeunes gens, je sautai d'une extrémité à l'autre et, chassant toute hésitation, je brûlai de l'ardeur d'opérer des miracles et d'accomplir mille exploits. Il me semblait faire preuve d'une générosité extraordinaire en me sacrifiant noblement au bonheur d'un être aussi charmant qu'innocent et je me souviens que, pendant tout le trajet, je me sentis fort satisfait de moi. C'était en juillet ; le soleil luisait ; devant moi s'étendait l'immensité des champs de blé déjà presque mûr… J'étais resté si longtemps enfermé à Pétersbourg, que je croyais voir le monde pour la première fois.

II
MONSIEUR BAKHTCHEIEV

J’approchais du but de mon voyage. En traversant la petite ville de B…, qui n’est plus qu’à dix verstes de Stépantchikovo, je dus m’arrêter chez un maréchal ferrant pour faire réparer l’un des moyeux de mon tarantass. C’était là un travail sans grande importance, et je résolus d’en attendre la fin avant de terminer mes dix verstes.

Ayant mis pied à terre, je vis un gros monsieur qu’une nécessité analogue avait, comme moi, contraint de s’arrêter. Depuis une grande heure, il était là, suffoqué par la chaleur torride ; il criait et jurait avec une impatience hargneuse et s’efforçait d’activer le travail des ouvriers. Au premier coup d’œil, ce monsieur était un grincheux d’habitude. Il pouvait avoir quarante-cinq ans. Son énorme opulence, son double menton, ses joues bouffies et grêlées disaient une plantureuse existence de hobereau. Il y avait dans son visage quelque chose de féminin qui sautait de suite aux yeux. Large et confortable, son costume n’était pas cependant à la dernière mode.

Je ne puis comprendre pourquoi il était fâché contre moi, d’autant plus que nous nous voyions pour la première fois et que nous ne nous étions pas encore dit une parole, mais je le vis bien aux regards furieux qu’il me lança dès que je fus descendu de voiture. Pourtant, j’avais grande envie de faire sa connaissance, car les bavardages de ses domestiques m’avaient appris qu’il venait de Stépantchikovo et qu’il y avait vu mon oncle. C’était là une occasion favorable de me renseigner plus amplement.

Soulevant ma casquette, je remarquai avec toute la gentillesse du monde que les voyages nous occasionnent parfois des accidents bien désagréables, mais le gros bonhomme me toisa des pieds à la tête d'un regard dédaigneux et mécontent, puis, grommelant, me tourna le dos. Cette partie de sa personne était sans doute fertile en suggestions intéressantes, mais peu propice à la conversation.

– Grichka, ne ronchonne pas ou je te ferai fouetter ! cria-t-il à son domestique sans avoir l'air d'entendre mon observation sur les désagréments du voyage.

Grichka était un vieux laquais à cheveux blancs, porteur d'une longue redingote et d'énormes favoris de neige. Tout indiquait que lui aussi était en colère et il ne cessait de marmonner. La menace du maître fut le signal d'une prise de bec.

– Tu me feras fouetter ! Crie-le donc plus haut ! fit Grichka d'une voix si nette que tout le monde l'entendit, et, indigné, il se mit en devoir d'arranger quelque chose dans la voiture.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu viens de dire ? « Crie-le donc plus fort ! »... Tu veux faire l'insolent ? clama le gros homme devenu écarlate.

– Mais qu'avez-vous donc à vous fâcher ainsi ? On ne peut donc plus dire un mot ?

– Me fâcher ? L'entendez-vous ? Mais c'est lui qui se fâche et je n'ose plus rien dire !

– Qu'avez-vous à grogner ?

– Ce que j'ai ? Il me semble que je suis parti sans dîner.

– Qu’est-ce que ça peut me faire ? Vous n’aviez qu’à dîner ! Je disais seulement un mot aux maréchaux-ferrants.

– Oui ; eh bien qu’as-tu à ronchonner contre les maréchaux-ferrants ?

– Ce n’est pas contre eux que je ronchonne ; c’est contre la voiture.

– Et pourquoi donc ?

– Ben, pourquoi qu’elle s’est démolie ? Que ça n’arrive plus !

– Ce n’était pas contre la voiture que tu grognais ; c’était contre moi. Ce qui arrive est de ta faute et c’est moi que tu accuses !

– Voyons, Monsieur, laissez-moi en paix !

– Et toi, pourquoi ne m’as-tu pas dit une seule parole pendant tout le trajet ? D’habitude tu me parles, pourtant !

– Une mouche m’était entrée dans la bouche, voilà pourquoi ! Suis-je là pour vous raconter des histoires ? Si vous les aimez, vous n’avez qu’à prendre avec vous la Mélanie.

Le gros homme ouvrit la bouche dans l’évidente intention de répondre, mais il se tut, ne trouvant rien à dire. Le domestique, satisfait d’avoir manifesté devant tout le monde et son éloquence et l’influence qu’il exerçait sur son maître, se mit à donner des explications aux ouvriers, d’un air important.

Mes avances étaient restées vaines, sans doute à cause de ma maladresse, mais une circonstance inopinée me vint en aide. De la caisse d’une voiture privée de ses roues et attendant la

réparation depuis des temps immémoriaux, on vit soudain surgir une tête endormie, malpropre et dépeignée. Ce fut un rire général parmi les ouvriers. L'homme était enfermé dans la caisse où il avait cuvé son vin, et n'en pouvait pus sortir. Il se dépensait en vains efforts et finit par prier qu'on allât lui chercher un certain outil. Cela mit l'assistance en joie.

Il est des natures que les spectacles grotesques ravissent, sans qu'elles sachent trop pourquoi. Le gros hobereau était de ces gens-là. Peu à peu, son faciès sévère et taciturne se détendit, s'adoucit, exprima la gaieté et se rasséréna complètement.

– Mais n'est-ce pas Vassiliev ? demanda-t-il avec compassion. Comment se trouve-t-il là dedans ?

– Oui, oui, Monsieur, c'est Vassiliev ! cria-t-on de tous côtés.

– Il a bu, Monsieur, fit un grand ouvrier sec, et de figure sévère qui prétendait jouer un rôle prépondérant parmi ses camarades. Il a bu. Depuis trois jours, il a quitté son patron et il se cache ici. Et voici qu'il réclame son dernier outil ? Qu'en veux-tu faire, tête vide ? Il veut l'engager.

– Archipouchka, l'argent est comme l'oiseau : il s'en vient et il s'en va. Laisse-moi aller chercher mon outil, au nom de Dieu ! suppliait Vassiliev d'une voix grêle et fêlée.

– Reste donc tranquille, diable ! puisque tu es bien ici. Il boit depuis avant-hier ; ce matin, nous l'avons ramassé dans la rue dès l'aube et nous avons dit à Matvéï Ilitch qu'il était tombé malade, qu'il avait des coliques !

Ce fut une explosion de rires.

– Mais où est mon outil ?

– Mais chez Zouï, voyons ! Un homme saoul, Monsieur, c'est tout vous dire.

– Hé ! hé ! hé ! Ah ! canaille, c'est ainsi que tu travailles en ville ? tu veux engager ton dernier outil ! fit le gros homme, secoué d'un rire satisfait et tout à fait de bonne humeur, maintenant. Si vous saviez l'habile menuisier qu'il est ! On n'en trouverait pas un pareil à Moscou. Seulement, voilà les tours qu'il joue ! – continua-t-il en s'adressant à moi. – Laisse-le sortir, Arkhip, il a peut-être besoin de quelque chose.

On obéit au gros monsieur. Le clou fut enlevé qui condamnait la portière de la voiture où était enfermé Vassiliev, lequel apparut tout souillé de boue et les vêtements déchirés. Il cligna des yeux et, chancelant, il éternua, puis, se faisant de sa main un abat-jour, il jeta un regard circulaire.

– Que de monde ! que de monde ! et bien sûr que personne de ces gens-là n'a bu ! dit-il d'un ton triste et lent, hochant la tête avec un air de contrition. Bien le bonjour, frérots. Je vous souhaite une heureuse matinée !

– Matinée ! mais tu ne vois donc pas que nous sommes après-midi, espèce de fou ?

– Ah ! tu m'en diras tant !

– Hé ! hé ! hé ! Quel farceur ! s'écria encore le gros monsieur, en me regardant avec affabilité et tout secoué de rire. Tu n'as pas honte, Vassiliev ?

– C'est le malheur qui me fait boire, Monsieur, répondit le sombre Vassiliev, évidemment enchanté de pouvoir parler de son malheur.

– Quel malheur, imbécile ?

– Un malheur comme on n'en a jamais vu. Nous voilà sous les ordres de Foma Fomitch !

– Qui ? Depuis quand ? s'exclama le gros homme avec animation, pendant que, très intéressé, je faisais un pas en avant.

– Mais tous ceux de Kapitonovka. Notre seigneur le colonel (que Dieu le garde en bonne santé !) veut faire présent de Kapitonovka, qui lui appartient, à Foma Fomitch ; il lui donne soixante-dix âmes. « C'est pour toi, Foma, a-t-il dit. Tu ne possèdes rien, car ton père ne t'a point laissé de fortune – Vassiliev envenimait son récit à plaisir. – C'était un gentilhomme venu, on ne sait d'où ; comme toi, il vivait chez les seigneurs et mangeait à la cuisine. Mais je vais te donner Kapitonovka ; tu seras un propriétaire foncier avec des serviteurs ; tu n'auras plus qu'à te la couler douce… »

Mais le gros homme n'écoutait plus. L'effet que lui produisit le récit de l'ivrogne fut extraordinaire. Il en devint violet ; son double menton tremblait ; ses petits yeux s'injectèrent de sang.

– Il ne manquait plus que cela ! fit-il, suffoqué. Cette racaille de Foma va devenir propriétaire ! Pouah !… Allez tous au diable. Dépêchez-vous, là-bas, que je m'en aille !

Je m'avançais résolument et je lui dis.

– Permettez-moi un mot. Vous venez de parler de Foma Fomitch ; il doit s'agir d'Opiskine, si je ne me trompe point. Je voudrais… en un mot, j'ai des raisons de m'intéresser à cet homme, et je désirerais savoir quelle foi on peut ajouter à ce que dit ce brave garçon que son maître, Yégor Ilitch Rostaniev, veut

faire don d'un village à ce Foma. Cela m'intéresse énormément et je…

– Permettez-moi de vous demander, à mon tour, pourquoi vous vous intéressez à cet homme (c'est votre mot). Selon moi, c'est une fripouille et non pas un homme. A-t-il une figure humaine ? C'est quelque chose d'ignoble, mais ce n'est pas une figure humaine !

Je lui expliquai que je ne connaissais pas la figure de Foma, mais que le colonel était mon oncle et que j'étais moi-même Serge Alexandrovitch.

– Ah ! vous êtes le savant ? Mais, mon petit père, on vous attend avec impatience ! s'écria le bonhomme franchement joyeux, cette fois. J'arrive de Stépantchikovo où je n'ai pu finir de dîner, tant la présence de ce Foma m'était insupportable. Je me suis brouillé avec tout le monde à cause de ce maudit Foma !… En voilà une rencontre ! Excusez-moi. Je suis Stépane Aléxiévitch Bakhtchéiev et je vous ai connu pas plus haut qu'une botte… Qui m'aurait dit ?… Mais permettez-moi…

Et le bon gros bonhomme se mit à m'embrasser.

Après ces premières effusions, je commençai sans tarder mon interrogatoire, car l'occasion était favorable.

– Mais qu'est-ce que ce Foma ? demandai-je ; comment a-t-il pu s'emparer de toute la maison ? Pourquoi ne le chasse-t-on pas ? J'avoue que …

– Le chasser ? Mais vous êtes fou ! Le chasser, quand le colonel marche devant lui sur la pointe des pieds ! Mais Foma a prétendu une fois que le mercredi était un jeudi et tout le monde consentit que ce mercredi fût un jeudi. Vous croyez que j'invente ? Nullement.

– J’avais entendu dire des choses de ce genre, mais j’avoue que ...

– J’avoue ! J’avoue ! Vous ne savez dire que cela ! Qu’y a-t-il à avouer ? Demandez-moi plutôt d’où je viens. La mère du colonel, bien qu’elle soit une très digne dame et une générale, n’a plus sa raison... Elle ne peut se passer de ce Foma. Elle est cause de tout ; c’est elle qui l’a installé dans la maison. Il l’a ensorcelée. Elle n’ose plus dire un mot quoiqu’elle soit une Excellence pour s’être mariée à cinquante ans avec le général Krakhotkine. Quant à la sœur du colonel, la vieille fille, j’aime mieux ne pas en parler ; elle ne sait que pousser des oh ! et des ah ! J’en ai assez ; voilà tout ! Elle n’a pour elle que d’être une femme. Mais en mérite-t-elle plus d’estime ? D’ailleurs il est même indécent à moi d’en parler devant vous car, enfin, c’est votre tante. Seule, Alexandra Yégorovna, la fille du colonel, qui n’a que quinze ans, possède quelque intelligence ; elle ne manifeste aucune estime pour Foma. Une charmante demoiselle ! Quelle estime mérite ce Foma, cet ancien bouffon qui faisait des imitations d’animaux pour distraire le général Krakhotkine ? Et aujourd’hui, le colonel, votre oncle, respecte ce paillasse comme son propre père !... Pouah !

– Pauvreté n’est pas vice, et je vous avoue... Permettez-moi de vous demander... Est-il beau ? intelligent ?

– Foma ? Comment donc, mais très beau ! répondit Bakhtchéiev d’une voix tremblante de colère. – Mes questions l’agaçaient et il commençait à me regarder de travers. – Très beau ! Non ; vous l’entendez ; il croit que Foma est beau ! Mais, mon petit père, il ressemble à tous les animaux, si vous voulez le savoir. Ah ! s’il était intelligent, seulement, on s’en arrangerait... Mais rien ! Il faut qu’il leur ait versé à tous quelque philtre de sorcier. Je suis las d’en parler. Il ne vaut pas un crachat. Vous me mettez en colère ! Eh bien, là-bas, est-ce prêt ?

– Il faut ferrer Voronok, répondit Grigori d'un ton lugubre.

– Voronok ? Je vais t'en donner du Voronok !… Oui, Monsieur, je suis en mesure de vous raconter de telles choses que vous en resterez bouche bée jusqu'au deuxième avènement. Il fut un temps où je l'estimais, ce Foma. Oui, je vous le confesse, j'étais un imbécile ! Il m'avait séduit, moi aussi. Ça sait tout ; ça connaît à fond toutes les sciences. Il m'avait ordonné des gouttes, car je suis malade ; vous ne vous en douteriez pas ? J'ai failli en mourir de ces gouttes ! Écoutez-moi ; ne dites rien. Vous verrez tout cela. Ce Foma fera verser au colonel des larmes de sang, mais il sera trop tard. Tous les voisins ont rompu avec votre oncle à cause de ce misérable Foma qui insulte tous les visiteurs, fussent-il du grade le plus élevé. Il n'y a que lui d'intelligent ; il n'y a que lui de savant ; et, comme un savant a le droit de morigéner les ignorants, il parle, il parle : ta-ta-ta … ta-ta-ta… Ah ! il en a une langue ! On pourrait la couper et la jeter au fumier qu'elle bavarderait encore tant qu'un corbeau ne l'aurait pas mangée. Et il est devenu fier. Il s'engage dans des conduits où il n'y a pas seulement passage pour sa tête. Mais quoi ! il enseigne le français aux domestiques ! Je vous demande de quelle utilité la langue française peut être à un paysan ? Et même à nous ? À quoi ça peut-il servir ? À causer avec les demoiselles pendant la mazurka ? À dire des fadeurs aux femmes mariées ? Ce n'est rien qu'une débauche, voilà ! Selon moi, quand on a bu un carafon d'eau-de-vie, on parle toutes les langues ! Voilà ce que j'en pense du français ! Vous le parlez aussi ; sans doute ? ta-ta-ta-ta-ta !… – et Bakhtchéiev me considéra avec une indignation pleine de mépris.

– Vous êtes aussi un savant, n'est-ce pas, mon petit père ?

– Mon Dieu, je m'intéresse…

– Vous avez aussi tout étudié ?

– Oui… c’est-à-dire non… Pour le moment, j’observe les mœurs. Je suis resté trop longtemps à Pétersbourg et j’ai hâte d’arriver chez mon oncle…

– Qui vous pressait d’y venir ? Vous auriez mieux fait de rester dans votre coin, puisque vous en aviez un. Là, votre science ne vous servira de rien. Aucun oncle ne vous sauvera ; vous êtes fichu. Chez eux, j’ai maigri en vingt-quatre heures. Vous ne me croyez pas ? Je vois que vous ne croyez pas que j’ai maigri. Ce sera comme vous le voudrez, après tout !

– Mais je vous crois ; seulement, je ne puis encore comprendre, répondis-je, confus.

– Bon ! bon ! mais moi, je ne te crois pas. Vous ne valez pas cher tous tant que vous êtes avec votre science et j’en ai assez de vous autres ; j’en ai par-dessus la tête. Je me suis déjà rencontré avec vos Pétersbourgeois ; ce sont des inutiles. Ils sont tous francs-maçons et propagent l’incrédulité ; ils ont peur d’un verre de cognac, comme si ça pouvait faire du mal ! Vous m’avez mis en colère, mon petit père, et je ne veux plus rien te raconter. Je ne suis pas payé pour te narrer des histoires et puis, je suis fatigué. On ne peut médire de tout le monde et, d’ailleurs, c’est péché. Ça n’empêche pas que Foma a fait perdre la tête au valet de chambre de votre oncle…

– À leur place, intervint Grigori, j’aurais laissé ce Vidopliassov sous les verges jusqu’à ce que sa bêtise lui fût sortie de la tête !

– Tais-toi ! cria Bakhtchéiev ; on ne te parle pas !

– Vidopliassov ! fis-je pour dire quelque chose Vidopliassov ! quel drôle de nom !

– Qu'a-t-il de si drôle ? Vous vous étonnez facilement pour un savant !

J'étais à bout de patience.

– Pardon, lui dis-je, qu'avez-vous contre moi ? Qu'est-ce que je vous ai fait ? J'avoue que, depuis une demi-heure que je vous écoute, je ne comprends même pas ce dont il s'agit.

– Tu as tort de t'offenser, mon petit père, répondit le bonhomme. Si je te parle ainsi, c'est que tu me plais. Ne faites pas attention à tout ce que je viens de dire à mon domestique ; mon Grichka est une canaille, mais c'est pour cela que je l'aime. Je me perds par mon extrême sensibilité et c'est la faute de ce Foma ! Je jure qu'il causera ma mort ! Voilà deux heures que je reste au soleil grâce à lui. Je voulais, en attendant, aller rendre visite au pope, mais Foma m'a mis dans un tel état que je ne veux même pas voir cet excellent homme. Et il n'y a pas seulement un cabaret à peu près propre ! Je vous dis que ce sont tous des canailles ! et, pour revenir à Foma, s'il possédait au moins un grade, ça le rendrait excusable ; mais il n'a pas le plus minime grade, j'en ai la certitude ! Il dit avoir souffert pour la vérité ; je voudrais bien savoir quand ? En attendant, il faut être à ses pieds. Le Grand Turc n'est pas son frère ! À la moindre chose qui lui déplait, il bondit, jette les hauts cris, se plaint qu'on l'insulte, qu'on méprise sa pauvreté. On n'ose pas se mettre à table sans lui, alors qu'il ne veut pas sortir de sa chambre sous prétexte « qu'on l'a offensé, parce qu'il n'est qu'un malheureux pèlerin. Eh bien, il se contentera d'un morceau de pain noir ! » Mais à peine est-on assis qu'il survient et recommence ses jérémiades : « Pourquoi commence-t-on sans lui ? On le méprise donc bien ? » Il se laisse aller quoi ! Je me suis tu longtemps. Il croyait que j'allais aussi me mettre à quatre pattes devant lui ; il pouvait compter là-dessus ! J'ai servi au même régiment que votre oncle, mais j'ai démissionné dès le grade de major, tandis que Yégor Ilitch n'a quitté le service que l'année

passée, étant colonel, pour aller vivre dans ses terres. Je lui ai dit : « Vous êtes tous perdus, si vous vous pliez aux caprices de Foma. Ça vous en coûtera, des larmes ! » – « Non, – me répondit-il, – c'est un excellent homme ; c'est mon ami ; il m'enseigne la vertu ! » Qu'est-ce que l'on peut dire contre la vertu ? Si vous saviez à quel propos il a fait une histoire, aujourd'hui ! Écoutez ça. Demain, c'est la Saint-Élie – ici, M. Bakhtchéiev se signa dévotement, – et, par conséquent, la fête d'Ilucha. Je comptais passer la journée et dîner avec eux. Je fais venir de la capitale un jouet magnifique ; ça représente un Allemand baisant la main de sa fiancée qui essuie une larme (je ne le donne plus ; je le remporte ; il est dans ma voiture ; le nez de l'Allemand est même cassé), Yégor Ilitch ne demandait pas mieux que de s'amuser un peu en un pareil jour ; mais Foma s'y oppose : « Qu'a-t-on à s'occuper tant d'Ilucha ? Alors, moi, je ne compte plus ? » réclame-t-il. Qu'en pensez-vous ? Le voilà jaloux d'un gamin de huit ans ! « C'est bien, reprend-il : en ce cas, c'est ma fête aussi ! » Mais c'est la Saint-Élie et non la Saint-Foma ! « Non ; c'est aussi ma fête ! » J'entends ça mais je patiente encore. Ils étaient tous à marcher sur la pointe des pieds en se demandant que faire. Fallait-il lui souhaiter sa fête ou non ? Si on ne la lui souhaitait pas, il pouvait se formaliser ; si on la lui souhaitait, il prendrait peut-être ça pour une moquerie. Quelle situation ! Enfin, on se met à table… M'écoutes-tu, petit père ?

– Comment donc, si je vous écoute ! mais avec le plus grand plaisir… J'apprends énormément… J'avoue…

– Oui, le plus grand plaisir ! Je le connais, ton plaisir… Je crois bien que tu te fiches de moi ?

– Que dites-vous ? Bien au contraire ! Vous vous exprimez avec une telle originalité, que j'aurais presque envie de noter vos paroles.

– Comment ça, noter ? demanda M. Bakhtchéiev avec appréhension, en me regardant d'un air soupçonneux.

– Oh ! je ne dis pas que je les noterai… c'est une façon de parler.

– Je crois que tu me fais marcher, petit père !

– Je vous fais marcher ? demandai-je avec étonnement.

– Oui, tu m'entortilles pour me faire bavarder comme un serin et, un beau jour, tu me fourreras dans un de tes romans !

Je m'empressai d'assurer M. Bakhtchéiev que je n'étais pas homme à agir de la sorte, mais il continuait à m'observer d'un air méfiant.

– Tu dis ça, mais est-ce que je te connais ? Foma aussi me menaçait de m'imprimer tout vif.

– Permettez-moi, fis-je, désireux de quitter ce terrain brûlant, permettez-moi de vous demander s'il est vrai que mon oncle songe à se marier ?

– Qu'est-ce que ça pourrait bien faire ? Qu'il se marie si tel est son bon plaisir ; le mal n'est pas là. Il y a autre chose, répondit Bakhtchéiev pensif. Humph ! là-dessus, je ne saurais trop vous répondre. Sa maison est actuellement pleine de femmes qui sont comme les mouches autour des confitures. Mais qui sait laquelle veut se marier ? Je vous dirai, mon petit père, que je ne puis pas sentir les femmes ! Je crois qu'elles ne peuvent que nous faire déchoir et, de plus, elles nuisent au salut de l'âme ! Que votre oncle soit amoureux comme un chat de Sibérie, ça, je vous le garantis. Je ne vous en dirai pas plus long ; vous verrez par vous-même ; mais ce qu'il y a de mauvais, c'est qu'il fait traîner cette affaire. S'il veut se marier, qu'il se marie !

Mais non ; il a peur d'en parler à Foma et à sa vieille qui va pousser des hurlements dans tous le village, et se regimber ! car Foma ne verrait qu'avec peine une épouse entrer dans la maison, parce qu'il n'y pourrait plus rester deux heures. La femme le chasserait sur-le-champ et de telle façon qu'il ne retrouverait plus une place dans tout le district. Voilà pourquoi il fait tant de simagrées d'accord avec la mère et pourquoi ils veulent lui coller cette… Qu'as-tu à me couper la parole, petit père ? J'allais justement te raconter le plus intéressant de l'histoire et tu m'interromps ! Crois-tu dont poli de couper la parole à un vieillard ?

Je m'excusai. Il reprit :

– Ne t'excuse pas. J'allais te raconter comme à un savant que tu est, la façon dont il m'a traité aujourd'hui. Juge-moi, si tu est un homme juste. À peine étions-nous à table que je crus qu'il allait me manger, me noyer dans un verre d'eau ! L'orgueil de cet homme est tel qu'il ne peut se maîtriser. Il eut l'idée de me chercher noise, de me donner des leçons de tenue. Il voulait savoir pourquoi je suis aussi gros au lieu d'être mince ! Voyons, mon petit père, que pensez-vous d'une pareille question ? Y a-t-il du bon sens ? Moi, je lui réponds fort judicieusement : « C'est le bon Dieu qui m'a fait ainsi, Foma Fomitch ; l'un est gros, l'autre maigre et l'on ne doit pas se révolter contre la Providence. » Je crois que c'était assez judicieux ? « Non, me dit-il, tu possèdes cinq cents âmes, tu vis de tes rentes et tu ne rends aucun service à la patrie ; au lieu de travailler, tu restes chez toi à jouer de l'accordéon. » Il est vrai qu'en mes jours de tristesse, je joue de l'accordéon. Je lui fais cette réponse sensée : « Quel service pourrais-je accomplir, Foma Fomitch ? Quel uniforme pourrait me contenir avec mon ventre ? Admettons que je parvienne à endosser mon uniforme et à le boutonner en me sanglant, mais, si j'ai le malheur d'éternuer, par hasard, tous les boutons sauteront ; et si cet accident arrivait devant les chefs qui peuvent très bien le prendre pour une mauvaise plaisante-

rie, Dieu me bénisse ! que m'arriverait-il ? » Qu'y a-t-il de ridicule là-dedans ? Le voilà qui se met à se tordre… Non, vous savez, il n'a pas la moindre pudeur ! Et il commence à m'insulter en français : « *Cochon !* me dit-il. *Cochon*, je sais ce que ça veut dire. « Ah ! maudit physicien, pensai-je, tu me prends pour un imbécile ? » J'avais longtemps patienté, mais j'étais à bout de forces. Je me lève de table, et, devant tout le monde, je lui envoie ceci par la figure : « Excuse-moi, Foma, mon cher bienfaiteur, je t'avais pris pour un homme bien élevé, mais tu es encore plus cochon que nous tous ! » Je lui flanque ça par la figure et je quitte la table comme on apportait le pudding. Mais au diable le pudding !

– Je vous demande pardon, fis-je quand M. Bakhtchéiev eut fini son récit. Je partage certainement votre avis sur tout ce que vous venez de me dire. Seulement, je ne sais encore rien de positif… mais, j'ai là-dessus quelques idées à moi.

– Quelles idées, petit père ? demanda Bakhtchéiev d'un air soupçonneux.

– Voilà, commençai-je en m'embrouillant un peu, le moment est peut-être mal choisi, mais je suis prêt à vous les développer. Je pense qu'il se peut que nous nous trompions tous les deux sur le compte de Foma Fomitch et que toutes ces bizarreries cachent une nature exceptionnellement douée, qui sait ? C'est peut-être un de ces cœurs douloureux brisés par la souffrance, et aigris contre toute l'humanité. J'ai entendu dire que, jadis, il avait fait le bouffon ; il est possible que les humiliations et les outrages dont il fut abreuvé l'aient assoiffé de vengeance… Vous comprenez : un noble cœur… la conscience de… et réduit au rôle de bouffon !… Alors il se méfie de tout le genre humain c'est-à-dire de tous les hommes… et, il se peut que… si on le réconciliait avec ses semblables… c'est-à-dire avec les hommes, il pourrait devenir remarquable… car cet homme doit avoir en lui

quelque chose… Il y a certainement une raison pour que tout le monde s'incline ainsi devant lui…

Je m'empêtrais de plus en plus, chose fort excusable chez un jeune homme, mais M. Bakhtchéiev n'en jugea pas ainsi. Me regardant le blanc des yeux avec une dignité sévère, il rougit, et tel un dindon, me demanda brièvement :

– Alors, Foma est un homme exceptionnel ?

– Oh ! je dis ça ; je n'en suis pas plus sûr que cela ! Ce n'est qu'une supposition.

– Excusez ma curiosité : vous avez sans doute étudié la philosophie ?

– Mais dans quel sens ? demandai-je avec étonnement.

– Dans aucun sens ; répondez-moi tout simplement : avez-vous appris la philosophie ? ou non ?

– J'avoue que j'ai l'intention de l'apprendre ? mais…

– C'est bien ça ! s'écria M. Bakhtchéiev ouvrant les écluses à son indignation. Avant même que vous eussiez ouvert la bouche, je l'avais déjà deviné. Je ne m'y trompe pas. Je flaire un philosophe à trois verstes de distance ! Allez donc l'embrasser, votre Foma Fomitch ! Il en fait un homme exceptionnel ! Pouah ! Que le monde périsse ! je vous croyais un homme de bon sens et vous… Avance ! cria-t-il au cocher déjà monté sur le siège de la voiture réparée. – Filons !

J'eus toutes les peines du monde à le calmer. Il finit tout de même par se radoucir un peu, mais il m'en voulait toujours. Il était monté dans sa voiture avec l'aide de Grigori et d'Arkhip, celui qui avait si sentencieusement chapitré Vassiliev.

– Permettez-moi de vous demander si vous ne viendrez plus chez mon oncle ? m'informai-je en m'approchant.

– Chez votre oncle ? Crachez à la figure de celui qui l'a dit. Vous vous figurez donc que je suis un homme ferme, que je saurais tenir rigueur ? Je suis une chiffe en fait d'homme et c'est mon malheur ! Il ne se passera pas une semaine que j'y serai déjà retourné. Et pour quoi faire ? Je ne saurais le dire, mais j'y retournerai et je m'empoignerai encore avec ce Foma ! C'est mon malheur, petit père. C'est pour la punition de mes péchés que Dieu m'a envoyé ce Foma. J'ai un cœur de femme ; aucune constance ! Je suis un lâche de premier ordre.

Nous nous quittâmes amicalement. Il m'invita même à dîner.

– Viens me voir, petit père, viens dîner avec moi ; mon eau-de-vie vient à pied de Kiev et mon cuisinier de Paris. Il vous sert des plats, des pâtés dont on se lèche les doigts, en le saluant jusqu'à terre, la canaille ! Un gaillard qui a de l'instruction, quoi ! Il y a longtemps que je ne lui ai fait donner les verges et il commence à faire des siennes… mais maintenant que vous m'y avez fait penser !… Viens ! Je t'aurais invité aujourd'hui même, mais je suis rompu ; c'est à peine si je puis me tenir sur mes jambes. Je suis un homme malade et mou. Peut-être ne le croyez-vous pas ?… Eh bien, adieu, petit père. Il est temps que je me mette en route, et, d'ailleurs, voici que notre tarantass est aussi réparé. Dites à Foma qu'il ne paraisse jamais devant moi s'il ne veut pas que cette rencontre soit si touchante qu'il…

Mais les derniers mots ne parvinrent pas jusqu'à moi ; enlevée par ses quatre vigoureux chevaux, la voiture avait disparu dans un tourbillon de poussière. Je fis avancer la mienne et nous traversâmes rapidement la petite ville.

« Il exagère sans doute, pensais-je, il est trop mécontent pour pouvoir être impartial. Cependant tout ce qu'il m'a dit de mon oncle me semble très significatif. En voilà déjà un qui le dit amoureux de cette demoiselle… Hum ! Vais-je me marier, oui ou non ? » et je tombai dans une profonde méditation.

III
MON ONCLE

J'avoue que je n'étais pas tranquille. Mes rêves romantiques m'apparurent assez sots dès mon arrivée à Stépantchikovo. Il était près de cinq heures de l'après-midi. La route longeait le parc de mon oncle. Après de longues années d'absence, je retrouvais le grand jardin où s'était si vite écoulée une partie de mon heureuse enfance et que j'avais tant de fois revu en songe dans les dortoirs des lycées. Je sautai de ma voiture et marchai droit à la maison. Mon plus grand désir était d'arriver à l'improviste, de me renseigner, de questionner, et avant tout de causer avec mon oncle.

Je traversai l'allée plantée de tilleuls séculaires et gravis la terrasse où une porte vitrée donnait accès de plain-pied dans la maison. Elle était entourée de plates-bandes, de corbeilles de fleurs et de plantes rares. J'y rencontrai le vieux Gavrilo, autrefois mon serviteur et maintenant valet de chambre honoraire de mon oncle. Il avait chaussé des lunettes et tenait un cahier qu'il lisait avec la plus grande attention.

Comme nous nous étions vus deux ans auparavant lors de son voyage à Pétersbourg, il me reconnut aussitôt et s'élança vers moi les yeux pleins de larmes joyeuses. Il voulut me baiser la main et en laissa choir ses lunettes. Son attachement m'émut profondément. Mais, me souvenant de ce que m'avait dit M. Bakhtchéiev, je ne pus m'empêcher de remarquer le cahier qu'il avait dans les mains.

– On t'apprend donc aussi le français ? demandais-je au vieillard.

– Oui, mon petit père, comme à un serin, sans considération pour mon âge ! – répondit-il tristement.

– C'est Foma lui-même qui te l'apprend ?

– Lui-même, petit père. Il doit être bien intelligent.

– Il vous l'enseigne par conversation ?

– Non, avec ce cahier, petit père.

– Ce cahier-là ? Ah ! les mots français sont écrits en lettres russes !... Il a trouvé le joint ! N'avez-vous pas honte, Gavrilo, de vous laisser turlupiner par un pareil imbécile ?

Et, en un clin d'œil, j'eus oublié toutes ces flatteuses hypothèses sur le compte de Foma Fomitch qui m'avaient valu l'algarade de M. Bakhtchéiev.

– Ce ne peut être un imbécile, puisqu'il commande à nos maîtres.

– Hum ! tu as peut-être raison, Gavrilo, marmottai-je, arrêté par cet argument. Conduis-moi donc vers mon oncle.

– Mon cher, c'est que je ne tiens pas à me faire voir. Je commence à craindre jusqu'au maître lui-même. C'est ici que je ronge mon chagrin et, quand je le vois venir, je vais me cacher derrière ces massifs.

– Mais de quoi as-tu peur ?

– Tantôt, je ne savais pas ma leçon et Foma Fomitch voulut me faire mettre à genoux. Je n'ai pas obéi ! Je suis trop vieux pour servir d'amusette. Monsieur s'est fâché de ma désobéissance. « C'est pour ton bien, me disait-il, il veut t'instruire et te

faire acquérir une prononciation parfaite. » Alors, je reste ici pour bien apprendre mon vocabulaire, car Foma Fomitch va me faire passer un examen ce soir.

Il y avait là quelque chose de louche. Cette histoire de français devait cacher un mystère que le vieillard ne pouvait m'expliquer.

– Une seule question, Gavrilo : comment est-il de sa personne ? Est-il bien pris ? De belle prestance ?

– Foma Fomitch ? Mais non, petit père ! C'est un petit malingre, chétif !

– Hum ! Attends, Gavrilo. Tout cela peut s'arranger encore et je te promets que ça s'arrangera. Mais où est donc mon oncle ?

– Il donne audience aux paysans derrière les écuries. Les anciens de Kapitonovka sont venus lui présenter une supplique à la nouvelle qu'il les donnait à Foma Fomitch. Ils viennent le prier de n'en rien faire.

– Pourquoi ça se passe-t-il derrière les écuries ?

– Parce que Monsieur a peur !...

Et en effet, je trouvai mon oncle à l'endroit indiqué. Il était debout devant les paysans qui le saluaient et lui disaient quelque chose à quoi il répondait avec animation. M'approchant, je l'appelai ; il se retourna et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

Sa joie de me voir touchait au ravissement. Il m'embrassait, me pressait les mains, comme s'il eut revu son propre fils sauvé d'un danger mortel ; comme si je l'eusse sauvé,

lui aussi, par mon arrivée ; comme si j'eusse apporté avec moi la solution de toutes les difficultés où il se débattait, et du bonheur, et de la joie pour toute sa vie, ainsi que pour celle de ceux qu'il aimait, car il n'eut jamais consenti à être heureux tout seul. Mais, après les premières effusions, il s'embrouilla et ne sut plus que dire. Il m'accablait de questions et voulait me conduire sans retard près des siens.

Nous avions déjà fait quelques pas quand il revint en arrière pour me présenter tout d'abord aux paysans de Kapitonovka. Soudain, sans motif apparent, il se mit à me parler d'un certain Korovkine rencontré en route trois jours plus tôt et dont il attendait la visite avec impatience. Puis il abandonna Korovkine pour sauter à un tout autre sujet. Je le regardais avec bonheur. En réponse à ses questions, je lui dis que je ne me proposais pas d'entrer dans l'administration, mais voulais poursuivre ma carrière scientifique.

Aussitôt, mon oncle crut devoir froncer les sourcils et se composer une physionomie très grave. Quand il sut que, dans les derniers temps, j'avais étudié la minéralogie, il releva la tête et jeta autour de lui un regard d'orgueil comme s'il eut découvert cette science à lui tout seul et en eut écrit un traité. J'ai déjà dit que ce mot de science le plongeait dans une adoration d'autant plus désintéressée que, pour son compte, il ne savait absolument rien.

– Ah ! me dit-il un jour, il est de par le monde des gens qui savent tout ! et ses yeux brillaient d'admiration. – On est là ; on les écoute, tout en sachant qu'on ne sait rien, tout en ne comprenant rien à ce qu'ils disent et l'on s'en réjouit dans son cœur. Pourquoi ? Parce que c'est la raison, l'utilité, le bonheur de tous. Cela, je le comprends. Déjà, je voyage en chemin de fer, moi ; mais peut-être mon Ilucha volera-t-il dans les airs… Et enfin, le commerce, l'industrie… ces sources, pour ainsi dire… j'entends que tout cela est utile… C'est utile, n'est-ce pas ?

Mais revenons à mon arrivée.

– Attends, mon ami, attends commença-t-il en se frottant les mains et en hâtant le pas. Je vais te présenter à un homme rare, à un savant qui sera célèbre dans ce siècle ; c'est Foma lui-même qui me l'a expliqué… Tu vas faire sa connaissance.

– C'est de Foma Fomitch que vous voulez parler, mon cher oncle ?

– Non, non, mon ami ! C'est de Korovkine que je te parle. Foma aussi est un homme remarquable… Mais c'est de Korovkine que je parlais, fit mon oncle qui avait rougi aussitôt que la conversation était venue sur Foma.

– De quelles sciences s'occupe-t-il donc, mon oncle ?

– Des sciences en général. Je ne saurais te dire de quelles sciences, mais il s'occupe des sciences ! Il faut l'entendre parler sur les chemins de fer ! Et tu sais, ajouta-t-il plus bas en clignant de l'œil droit, il a des idées un peu avancées. Je m'en suis aperçu à ce qu'il a dit du bonheur conjugal… Il est dommage que je n'y aie pas compris grand'chose (je n'avais pas le temps) ; sans ça, je t'aurais tout raconté avec force détails. Avec cela le meilleur fils du monde. Je l'ai invité à venir me voir et je l'attends d'un instant à l'autre.

Cependant, les paysans me regardaient, bouches bées et les yeux écarquillés, comme un phénomène.

– Écoutez, mon oncle, interrompis-je, il me semble que je trouble un peu ces paysans. Ils sont venus sans doute pour affaires. Que demandent-ils ? J'avoue que je me doute de quelque chose et que je serais très heureux de les entendre.

Mon oncle devint aussitôt très affairé.

– Ah ! oui, j'avais complètement oublié… Mais nous n'avons rien à faire ensemble. Ils se sont mis en tête (et je voudrais bien savoir qui a le premier lancé cette idée), ils se sont mis en tête que je les donne avec toute la Kapitonovka… (tu t'en souviens de la Kapitonovka ? Nous allions nous y promener le soir avec la défunte Katia)… que je donne toute la Kapitonovka et soixante-dix âmes à Foma Fomitch. « Nous voulons rester avec toi, voilà tout ! » me disent-ils.

– Ainsi, ce n'est donc pas vrai, mon oncle ? Vous n'allez pas la lui donner ? m'écriai-je avec joie.

– Jamais de la vie ! Je n'en ai jamais eu l'idée ! Qui t'en a donc parlé ? Il sont partis sur un mot qui m'a échappé une fois par hasard. Qu'ont-il donc à tant détester Foma ? Attends, Serge, je te le présenterai, ajouta-t-il en me regardant timidement, comme s'il eut déjà pressenti en moi un ennemi de Foma. Quel homme !…

– Nous n'en voulons pas ; nous ne voulons personne que toi : gémirent en cœur les paysans. Vous êtes notre père et nous sommes vos enfants !

– Écoutez, mon oncle, répondis-je, je n'ai pas encore vu Foma, mais… voyez-vous… certains bruits me sont parvenus… Du reste, j'ai là-dessus mes idées personnelles. J'ai rencontré aujourd'hui M. Bakhtchéiev… En tout cas, renvoyez vos paysans et nous causerons ensuite seul à seul, sans témoins. J'avoue que je ne suis venu que pour cela…

– Précisément ! précisément ! fit mon oncle, saisissant l'occasion, précisément ! Laissons partir les paysans et nous causerons amicalement, raisonnablement, en camarades. Eh bien, continua-t-il en se tournant vers les paysans, vous pouvez

vous en aller, mes amis, et à l'avenir, venez toujours à moi quand il sera nécessaire ; venez droit à moi, et à n'importe quelle heure.

– Notre petit père ! vous êtes notre père et nous sommes vos enfants. Ne nous donne pas à Foma Fomitch ! ce sont des malheureux qui t'en supplient ! crièrent encore une fois les paysans.

– Quels imbéciles ! Mais je ne vous donnerai pas, vous dis-je !

– Il nous ferait mourir avec ses livres ! On dit que ceux d'ici sont absolument sur les dents.

– Est-ce qu'il vous enseigne aussi le français ? m'écriai-je avec terreur.

– Non, pas encore, grâce à Dieu ! répondit un des paysans, beau parleur, sans doute, un homme chauve et roux avec un longue barbiche qui se trémoussait tout le temps qu'il parlait. Non, Monsieur, grâce à Dieu !

– Que vous enseigne-t-il donc ?

– Des bêtises, à notre sens.

– Comment, des bêtises ?

– Sérioja ! Tu te trompes ; c'est une calomnie ! s'écria mon oncle tout rouge et confus. Ce sont des imbéciles qui ne comprennent pas ce qu'il leur dit !... Et toi, qu'as-tu à crier de la sorte ? – continua-t-il en s'adressant d'un ton de reproche au paysan qui avait porté la parole. – On te veut du bien et, sans rien comprendre, tu t'égosilles !

– Pardon, mon oncle, et la langue française ?

– Mais c'est pour la prononciation ; rien que pour la prononciation ! – et sa voix était suppliante. Il me l'a dit lui-même, que c'était pour la prononciation… Et puis, il y a autre chose… Tu n'es pas au courant ; par conséquent, tu ne peux juger ! Il faut se renseigner avant d'accuser, mon cher… Il est facile d'accuser !

– Mais vous, que faites-vous donc ? dis-je aux paysans. Vous n'avez qu'à lui dire tout simplement : « Vous voulez des choses impossibles, voici comment il faut faire ! » Vous avez une langue, il me semble !

– Montre-moi la souris qui pendra une clochette au cou du chat ! Il nous dit toujours : « Sale paysan, je veux t'apprendre l'ordre et la propreté. Pourquoi ta chemise est-elle sale ? » « Mais parce qu'elle est trempée de sueur ! » Nous ne pouvons pourtant changer de chemise tous les jours. La propreté ne nous fera pas plus ressusciter que la malpropreté ne nous fera mourir.

Un autre paysan intervint. Maigre, de haute taille, avec des vêtements rapiécés et des sandales de bouleau tout usées, c'était un de ces éternels mécontents qui ont toujours un mot venimeux en réserve. Jusque-là, il était resté caché derrière le dos de ses camarades, écoutant dans un morne silence et grimaçant un sourire amer.

– L'autre jour, dit-il, Foma Fomitch vint sur la place et demanda : « Savez-vous combien de verstes il y a d'ici au soleil ? » Qui le sait ? C'est de la science pour les seigneurs et non pas pour nous ! « Non, vous ne connaissez pas votre intérêt, imbéciles ! vous ne savez rien, tandis que moi, qui suis un astronome, j'ai étudié toutes les planètes créées par Dieu ! »

– Et t'a-t-il dit combien de verstes il y a de la terre au soleil ? fit mon oncle, s'animant tout à coup en me clignant gaiement de l'œil, comme pour me dire : « Tu vas voir quelque chose ! »

– Il a dit qu'il y en avait beaucoup, répondit sans empressement le paysan qui ne s'attendait pas à cette attaque.

– Mais combien ?

– Il a dit qu'il y avait quelque cent ou mille verstes… qu'il y en avait beaucoup.

– Rappelle-toi ! Et tu te figurais qu'il n'y avait qu'une verste, que le soleil était tout près de nous ? Non, frérot, la terre, vois-tu, c'est comme un ballon, tu comprends ? continua mon oncle en traçant dans l'espace un geste circulaire.

Le paysan sourit amèrement.

– Oui, comme un ballon ! Elle se tient en l'air d'elle-même et elle tourne autour du soleil qui reste en place tandis que tu crois qu'il marche. Comprends-tu le système ? Tout cela a été découvert par le capitaine Cook, un marin… (Le diable sait qui l'a découvert ! me chuchota mon oncle, quant à moi, je n'en sais rien)… Et toi, sais-tu sa distance qu'il y a entre la terre et le soleil ?

– Je le sais, mon oncle, répondis-je, rempli d'étonnement par cette scène bizarre. Mais voici ce que je pense : certes, l'ignorance est une sorte de malpropreté… mais tout de même… apprendre l'astronomie aux paysans !…

–Très juste ! c'est de la malpropreté ! fit mon oncle ravi, et sautant sur mon expression qu'il trouvait très heureuse. Grande idée ! Oui, c'est de la malpropreté ! Je l'ai toujours dit… C'est-à-

dire que je ne l’ai jamais dit, mais que je l’ai toujours pensé. Vous entendez ? – cria-t-il aux paysans – l’ignorance, c’est la même chose que la malpropreté. C’est pourquoi Foma voulait vous instruire, pour votre bien. Mais c’est bon, mes amis, allez maintenant et que Dieu soit avec vous. Je suis très content, très content. Soyez tranquilles ; je ne vous abandonnerai pas.

– Défends-nous, notre père !

– Ne fais pas de nous des malheureux, petit père !

Et les paysans se jetèrent à ses pieds.

– Voyons ! pas de bêtises ! Prosternez-vous devant Dieu et devant le tsar, mais pas devant moi. … Allez ; soyez sages, et le reste…

Les paysans partis, il me dit :

– Tu sais, le paysan aime les bonnes paroles, mais il ne déteste pas non plus un cadeau. Je leur donnerai quelque chose, hein ? Qu’en penses-tu ? En l’honneur de ton arrivée. Voyons, faut-il leur faire un cadeau ?

– Je vois, mon oncle, que vous êtes leur bienfaiteur.

– Ce n’est rien ; il n’y a pas moyen de faire autrement. Il y a longtemps que je voulais leur donner quelque chose, ajouta-t-il, – comme pour s’excuser. – Cela te semble drôle de me voir instruire les paysans ? C’est que je suis si heureux de te voir, mon cher Sérioja ! Je voulais tout simplement leur apprendre la distance qu’il y a de la terre au soleil et les voir rester là, bouche bée ; j’adore les voir bouche bée ; ça me met le cœur en joie… Seulement, mon ami, ne dis pas au salon que j’ai parlé aux paysans. Je les ai reçus derrière les écuries pour ne pas être vu.

Ce n'était pas commode ; l'affaire est délicate et eux-mêmes sont venus en cachette. Si j'ai ainsi agi, c'est plutôt pour eux…

– Eh bien, mon cher oncle, me voici arrivé ! interrompis-je, pressé d'en venir au point important. Je vous avoue que votre lettre m'a causé une telle surprise que…

– Mon ami, pas un mot de cela ! fit mon oncle effrayé et baissant la voix. Tout s'expliquera après ! après ! Je suis peut-être très coupable envers toi…

– Coupable envers moi, mon oncle ?

– Plus tard, mon ami, plus tard ! Tout s'expliquera. Mais quel bon garçon tu fais ! Comme je t'attendais, mon chéri ! Je voulais te confier… tu est un savant… je n'ai que toi… toi et Korovkine. Il faut que tu saches qu'ici, tout le monde est contre toi. Alors, sois prudent ; tiens-toi sur tes gardes !

– Contre moi ? demandai-je en regardant mon oncle avec surprise, ne pouvant comprendre comment j'avais pu m'aliéner des inconnus. Contre moi !

– Contre toi, mon petit. Qu'y faire ? Foma Fomitch est un peu prévenu contre toi… et ma mère aussi. D'une façon générale, sois prudent, respectueux ; ne les contredis pas ; surtout, sois respectueux…

– Respectueux envers Foma Fomitch, mon oncle ?

– Qu'y faire, mon ami ? Je ne le défends pas. Il a sans doute des défauts et en ce moment… Ah ! mon Sérioja, comme tout cela m'inquiète. Comme tout pourrait s'arranger et comme nous pourrions tous être heureux !… Mais qui n'a ses défauts ? Nous ne sommes pas non plus des perfections.

– De grâce, mon oncle, rendez-vous compte de ce qu'il fait.

– Bah ! ce ne sont que des chicanes ! Ce que je peux te dire, c'est qu'il m'en veut en ce moment, et sais-tu pourquoi ?… Du reste c'est peut-être de ma faute. Je te raconterai ça plus tard.

– Vous savez, mon oncle, j'ai là-dessus mes idées personnelles – j'avais hâte de les lui communiquer – : cet homme qui servit de bouffon, s'est trouvé peiné, humilié, blessé dans son idéal ; de là son caractère aigri, méchant ; il veut se venger sur toute l'humanité. Mais, si on le réconciliait avec ses semblables, si on le rendait à lui-même…

– Précisément ! précisément ! cria mon oncle avec enthousiasme, c'est précisément cela ! Tu as une noble pensée ! Il serait honteux, indigne de nous de l'accuser ! C'est très juste ! Ah ! mon ami, tu me comprends ! Tu m'apportes la joie. Pourvu que tout s'arrange, là-bas, dans la salle ! Tu sais, j'ai peur d'y faire mon entrée. Te voilà arrivé ; je vais être bien arrangé !

– Mon cher oncle, s'il en est ainsi… fis-je, très confus de son aveu.

– Non ! non ! non ! Pour rien au monde ! s'écria-t-il en me prenant les mains. Tu es mon hôte et tu resteras !

Mon étonnement allait toujours grandissant.

– Mon oncle, insistai-je, dites-moi pourquoi vous m'avez fait venir. Que voulez-vous de moi et en quoi pouvez-vous être coupable à mon égard ?

– Ne me demande pas cela, mon ami ! Après ! Après ! Tout s'expliquera après. Je suis peut-être très coupable, mais je voulais agir en honnête homme et… et… tu l'épouseras ! Tu l'épouseras, si tu as l'âme quelque peu noble ! – ajouta-t-il en

rougissant sous l'influence d'une violente émotion et en me serrant les mains. – Mais assez là-dessus ! Pas un mot de plus ! Tu en sauras bientôt trop par toi-même. Il ne dépend que de toi… Le principal est que tu réussisses à produire une bonne impression là-bas, à plaire !

– Voyons, mon oncle, qui avez-vous là-bas ? Je vous avoue que j'ai si peu fréquenté le monde que…

– Que tu as un peu peur ? acheva-t-il en souriant. Ne crains rien ; il n'y a là que la famille. Et surtout, du courage ! n'aie pas peur, car, sans cela, je tremblerais pour toi. Tu veux savoir qui est chez nous ?… D'abord, ma mère. Te la rappelles-tu ? Une bonne vieille, sans prétention, on peut le dire. Elle est un peu vieux jeu, mais ça vaut mieux. Par moments, elle a ses petites fantaisies, et vous en veut pour telle ou telle chose. Elle est fâchée contre moi pour l'instant, mais c'est de ma faute ; je le sais. C'est une grande dame, une générale… Son mari était un homme charmant, un général, très instruit. Il ne lui a rien laissé, mais il était criblé de blessures ; en un mot, il avait su se faire apprécier. Ensuite, nous avons Mlle Pérépélitzina. Celle-ci… je ne sais pas… depuis ces derniers temps, elle est un peu… comme ça !… Mais il ne faut pas mal juger les gens… Que Dieu soit avec elle ! Elle est fille d'un lieutenant-colonel ; c'est la confidente, l'amie de maman. Ensuite, ma sœur, Prascovia Ilinitchna. Il n'y a pas grand'chose à en dire sinon qu'elle est simple, bonne, et qu'elle a un cœur d'or. Regarde surtout au cœur ! Elle est vieille fille ; il me semble bien que ce bon Bakhtchéiev lui fait la cour et a des vues sur elle, mais *motus !* c'est un secret ! Qu'y a-t-il encore ? Je ne te parle pas de mes enfants : tu les verras. C'est demain la fête d'Ilucha… Ah ! j'allais oublier : depuis un mois, nous avons Ivan Ivanovitch Mizintchikov, ton petit cousin. Il n'y a pas longtemps qu'il a quitté les hussards ; il est encore jeune. Un noble cœur ! Seulement, il est tellement ruiné, que je me demande comment il a pu s'y prendre ! Il est vrai qu'il n'avait presque rien, mais il s'est ruiné tout de même

et il a fait des dettes. Il est arrivé chez nous comme ça, de lui-même, et il y est resté. Je ne l'avais pas connu jusque là. C'est un garçon très gentil, bon, timide, respectueux. Je ne me rappelle plus le son de sa voix, il garde toujours le silence. Foma l'a surnommé « le taciturne inconnu», mais il ne se fâche pas et Foma est enchanté ; il dit qu'Ivan Ivanovitch n'est pas intelligent. En tout cas, celui-ci ne le contredit en rien et il est toujours de son avis. C'est un timide… Que Dieu soit avec lui ! Nous avons aussi des visiteurs de la ville : Pavel Sémionovitch Obnoskine et sa mère, un jeune homme de grand esprit, aux idées fermes, mûries (je m'exprime assez mal), avec cela d'une grande austérité. Enfin, tu verras aussi Tatiana Ivanovna, une parente éloignée que tu ne connais pas. Cette demoiselle, il faut l'avouer, n'est plus jeune, mais elle est assez riche pour acheter deux Stépantchikovo. Il n'y a pas longtemps qu'elle a hérité : jusque là, elle avait vécu dans la misère. Surveille-toi avec elle, Sérioja ; elle est si délicate !… Elle a quelque chose de fantasque dans le caractère. Tu es généreux ; tu comprendras. Elle a eu tant de malheurs ! Il faut redoubler de précautions à l'égard d'une personne qui n'a pas été heureuse. Ne te forge pas d'idée sur son compte. Bien sûr qu'elle a ses faiblesses ; elle parle sans réfléchir ; elle se trompe sur la valeur des mots, mais ne crois pas qu'elle mente !… tout ça vient du cœur, de son cœur bon et franc. Et si, parfois, il lui arrive de mentir, c'est uniquement par un excès de grandeur d'âme ; comprends-tu ?

Mon oncle me parut très embarrassé. Je lui dis :

Écoutez, mon oncle, je vous aime tant que vous me pardonnerez ma question : êtes-vous ou non sur le point de vous marier ?

Qui t'a parlé de cela ? fit-il en rougissant comme un enfant. Eh bien, je vais tout te dire. Tout d'abord, je ne me marie pas. Tout le monde ici, ma mère beaucoup, ma sœur un peu et surtout Foma Fomitch, que ma mère adore (et elle a bien raison ; il

lui a rendu tant de services !) tout le monde voudrait me voir épouser Tatiana Ivanovna, par intérêt, pour le bien de toute la famille. Je comprends qu'on ne vise là-dedans que mon bien ; cependant, je ne me marierai pas ; je me le suis juré, mais je n'ai dit ni oui ni non. Je suis toujours comme ça. Alors, ils ont décidé que je consens et désirent que je profite de cette fête de demain pour faire ma déclaration… ça va faire un tas d'histoires qui me plongent à l'avance dans une perplexité effroyable, d'autant plus que Foma est fâché contre moi sans que je sache pourquoi. Ma mère aussi ! J'avoue que je n'attendais que toi et Korovkine… pour m'épancher… si je puis dire…

À quoi peut vous servir ce Korovkine ?

Il m'aidera, mon ami, il m'aidera ; c'est un homme à ça, un homme de science ! J'ai une entière confiance en lui ; c'est un conquérant ! Je comptais aussi sur toi ; je me disais que tu parviendrais à les persuader. Pense seulement que, si je suis très coupable, je ne suis pas un pécheur endurci. Si l'on voulait me pardonner pour une fois, comme nous pourrions vivre heureux !… Elle a joliment grandi, ma Sachourka ; elle serait déjà bonne à marier. Ilucha aussi a grandi. C'est demain sa fête… Mais j'ai peur pour Sachourka, voilà !

– Mon cher oncle, dites-moi où on a porté ma malle. Je vais changer de vêtements et je vous rejoins tout de suite après.

– En haut, mon ami, en haut. J'avais donné l'ordre qu'on te menât tout droit à ta chambre dès ton arrivée, afin que personne ne te vît. C'est ça ; change de costume ; c'est parfait ! Pendant ce temps, je vais les préparer. Que Dieu soit avec toi !… Que veux-tu, mon cher, il faut ruser ; on devient un Talleyrand sans le vouloir, mais qu'importe ! Ils sont en ce moment à prendre le thé ; chez nous, ça dure une bonne heure. Foma Fomitch aime à le prendre aussitôt son réveil ; il paraît que c'est meilleur ainsi… Allons, j'y vais et toi, tâche de me rejoindre au plus vite ;

ne me laisse pas trop longtemps seul ; je serais si gêné ! Ah ! attends, j'ai encore quelque chose à te demander : là-bas, ne me crie pas dessus comme tu l'as fait ici, hein ? Si tu as quelque observation à me faire, patiente jusqu'à ce que nous soyons seuls ; mais, d'ici là, garde ta langue, car j'ai fait de si beaux tours qu'ils sont tous furieux contre moi…

– Mon oncle, de tout ce que vous venez de me dire, je conclus…

– Que je n'ai pas de caractère ? Va jusqu'au bout ! interrompit-il. Qu'y faire ? Je le sais bien ! Alors, tu viens ? et le plus vite possible, je t'en prie !

Monté chez moi, je me hâtai d'ouvrir ma malle pour me conformer à la pressante recommandation de mon oncle et, tout en m'habillant, je dus constater que je n'avais encore rien appris de ce que je voulais savoir, après une conversation d'une heure. Une seule chose me sembla claire, c'est qu'il désirait toujours me marier et que, par conséquent, tous les bruits tendant à ce qu'il fût amoureux de cette personne étaient faux. Je me souviens que j'étais dans une extrême inquiétude. Cette pensée me vint que, par ma venue, par mon silence après les paroles de mon oncle, j'avais consenti, je m'étais engagé tacitement pour toujours. « Ce n'est pas long, pensai-je, de donner une parole qui vous lie pour la vie ! Et je n'ai pas seulement vu ma fiancée ! »

Et puis, d'où venait cette animosité générale à mon égard ? Pourquoi mon arrivée leur apparaissait-elle comme une provocation, selon mon oncle ? Quelles étaient ces craintes, ces inquiétudes ? Que signifiait ce mystère ? Tout cela me sembla toucher à la folie et mes rêves héroïques et romanesques s'envolèrent à tire-d'aile au premier choc avec la réalité. Ce n'est qu'à ce moment que m'apparut toute l'absurdité de la proposition de mon oncle. En pareille occurrence, une idée de ce calibre

ne pouvait venir à l'esprit de personne autre que lui. Je compris aussi que le fait d'être accouru à bride abattue et tout ravi dès le premier mot ressemblait beaucoup à celui d'un sot. Absorbé dans ces pensées troublantes, je m'habillais à la hâte et ne n'avais pas remarqué le domestique qui me servait. Soudain, il prit la parole avec une politesse extrême et doucereuse :

– Quelle cravate Monsieur mettra-t-il, la cravate Adélaïde ou la quadrillée ?

Je le regardai et il me parut digne d'examen. C'était un homme jeune encore et fort bien habillé pour un valet ; on eut dit un petit maître de la ville. Il portait un habit brun, un pantalon blanc, un gilet paille, des chaussures vernies et une cravate rose, le tout composant évidemment une harmonie voulue et destinée à attirer l'attention sur le goût délicat du jeune élégant. Il avait le teint pâle jusqu'à la verdeur, le nez fort grand et extrêmement blanc, on eut dit en porcelaine. Le sourire de ses lèvres fines exprimait une tristesse distinguée. Ses grands yeux saillants et qui semblaient de verre avaient un air incommensurablement bête en même temps que plein d'afféterie. Ses oreilles minces étaient bourrées de coton, par délicatesse aussi, sans doute, et ses longs cheveux d'un blond fadasse luisaient de pommade. Il avait les mains blanches, propres et comme lavées à l'eau de roses et ses doigts se terminaient par des ongles longs et soignés. Il grasseyait à la mode, faisait des mouvements de tête, soupirait, minaudait et fleurait la parfumerie. De petite taille, chétif, il marchait en pliant les genoux d'une façon particulière qu'il devait estimer le dernier mot de la grâce. En un mot, il était tout imprégné d'exquisité, de coquetterie et d'un sentiment de dignité extraordinaire. Cette dernière circonstance me déplut au premier coup d'œil, je ne sais pourquoi.

– Alors, cette cravate est de nuance Adélaïde ? lui demandai-je en le regardant avec sévérité.

– De nuance Adélaïde, me répondit-il.

– Il n’existe pas de nuance Agraféna ?

– Non, c’est impossible.

– Et pourquoi ?

– Parce que ce nom d’Agraféna est indécent.

– Comment indécent ?

– Mais certainement, Adélaïde est un nom étranger et plein de noblesse, tandis que n’importe quelle villageoise peut s’appeler Agraféna.

– Mais tu es fou !

– Que non. J’ai toute ma tête. Il vous est loisible de m’injurier. Je vous ferai seulement observer que ma conversation a énormément plu à nombre de généraux et même à quelques comtes de la capitale.

– Comment t’appelles-tu ?

– Vidopliassov.

– Ah ! c’est toi Vidopliassov ?

– Oui.

– Attends un peu. Je ferai aussi ta connaissance.

Et, en descendant l’escalier, je ne pus m’empêcher de penser que cette maison était une sorte de Bedlam.

IV
LE THÉ

La salle où l'on prenait le thé donnait sur la terrasse où j'avais rencontré Gavrilo. Les étranges prédictions de mon oncle sur l'accueil qui m'était réservé ne laissaient pas de m'inquiéter beaucoup. La jeunesse est parfois excessivement fière et le jeune amour-propre toujours susceptible. Aussi me sentis-je assez mal à mon aise en pénétrant dans la salle à l'aspect de la nombreuse assistance réunie autour de la table. Ce fut cause que je me pris le pied dans le tapis, et fut contraint de bondir au beau milieu de la pièce pour retrouver mon équilibre.

Aussi confus que si j'eusse compromis du coup et ma carrière, et mon honneur, et ma réputation, je restai figé sur place, plus rouge qu'une écrevisse et promenant sur la compagnie un regard stupide. Si je signale cet incident insignifiant, c'est qu'il eût une extrême influence sur mon humeur au cours de presque toute cette journée et, par suite, sur mes relations subséquentes avec quelques-uns des personnages de ce récit. Je voulus saluer, mais ne pas en venir à bout : je rougissais encore davantage, me précipitai vers mon oncle, m'emparai de ses mains et m'écriai d'un voix haletante :

– Bonjour, mon oncle !

Mon intention était de dire quelque chose de très fin, mais je ne trouvai que : « Bonjour, mon oncle ! »

– Bonjour, bonjour, mon cher ami, répondit l'oncle qui souffrait pour moi. Nous nous sommes déjà vus. Mais, ajouta-t-il à voix basse, sois donc plus brave ; je t'en supplie ! Cela arrive à tout le monde. Parfois, on ne sait quelle figure faire !... Per-

mettez-moi, ma mère, de vous présenter notre jeune homme que vous aimerez certainement. Mon neveu Serge Alexandrovitch, – dit-il en s'adressant à toute la compagnie.

Mais, avant d'aller plus loin, je demande au lecteur la permission de lui présenter les personnages qui m'entouraient. C'est indispensable pour l'intelligence de cette histoire.

Il y avait là plusieurs dames et seulement deux hommes, outre mon oncle et moi. Foma Fomitch que je désirais tant voir et qui, je le pressentais déjà, était le maître absolu de la maison, Foma Fomitch brillait par son absence comme s'il eût emporté le jour avec lui. Tout le monde était morne et préoccupé. Cela sautait aux yeux et, si confus et ennuyé que je fusse alors moi-même, je ne pouvais pas ne pas voir que mon oncle était presque aussi ennuyé que moi, malgré ses efforts pour cacher son souci sous une gaieté de commande. Quelque chose lui pesait sur le cœur.

L'un des messieurs qui se trouvaient là, un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, n'était autre que cet Obnoskine dont mon oncle avait tant loué l'intelligence et la moralité. Il me déplut souverainement. Tout en lui décelait le mauvais ton. Son costume était usé comme son visage où une moustache fine et décolorée et une barbiche hirsute prétendaient visiblement à proclamer l'indépendance intellectuelle de leur propriétaire, et peut-être même la libre pensée. Il clignait des yeux sans cesse, souriait avec une feinte malice et, se prélassant sur sa chaise, il braquait son lorgnon sur moi à tout instant pour le laisser craintivement retomber dès que mon regard se tournait vers lui. Autre monsieur : mon cousin Mizintchikov, âgé de vingt-huit ans, étaient en effet un silencieux. Il ne dit pas un mot de tout le thé et restait grave quand tout le monde riait. Mais il ne me parut pas avoir l'air timide annoncé par mon oncle. Au contraire, le regard de ses yeux bruns exprimait la résolution et la fermeté de caractère. C'était un assez beau garçon au teint foncé, aux yeux

noirs et très correctement vêtu (au compte de mon oncle, comme je l'ai su plus tard).

Parmi les dames, je fus tout d'abord frappé par la demoiselle Pérépélitzina à cause de sa face livide et méchante. Assise près de la générale, mais légèrement en arrière, par déférence, elle se penchait à chaque instant pour chuchoter à l'oreille de sa bienfaitrice. Deux ou trois personnes âgées et complètement privées du don de la parole, se tenaient près de la fenêtre, les yeux fixés sur la générale, dans l'attente respectueuse d'un peu de thé. Je remarquai aussi une grosse dame d'une cinquantaine d'années, fagotée, fardée et dont les dents avaient cédé la place à quelques chicots noircis, ce qui ne l'empêchait pas de minauder et de faire de l'œil.

Une quantité de chaînes brinquebalaient après elle et elle ne cessait de me lorgner à l'exemple de M. Obnoskine dont elle était la mère. Ma tante, la douce Prascovia Ilinichna, s'occupait à verser le thé. Il était évident qu'après une aussi longue séparation, elle brûlait du désir de m'embrasser, mais elle n'osait le faire. Tout semblait défendu en cette maison. Près d'elle était assise une fort jolie fillette d'une quinzaine d'années, dont les yeux noirs me regardaient avec une curiosité enfantine : c'était ma cousine Sachenka.

Mais la plus remarquable de toutes ces dames était sans conteste une personne bizarre, vêtue très luxueusement et en toute jeune fille, bien qu'elle eût déjà environ trente-cinq ans. Son visage était maigre, pâle et desséché, mais néanmoins fort animé. Ses joues décolorées s'empourpraient à la moindre émotion, au moindre mouvement, et elle ne cessait de s'agiter sur sa chaise, comme s'il lui eût été impossible de rester tranquille une seule minute. Elle m'examinait curieusement, avidement, se penchait pour chuchoter quelque chose à Sachenka ou à une autre voisine, après quoi elle éclatait de rire avec un puéril sans gêne. À mon grand étonnement, ces excentricités ne semblaient

surprendre personne, on eût dit que les convives étaient d'accord pour n'en faire point cas.

Je devinai en elle cette Tatiana Ivanovna, dont mon oncle disait qu'elle avait quelque chose de fantasque, celle qu'on lui fiançait de force et pour qui toute la maison était aux petits soins eu égard à sa richesse. Ses yeux me plurent : des yeux bleus et très doux en dépit des rides qui les cernaient. Leur regard était si franc, si gai, si bon, qu'on se réjouissait de le rencontrer. Je parlerai plus loin de Tatiana Ivanovna, qui est une des héroïnes de mon récit ; sa biographie est fort intéressante.

Quelque cinq minutes après mon entrée dans la salle, on vit accourir du jardin un charmant garçonnet, mon cousin Ilucha, suivi d'une jeune fille un peu pâle et fatiguée, mais très jolie. Elle jeta sur l'assemblée un regard investigateur, méfiant, et même timide, puis, après m'avoir examiné à mon tour, elle s'assit à côté de Tatiana Ivanovna. Je me souviens que mon cœur battit : j'avais compris que c'était là cette fameuse institutrice. À son entrée, mon oncle me jeta un regard rapide et devint écarlate, mais, se baissant aussitôt, il saisit Ilucha dans ses bras et vint me le faire embrasser. Je remarquai aussi que Mme Obnoskine examinait d'abord mon oncle, puis dirigeait son lorgnon sur l'institutrice avec un air moqueur.

Mon oncle était tout confus et ne sachant quelle contenance prendre, il appela Sachenka pour me la présenter, mais elle se contenta de se lever et de me faire une grave révérence. Ce geste me charma parce qu'il lui seyait. Ma bonne tante n'y tint plus et, cessant pour un instant de verser le thé, elle accourut m'embrasser. Mais nous n'avions pas échangé deux mots que s'éleva la voix de la demoiselle Pérépélitzina remarquant que « Prascovia Ilinitchna avait dû oublier sa mère (la générale) qui avait demandé du thé, mais l'attendait encore ». Ma tante me quitta aussitôt et s'empressa d'aller vaquer à ses devoirs.

La générale, reine de ce lieu et devant qui tout le monde filait doux, était une maigre et méchante vieille en deuil, méchante surtout par la faute de l'âge qui lui avait ravi le peu qu'elle eût jamais possédé de capacités mentales (plus jeune, elle se contentait d'être toquée). Sa situation l'avait rendue plus bête encore qu'avant et plus orgueilleuse. Lors de ses colères, la maison devenait un enfer.

Ses colères affectaient deux modes distincts. Le premier était silencieux : la vieille ne desserrait pas les dents pendant des journées entières, repoussant ou jetant même à terre tout ce que l'on posait devant elle. Le second était loquace et procédait comme suit. Ma grand'mère (elle était ma grand'mère) tombait dans une morne tristesse, voyait venir et sa propre ruine et la fin du monde, pressentant un avenir de misère émaillé de tous les malheurs imaginables. Alors elle se mettait à compter sur ses doigts toutes les calamités qu'elle prophétisait et parvenait à des résultats grandioses. « Il y avait longtemps qu'elle prévoyait tout cela, mais elle était bien forcée de se taire dans *cette maison*. Ah ! Si seulement on eût consenti à lui témoigner quelque respect, si on l'eût écoutée, etc, etc. » Ces discours trouvaient une véhémente approbation parmi l'essaim des dames de compagnie mené par la demoiselle Pérépélitzina et se voyaient pompeusement revêtus du sceau de Foma Fomitch.

Au moment où j'apparus devant elle, elle faisait une colère du mode silencieux, assurément le plus terrible. Tout le monde la considérait avec appréhension. Seule, Tatiana Ivanovna, à qui tout était permis, jouissait d'une excellente humeur. Mon oncle m'amena près de ma grand'mère avec une extrême solennité, mais, esquissant une moue, elle repoussa sa tasse avec violence.

– C'est ce voltigeur ? marmotta-t-elle entre ses dents à l'adresse de la Pérépélitzina.

Cette question absurde me désempara d'une manière définitive. Je ne comprenais pas pourquoi elle m'appelait voltigeur. Pérépélitzina lui murmura quelques mots à l'oreille, mais la vieille dame agita méchamment la main. Je restai coi, interrogeant mon oncle du regard. Tous les assistants se regardèrent, et Obnoskine laissa même voir ses dents, ce qui me fut très désagréable.

– Elle radote parfois, me chuchota mon oncle, tout décontenancé lui-même. Mais ce n'est rien ; c'est par bonté de cœur. Estime surtout le cœur !

– Oui, le cœur ! le cœur ! cria subitement la voix de Tatiana Ivanovna qui ne me quittait pas des yeux et ne tenait pas en place. Le mot « cœur » était sans doute parvenu jusqu'à elle. Mais elle ne finit pas sa phrase quoiqu'elle parût vouloir dire quelque chose. Soit honte, soit pour tout autre motif, elle se tut, rougit formidablement, se pencha vers l'institutrice, lui dit tout bas quelques mots et soudain, se couvrant la bouche d'un mouchoir, elle se rejeta sur le dossier de sa chaise et se mit à rire comme dans une crise d'hystérie.

Je regardais la compagnie avec ahurissement, mais, à mon grand étonnement, personne ne bougea et il sembla qu'il ne se fût rien passé. J'étais édifié sur le compte de Tatiana Ivanovna. On me servit enfin le thé et je repris un peu de contenance. Je ne sais trop pourquoi il me parut tout à coup qu'il était de mon devoir d'entamer la plus aimable conversation avec les dames.

– Vous aviez bien raison, mon oncle, commençai-je, en m'avertissant tantôt du danger de se troubler. J'avoue franchement… (à quoi bon le cacher ?) – poursuivis-je dans un sourire obséquieux à l'adresse de Mme Obnoskine – j'avoue que, jusqu'aujourd'hui, j'ai, pour ainsi dire, ignoré la société de ces dames. Et, après ma si malheureuse entrée, il m'a bien semblé que ma situation au milieu de la salle était celle d'un maladroit,

n'est-ce pas ? Avez-vous lu *l'Emplâtre ?* – ajoutai-je en rougissant de plus en plus de mon aplomb et en regardant sévèrement M. Obnoskine, lequel continuait à m'inspecter du haut en bas et montrait toujours ses dents.

– C'est cela ! c'est cela même ! s'écria mon oncle avec un entrain extraordinaire, se réjouissant sincèrement de voir la conversation engagée et son neveu en train de se remettre. Ce n'est rien de perdre contenance, mais moi, j'ai été jusqu'à mentir lors de mon début dans le monde. Le croirais-tu ? Vraiment, Anfissa Pétrovna, c'est assez amusant à entendre. À peine entré au régiment, j'arrive à Moscou et je me rends chez une dame avec une lettre de recommandation. C'était une dame excessivement fière. On m'introduit. Le salon était plein de monde, de gros personnages ! Je salue et je m'assois. Dès les premiers mots, cette dame me demande : « Avez-vous beaucoup de villages, mon petit père ? » Je n'avais même pas une poule ; que répondre ? J'étais dans une grande confusion ; tout le monde me regardait. Pourquoi n'ai-je pas dit : « Non, je n'ai rien. » C'eut été plus noble, étant la vérité, mais je répondis : « J'ai cent dix-sept âmes. » Quelle idée d'ajouter cet appoint de dix-sept, au lieu de mentir en chiffres ronds, tout bonnement ! Une minute après, par la lettre même dont j'étais porteur, on savait que je ne possédais rien et que, par-dessus le marché, j'avais menti ! Que faire ? Je me sauvai de cette maison et n'y remis jamais les pieds. Je n'avais rien alors. Aujourd'hui, je possède d'une part trois cents âmes, qui me viennent de mon oncle Afanassi Matveïévitch et deux cents âmes, y compris la Kapitonovka, héritage de ma grand'mère, ce qui fait en tout plus de cinq cents âmes. Ce n'est pas vilain ! Mais, de ce jour-là, je me suis juré de ne jamais mentir et je ne mens pas.

– À votre place, je n'aurais pas juré. Dieu sait ce qu'il peut arriver, dit Obnoskine avec un sourire moqueur.

– C’est bien vrai. Dieu sait ce qu’il peut arriver ! approuva mon oncle, très bonhomme.

Obnoskine éclata de rire en se renversant sur le dossier de sa chaise ; sa mère sourit ; la demoiselle Pérépélitzina ricana d’une façon particulièrement venimeuse ; Tatiana Ivanovna se mit aussi à rire en battant des mains sans savoir pourquoi. En un mot, je vis clairement que mon oncle n’était compté pour rien dans sa propre maison. Sachenka fixa sur Obnoskine des yeux étincelants de colère. L’institutrice rougit en baissant la tête. Mon oncle s’étonna :

– Qu’est-ce qu’il y a ? Qu’est-ce qui se passe ? questionna-t-il en nous regardant avec ébahissement.

Cependant, mon cousin Mizintchikov restait muet à l’écart et n’avait même pas souri alors que tout le monde riait. Il buvait son thé et regardait philosophiquement ces gens qui l’entouraient. À plusieurs reprises il faillit se mettre à siffler, comme sous le coup d’un insupportable ennui, mais il put toujours s’arrêter à temps. Tout en poursuivant ses agressions envers mon oncle et en commençant à me tâter, Obnoskine semblait éviter le regard de Mizintchikov ; je m’en aperçus vite. J’observai aussi que mon taciturne cousin me jetait fréquemment des coups d’œil inquisiteurs, afin peut-être de se rendre un compte exact de la catégorie d’hommes à laquelle j’appartenais.

– Je suis sûre, monsieur Serge, gazouilla soudain Mme Obnoskine, qu’à Pétersbourg vous n’étiez pas un fervent adorateur des dames. Je sais que beaucoup des jeunes gens de là-bas évitent leur société. J’appelle ces gens là des libres penseurs. Je ne puis que considérer cela comme un impardonnable manque de courtoisie, et je vous avoue que cela m’étonne, que cela m’étonne beaucoup, jeune homme !

– J'ai peu fréquenté le monde, répondis-je avec une extraordinaire animation, mais je crois que cela n'a pas grande importance. J'habitais un si petit logement ! mais cela ne fait rien, je vous assure ; je m'y accoutumerai. Jusqu'à présent, je suis resté chez moi…

– Il s'occupait de sciences ! interrompit mon oncle en se redressant.

– Ah ! mon oncle, toujours vos sciences ! Imaginez-vous, continuai-je délibérément avec le même sourire aimable à l'adresse de Mme Obnoskine, imaginez-vous que mon cher oncle est à ce point dévoué aux sciences qu'il a déniché en chemin un miraculeux adepte de la philosophie pratique, un certain Korovkine et, après tant d'années de séparation, son premier mot fut pour m'annoncer l'arrivée prochaine, et attendue avec une impatience presque convulsive, de ce phénomène… Amour de la science !…

Et je me mis à rire, croyant déchaîner un rire général en hommage à mon esprit.

– Qui ça ? De qui parle-t-il ? s'informa la générale auprès de Mlle Pérépélitzina.

– Yégor Ilitch a invité des savants ; il se fait voiturer au long des chemins pour en récolter ! répondit la demoiselle en se délectant.

Mon oncle fut complètement déconcerté. Il me jeta un regard de reproche et s'écria :

– Ah ! mais j'avais tout à fait oublié ! J'attends en effet Korovkine. C'est un savant, un homme qui marquera dans le siècle…

Il s’arrêta, la parole lui manquait. Ma grand’mère agita la main, et cette fois, elle parvint à atteindre une tasse qui chut par terre et se brisa. L’émotion fut générale.

– C’est toujours comme ça quand elle se met en colère ; elle jette quelque chose par terre, me chuchota mon oncle tout confus. Mais il faut pour ça qu’elle soit fâchée. Ne fais pas attention ; regarde de l’autre côté… Pourquoi as-tu parlé de Korovkine ?

Je regardais déjà de l’autre côté ; je rencontrai même le regard de l’institutrice et il me parut bien exprimer un reproche et peut-être du mépris ; l’indignation lui empourpra les joues et je devinai n’avoir pas précisément gagné ses bonnes grâces dans mon lâche désir de rejeter sur mon oncle une part du ridicule qui m’écrasait.

– Parlons encore de Pétersbourg, reprit Anfissa Pétrovna, une fois calmée l’émotion qu’avait soulevée le bris de la tasse. Avec quelles délices je me rappelle notre vie en cette ravissante capitale ! Alors nous fréquentions intimement le général Polovitzine, tu te souviens, Paul ? Ah ! quelle délicieuse personne était la générale ! Quelles manières aristocratiques ! Quel beau monde ! Dites : vous l’avez probablement rencontrée… J’avoue que je vous attendais avec impatience ; j’espérais avoir tant de nouvelles de nos amis Pétersbourgeois !

– Je regrette infiniment, Madame, de ne pouvoir vous satisfaire… Excusez-moi, mais je viens de vous le dire : j’ai peu fréquenté la société de Pétersbourg. J’ignore le général Polovitzine, n’en ayant même jamais entendu parler, répondis-je impatiemment, car mon amabilité s’était muée soudain en une assez méchante humeur.

– Il étudiait la minéralogie ! fit avec orgueil l'incorrigible Yégor Ilitch. La minéralogie, n'est-ce pas, est l'étude des différentes pierres ?

– Oui, mon oncle, des pierres…

– Hum ! Il existe beaucoup de sciences qui sont toutes fort utiles ! Pour te dire la vérité, je ne savais pas ce que c'était que la minéralogie. Lorsqu'on parle de sciences, je me contente d'écouter, car je n'y comprends rien, je le confesse.

– C'est là une confession des plus sincères ! ricana Obnoskine.

– Petit père !… s'écria Sachenka avec un coup d'œil de réprobation.

– Quoi donc, mignonne ! Ah ! mon Dieu, mais je vous interromps tout le temps, Anfissa Pétrovna ! – dit-il pour s'excuser, sans comprendre ce qu'entendait Sachenka. – Pardonnez-moi, au nom du Christ !

– Oh ! ce n'est rien ! répondit la dame avec un aigre sourire. J'avais dit à votre neveu tout ce que j'avais à lui dire. Mais, pour conclure, monsieur Serge, vous devriez bien vous corriger. Je ne doute pas que les sciences, les arts… la sculpture, par exemple… que toutes ces hautes spéculations aient le plus puissant attrait, mais elles ne sauraient remplacer les femmes !… Ce sont les femmes, jeune homme, qui forment les hommes et l'on ne peut se passer d'elles ; c'est impossible, im-pos-si-ble, jeune homme !

– Impossible ! Impossible ! cria de nouveau la voix aiguë de Tatiana Ivanovna. Écoutez ! reprit-elle toute rougissante, avec un débit précipité de gamine, écoutez : je voudrais vous demander…

– À vos ordres ! répondis-je en la regardant attentivement.

– Je voulais vous demander si vous êtes venu pour longtemps !

– Vraiment, je ne sais pas trop ; ça dépendra des affaires…

– Des affaires ? Quelles affaires peut-il y avoir ? Oh ! le fou !

Écarlate, elle se cacha derrière son éventail et se pencha à l'oreille de l'institutrice. Puis elle éclata de rire en battant des mains.

– Attendez ! attendez ! s'écria-t-elle, laissant là sa confidente pour s'adresser précipitamment à moi, comme si elle eût craint que je m'en allasse. Savez-vous ce que je veux vous dire ? Vous ressemblez tant, tant à un jeune homme, à un cha-ar-mant jeune homme !…Sachenka, Nastenka, vous vous rappelez ? Il ressemble extraordinairement à cet autre fou : te rappelles-tu Sachenka ? Nous le rencontrâmes pendant une promenade en voiture ; il était à cheval avec un gilet blanc…Et comme il me lorgnait, le monstre ! Vous vous souvenez ? Je me couvris le visage de mon voile, mais ne pus me tenir de me pencher à la portière en lui criant : « Quel effronté ! » puis, je jetai mon bouquet sur la route… Vous vous souvenez, Nastenka ?

Et, toute émue, cette demoiselle par trop éprise des jeunes gens se cacha le visage dans ses mains. Bondissant ensuite de sa place, elle courut à une fenêtre, cueillit une rose qu'elle jeta près de moi et se sauva dans sa chambre. Il s'ensuivit encore une certaine confusion, mais la générale resta parfaitement calme. Anfissa Pétrovna ne semblait pas autrement surprise, mais, soudain préoccupée, elle jeta sur son fils un regard anxieux. Les

demoiselles rougirent : quant à Paul Obnoskine, il se leva d'un air vexé et s'en fut à la fenêtre.

Cependant, mon oncle me faisait des signes, mais, à ce moment, un nouveau personnage apparut au milieu de l'attention générale.

– Ah ! voici Evgraf Larionitch ! s'écria mon oncle franchement heureux. Vous venez de la ville ?

« Sont-ils drôles tous tant qu'ils sont ! On les dirait choisis et rassemblés à plaisir ! » pensai-je en oubliant que j'étais un des échantillons de la collection.

V
ÉJÉVIKINE

Un petit homme pénétra dans la chambre, ou, pour mieux dire, il s'y enfonça à reculons, malgré que la porte fût toute grande ouverte, et dès le seuil, il fit des courbettes, salua, montra ses dents et nous examina tous avec curiosité. C'était un petit vieillard, grêlé, aux yeux vifs et fuyants, chauve, avec une bouche lippue, où errait un sourire ambigu et fin. Il était vêtu d'un frac très usé et qui n'avait pas du être fait pour lui. Un des boutons y tenait par un fil ; deux ou trois autres manquaient complètement. Ses bottes trouées et sa casquette crasseuse s'harmonisaient bien avec le reste de son costume. Il tenait à la main un mouchoir sale avec lequel il s'épongeait le front et les tempes. Je remarquai que l'institutrice avait un peu rougi en me jetant un rapide coup d'œil où il y avait quelque chose de fier et de provocant.

– Tout droit de la ville, mon bienfaiteur, tout droit, mon père ! répondit-il à mon oncle. Je vais tout vous dire, mais permettez-moi auparavant de présenter mes salutations.

Il fit quelques pas dans la direction de la générale, mais il s'arrêta à mi-chemin et s'adressa de nouveau à mon oncle :

– Vous connaissez mon trait caractéristique, mon bienfaiteur ? je suis un chien couchant, un véritable chien couchant. À peine entré quelque part pour la première fois, je cherche des yeux la principale personne de la maison et je vais à elle pour me concilier ses bonnes grâces et sa protection. Je suis une canaille, mon père, une canaille, mon bienfaiteur !… Permettez-moi, Madame Votre Excellence, permettez-moi de baiser votre

robe, de peur que mes lèvres ne salissent votre petite main de générale.

À mon étonnement, la générale lui tendit la main, non sans grâce.

– Je vous salue aussi, notre belle, continua-t-il en se tournant vers la demoiselle Pérépélitzina. Que faire, chère Madame ? Je suis une canaille. C'était déjà décidé en 1841, quand je fus chassé du service : M. Tikhontsev fut nommé assesseur, lui, et moi : canaille ! Je suis d'une nature si franche que j'avoue tout. Que faire ? j'ai essayé de vivre honnêtement, mais ce n'est plus ce qu'il faut aujourd'hui.

Il contourna la table et s'approcha de Sachenka en lui disant :

– Alexandra Yégorovna, notre pomme parfumée, permettez-moi de baiser votre robe. Vous embaumez la pomme, Mademoiselle, et d'autres parfums délicats. Mon respect à Ilucha ; je lui apporte un arc et une flèche confectionnés de mes mains, avec l'aide de mes enfants. Tantôt nous irons tirer cette flèche. Et quand vous grandirez, vous serez officier et vous irez couper la tête aux Turc... Tatiana Ivanovna... Ah ! Mais, elle n'est pas ici, la bienfaitrice, sans quoi j'eusse aussi baisé sa robe. Prascovia Ilinitchna, notre petite mère, je ne puis parvenir jusqu'à vous ; autrement, je vous aurais baisé, non seulement la main, mais aussi le pied. Anfissa Pétrovna, je vous présente tous mes hommages. Aujourd'hui même, à genoux et versant des larmes, j'ai prié Dieu pour vous et j'ai prié aussi pour votre fils, afin que le Tout-Puissant lui envoie beaucoup de grades et de talents... de talents surtout... Je vous salue, par la même occasion, Ivan Ivanitch Mizintchikov, Dieu vous donne tout ce que vous désirez ! Mais on ne saurait le deviner : vous ne dites jamais rien. Bonjour, Nastia ! Toute ma marmaille te salue ; nous parlons de toi tous les jours... Et, maintenant, un grand salut au maître !

J'arrive tout droit de la ville, Votre Noblesse… Mais voici sûrement votre neveu qui était à l'Université ? Tous mes respects, Monsieur ; voulez-vous m'accorder votre main ?

Un rire se fit entendre. Il était visible que le vieillard bouffonnait. Son entrée avait ranimé la compagnie bien que plusieurs des assistants ne comprissent pas ses sarcasmes qui, pourtant, n'épargnaient personne. Seule, l'institutrice, qu'à ma surprise il avait tout simplement appelée Nastia, rougissait et fronçait les sourcils. Je retirai ma main ; le vieux n'attendait que cela.

– Mais, je ne vous la demandais que pour la serrer si vous le permettez et non pour la baiser, mon petit père. Vous croyiez que c'était pour la baiser ? Non, mon petit père, seulement pour la serrer. Peut-être me prenez-vous pour un bouffon ? demanda-t-il d'un ton moqueur.

– N… n… non… Que dites-vous ? Je…

– Si je suis bouffon, je ne suis pas seul. Vous me devez le respect et je ne suis pas aussi lâche que vous le pensez. D'ailleurs, peut-être suis-je un bouffon. Je suis en tout cas un esclave ; ma femme est une esclave, et il nous faut flatter les gens ; il y a toujours quelque chose à y gagner. Il faut mettre du sucre, plus de sucre dans tout, en ajouter encore ; ce n'en sera que meilleur pour la santé. Je vous le dit en secret et ça pourra vous servir… Je suis bouffon parce que je n'ai pas de chance.

– Hi ! hi ! hi ! Ah ! quel vieux polisson ! Il ne manque jamais de nous faire rire ! s'écria Anfissa Pétrovna.

– Petite mère ma bienfaitrice, il est aisé de vivre en faisant la bête. Si je l'avais su plus tôt, je me serais mis jocrisse dès ma jeunesse et n'en serais peut-être maintenant que plus intelli-

gent. Mais, ayant voulu avoir de l'esprit de fort bonne heure, je ne suis plus qu'un vieil imbécile !

– Dites-moi donc, je vous prie, interrompit Obnoskine à qui certaine allusion à ses talents avait sans doute déplu. (Il était vautré, fort librement vautré dans un fauteuil et examinait le vieillard à travers son lorgnon.) – Dites-moi donc votre nom, s'il vous plaît… Je l'oublie toujours… comment donc ?

– Ah ! Mon petit père, mon nom, si vous le voulez, est Éjévikine ; mais quel profit en retirerez-vous ? Voilà huit ans que je suis sans place, ne vivant que par la force de la nature. Et ce que j'en ai eu des enfants !

– Bon ! Laissons cela ! Mais écoutez : voici longtemps que je voulais vous demander pourquoi vous vous retournez toujours aussitôt que vous êtes entré ? C'est très drôle à voir !

– Pourquoi je regarde en arrière ! Mais parce qu'il me semble toujours qu'il y a, derrière moi, quelqu'un qui va me frapper : voilà pourquoi. Je suis devenu monomane, mon petit père.

On rit encore. L'institutrice se leva, fit un pas pour s'en aller, mais elle se rassit ; malgré la rougeur qui le couvrait, son visage exprimait une souffrance maladive.

– Tu sais, me chuchota mon oncle, c'est *son* père !

Je regardai mon oncle avec effarement. J'avais complètement oublié le nom d'Éjévikine. Pendant tout le trajet en chemin de fer, j'avais fait le héros, rêvant à ma promise supposée, bâtissant à son profit les plans les plus généreux, mais je ne me souvenais plus de son nom ou, plutôt, je n'y avais pas fait attention.

– Comment, son père ? Fis-je aussi dans un chuchotement. Je la croyais orpheline !

– C'est son père, mon ami, son père ! Et, tu sais, c'est le plus honnête homme du monde ; il ne boit pas et c'est pour s'amuser qu'il fait le bouffon. Ils sont dans une misère affreuse ; huit enfants ! Ils n'ont pour vivre que les appointements de Nastienka. Il fut chassé du service à cause de sa mauvaise langue. Il vient nous voir toutes les semaines. Il est très fier ! Il ne veut accepter quoi que ce soit. Je lui ai fait plusieurs fois des offres, mais il n'écoute rien…

Mais, s'apercevant que le vieillard nous écoutait, mon oncle lui frappa vigoureusement sur l'épaule et s'enquit :

– Eh bien, Evgraf Larionitch, quoi de neuf, en ville ?

– Quoi de neuf, mon bienfaiteur ? M. Tikhontzev exposa hier l'affaire de Trichine qui n'a pu représenter son compte de sacs de farine. C'est, Madame, ce même Trichine, qui vous regarde en dessous : vous vous le rappelez peut-être ? M. Tikhontzev a fait sur lui le rapport suivant : « Si ledit Trichine ne fut pas même capable de garder l'honneur de sa propre nièce, laquelle disparut l'an dernier en compagnie d'un officier, comment aurait-il pu garder les sacs de l'Intendance ? » C'est textuel, je vous le jure !

– Fi ! Quelles laides histoires nous racontez-vous là ? s'écria Anfissa Pétrovna.

– Voilà ! Voilà ! Tu parles trop, Evgraf, ajouta mon oncle. Ta langue te perdra ! Tu es un homme droit, honnête, de bonne conduite, on peut le dire, mais tu as une langue de vipère. Je m'étonne que tu puisses t'entendre avec eux, là-bas. Ce sont tous de braves gens, simples…

– Mon père et bienfaiteur, mais c'est précisément l'homme simple qui me fait peur ! s'écria le vieillard avec une grande vivacité.

La réponse me plut. Je m'élançai vers Éjévikine et lui serrai la main. À vrai dire, j'entendais protester ainsi contre l'opinion générale en montrant mon estime pour ce vieillard. Et, qui sait ? Peut-être voulais-je aussi me relever dans l'opinion de Nastassia Evgrafovna. Mais mon geste ne fut pas heureux.

– Permettez-moi de vous demander, fis-je en rougissant et, selon ma coutume, en précipitant mon débit ; avez-vous entendu parler des Jésuites ?

– Non, mon père, ou bien peu ; mais pourquoi cela ?

– Oh ! Je voulais raconter à ce propos... Faites-m'y donc penser à l'occasion... Pour le moment, soyez sûr que je vous comprends et que je sais vous apprécier, et, tout à fait confus, je lui saisis encore la main.

– Comptez que je vous le rappellerai, mon petit ; je vais l'inscrire en lettres d'or. Tenez, je fais tout de suite un pense-bête. – Et il orna d'un nœud son mouchoir tout souillé de tabac.

– Evgraf Larionitch, prenez donc votre thé, lui dit ma tante.

– Tout de suite, belle Madame... je voulais dire princesse ! Et voici pour le thé que vous m'offrez : j'ai rencontré en route M. Bakhtchéiev. Il était si gai que je me suis demandé s'il n'allait pas se marier... De la flatterie, toujours de la flatterie ! – ajouta-t-il à mi-voix et avec un clin d'œil en passant devant moi, sa tasse à la main. – Mais comment se fait-il qu'on ne voie pas le principal bienfaiteur, Foma Fomitch ? Ne viendra-t-il pas prendre son thé ?

Mon oncle tressaillit comme si on l'eut piqué et regarda timidement la générale.

– Ma foi, je n'en sais rien, répondit-il avec une singulière confusion. On l'a fait prévenir, mais il… Sans doute n'est-il pas d'humeur… J'y ai déjà envoyé Vidopliassov et… si j'y allais moi-même ?…

– Je suis entré chez lui, dit Éjévikine d'un ton énigmatique.

– Est-ce possible ! s'écria mon oncle effrayé. Eh bien, qu'y a-t-il ?

– Oui ; avant tout, je suis allé le voir pour lui présenter mes hommages. Il m'a dit qu'il entendait prendre son thé chez lui et seul avec lui-même ; il a même ajouté qu'il pouvait bien se contenter d'une croûte de pain sec.

Ces paroles semblèrent terroriser mon oncle.

– Mais comment ne lui expliques-tu pas, ne le persuades-tu pas. Evgraf ? dit mon oncle avec reproche.

– Je lui ai dit ce qu'il fallait.

– Eh bien ?

– Pendant un bout de temps, il n'a pas répondu. Il était absorbé par un problème de mathématiques qui devait être fort difficile. Il avait dessiné les figures ; je les ai vues. J'ai dû répéter trois fois ma question. Ce n'est qu'à la quatrième qu'il releva la tête et parut s'apercevoir de ma présence. « Je n'irai pas, me dit-il. Il y a un *savant* qui est arrivé. Puis-je rester auprès d'un pareil astre ? » Ce sont ses propres paroles.

Et le vieux me lança un coup d'œil d'ironie.

– Je m'attendais à cela ! fit mon oncle en frappant des mains. Je l'avais bien pensé. C'est de toi, Serge, qu'il parle. Que faire, maintenant ?

– Il me semble, mon oncle, répondis-je avec dignité et en haussant les épaules, il me semble que cette façon de refuser est tellement ridicule qu'il n'y a vraiment pas à en tenir compte et je vous assure que votre confusion m'étonne…

– Ah ! Mon cher, tu n'y comprends rien ! cria mon oncle avec un geste énergique.

– Inutile de vous lamenter maintenant, interrompit Mlle Pérépélitzina, puisque c'est vous la cause de tout le mal. Si vous aviez écouté votre mère, vous n'auriez pas à vous désoler à présent.

– Mais de quoi suis-je coupable, Anna Nilovna ? Vous ne craignez donc pas Dieu ? gémit mon oncle d'une voix suppliante qui voulait provoquer une explication.

– Si, je crains Dieu, Yégor Ilitch ; tout cela ne provient que de votre égoïsme et du peu d'affection que vous avez pour votre mère, répondit avec dignité Mlle Pérépélitzina. Pourquoi n'avez-vous pas respecté sa volonté dès le début ? Elle est votre mère ! Quant à moi, je ne vous mentirai pas : je suis la fille d'un lieutenant-colonel, moi aussi, et non pas la première venue.

Il me parut bien que cette demoiselle ne s'était mêlée à la conversation que dans le but unique d'informer tout le monde et particulièrement certain nouvel arrivé, qu'elle était la fille d'un lieutenant-colonel et non la première venue.

– Il outrage sa mère ! dit enfin la générale avec une grande sévérité.

– De grâce, ma mère, que dites-vous là ?

– Tu es un profond égoïste, Yégorouchka ! poursuivit la générale avec une animation croissante.

– Ma mère ! Ma mère ! Moi, un profond égoïste ? s'écria désespérément mon oncle. Voici cinq jours que vous êtes fâchée contre moi et que vous ne me dites pas un mot. Et pourquoi ? pourquoi ? Qu'on me juge ! Que tout le monde me juge ! Qu'on entende enfin ma justification ! Pendant longtemps je me suis tu, ma mère ; jamais vous n'avez voulu m'écouter ; que tout le monde m'écoute, à présent. Anfissa Pétrovna ! Paul Sémionovitch, noble Paul Sémionovitch ! Serge, mon ami, tu n'es pas de la maison ; tu es pour ainsi dire un spectateur ; tu peux juger avec impartialité…

– Calmez-vous, Yégor Ilitch ; calmez-vous ! s'écria Anfissa Pétrovna. Ne tuez pas votre mère.

– Je ne tuerai pas ma mère, Anfissa Pétrovna, mais frappez ! Voici ma poitrine ! continuait mon oncle au paroxysme de l'excitation, comme on voit les hommes de caractère faible une fois à bout de patience, encore que toute cette belle ardeur ne soit qu'un feu de paille. – Je veux dire, Anfissa Pétrovna, que je n'ai dessein d'offenser personne. Je commence par déclarer que Foma Fomitch est l'homme le plus généreux, qu'il est doué des plus hautes qualités, mais il a été injuste envers moi dans cette affaire.

– Hem ! grogna Obnoskine, comme pour pousser encore mon oncle.

– Paul Sémionovitch, mon honorable Paul Sémionovitch ! Croyez-vous vraiment que je ne sois qu'une poutre insensible ? Mais je vois tout ; je comprends tout ; je comprends tout avec les larmes de mon cœur, je puis le dire : je comprends que tous ces malentendus sont le produit de l'excessive amitié qu'il a pour moi. Mais je vous jure qu'en cette affaire, il est injuste. Je vais tout vous dire ; je veux raconter cette histoire dans sa pleine vérité, dans tous ses détails, pour que tout le monde en voit clairement les causes et décide si ma mère a raison de m'en vouloir parce que je n'ai pas pu satisfaire Foma Fomitch. Écoute-moi, toi aussi, Sérioja – ajouta-t-il en se tournant vers moi. (Et il garda cette attitude pendant tout son récit comme s'il n'eut guère eu confiance en la sympathie des autres assistants.)

– Écoute-moi, toi aussi et dis-moi si j'ai tort ou raison. Voici le point de départ de toute cette affaire. Il y a huit jours, oui, juste huit jours, mon ancien chef, le général Houssapétov, passe dans notre ville avec sa femme et sa belle-sœur, et s'y arrête pour quelque temps. J'en fus ravi. Je saute sur cette bonne occasion ; je cours les voir et les invite à dîner. Le général me donne sa promesse de venir autant que possible. Un homme charmant, je ne te dis que cela ! et resplendissant de vertus, et un vrai grand seigneur par dessus le marché. Il a fait le bonheur de sa belle-sœur en la mariant à un jeune homme tout à fait bien qui est fonctionnaire à Malinovo et qui, jeune encore, possède une instruction universelle, pour ainsi dire. En un mot, un général parmi les généraux ! Naturellement, voilà toute la maison sens dessus dessous : les cuisiniers préparent leurs plats ; je retiens des musiciens et suis au comble du bonheur. Mais est-ce que cela ne déplaît pas à Foma Fomitch ? Je me souviens que nous étions à table ; on venait de servir un des ses mets favoris. Soudain, il se lève brusquement en criant : « On me blesse ! On me blesse ! – Comment ça ? lui dis-je. – Vous me méprisez à présent ; vous n'êtes plus occupé que de généraux. Vous les aimez mieux que moi ! » Tu comprends, je ne rapporte brièvement que le gros de l'affaire ; mais si tu avais entendu tout ce

qu'il disait ! en un mot, il m'a chaviré le cœur. Que pouvais-je faire ? Naturellement, cela m'a complètement abattu ; j'étais comme une poule mouillée. Le grand jour venu, le général fait dire qu'il ne peut venir et qu'il présente ses excuses. Je me rends chez Foma : « Allons, calme-toi, Foma ! le général ne viendra pas. – On m'a blessé ! » continue-t-il à crier. Je le prends par tous les bouts. « Non, allez avec vos généraux puisque vous me les préférez ! Vous avez tranché le nœud de l'amitié. » Mon ami, je comprends le motif de son ressentiment ; je ne suis pas une souche, ni un bœuf, ni un vague pique-assiette. C'est son amitié pour moi qui le pousse, sa jalousie. – il me l'a dit lui-même, – il craint de perdre mon affection et il m'éprouve afin de voir ce que je suis capable de faire pour lui. « Non, me dit-il, je dois être pour vous autant qu'un général, qu'une Excellence ! Je ne me réconcilierai avec vous que lorsque vous m'aurez prouvé votre estime. – Comment te la prouver, Foma Fomitch ? – En m'appelant pendant toute une journée Votre Excellence ! » Je tombe des nues ! Tu vois d'ici mon étonnement. « Que cela vous serve de leçon, continue-t-il, et vous apprenne pour l'avenir à ne plus admirer de généraux alors que d'autres leur sont peut-être supérieurs ! » Alors, je le confesse devant tous, je n'y tins plus. « Foma Fomitch, lui dis-je, cela est impossible. Je ne saurais me résoudre à une chose pareille. Ai-je le droit de te faire général ? Penses-y toi-même ; qui donc possède ce pouvoir ? Voyons, comment te dirais-je : Votre Excellence ? Ce serait attenter aux choses les plus saintes ! Mais, un général, c'est l'honneur de la Patrie ; il a combattu ; il a versé son sang sur le champ de bataille !… » Il n'a rien voulu entendre. « Foma, je ferai tout ce que tu voudras. Tu m'as demandé de raser mes favoris que tu trouvais antipatriotiques ; je les ai rasés à contrecœur, mais je les ai rasés. Je ferai d'autres sacrifices si tu le désires ; renonce seulement à te faire traiter en général ! – Non, dit-il, je ne me réconcilierai que lorsqu'on m'appellera Votre Excellence. Ce sera fort salutaire à votre moralité en abaissant votre orgueil. Et voilà huit jours qu'il ne me parle plus. Il en veut à tous ceux qui viennent ici. Il a su que tu es un savant… et par ma faute ; je n'ai

pas su tenir ma langue. Il m'a alors déclaré qu'il ne resterait pas une minute de plus dans la maison, si tu y venais. « Alors, moi, je ne suis donc plus un savant pour vous ? »… Que sera-ce quand il apprendra la venue de Korovkine ? Voyons réfléchis ; dis-moi de quoi je suis coupable. Puis-je me résoudre à lui donner de l'Excellence ? Est-il possible de vivre pareillement ? Pourquoi, aujourd'hui même, a-t-il chassé de table ce pauvre Bakhtchéiev ? Admettons que Bakhtchéiev n'a pas inventé l'astronomie… nous non plus ! Pourquoi ? voyons ; pourquoi tout cela ?

– Parce que tu es un envieux, Yégorouchka ! dit encore la générale.

– Ma mère, s'écria mon oncle au paroxysme du désespoir, vous me ferez perdre la raison… On ne dirait pas que c'est ma mère qui parle ! Je suis donc une solive, une lanterne et non plus votre fils !

– Mais, fis-je, extrêmement surpris par ce récit, Bakhtchéiev m'a dit, à tort ou à raison, que Foma Fomitch était mis en jalousie par la fête d'Ilucha et qu'il prétendait être fêté le même jour. J'avoue que ce trait m'a étonné à un point…

– C'est son anniversaire, mon cher, et non sa fête ! interrompit précipitamment mon oncle, Bakhtchéiev s'est mal exprimé, tout simplement. C'est demain l'anniversaire d'Ilucha. La vérité avant tout, mon cher…

– Ce n'est pas du tout son anniversaire ! s'écria Sachenka.

– Comment ? Ce n'est pas son anniversaire ? s'exclama mon oncle absolument ahuri.

– Non, petit père ; ce n'est pas son anniversaire. Vous imaginez cela pour vous tromper vous-même et pour contenter Fo-

ma Fomitch. Son anniversaire fut célébré au mois de mars, et vous vous en souvenez bien : nous fûmes en pèlerinage au monastère ; Foma ne cessa de se plaindre que le cousin lui avait broyé les côtes et pinça ma tante à deux reprises, par pure méchanceté. Et, quand nous lui avons souhaité sa fête, à lui, il se fâcha de ce qu'il n'y avait pas de camélias dans notre bouquet. « J'aime les camélias, nous dit-il, parce que j'ai des goûts distingués et vous avez regardé à dégarnir votre serre pour moi ! » Toute la journée, il fut de mauvaise humeur et ne nous adressa plus la parole…

J'imagine qu'une bombe tombant au milieu de la chambre n'aurait pas mieux surpris et épouvanté l'assemblée que cette révolte subite, et de qui ? d'une fillette à qui défense était faite d'élever seulement la voix à table en présence de sa grand'mère ! Atterrée, stupéfaite, folle de colère, la générale se redressa les yeux fixés sur l'insolente enfant, et n'en pouvant les croire.

– On permet cela ! On veut la laisser tuer sa grand'mère ! brama Pérépélitzina.

– Sacha ! Sacha ! Tais-toi ! Qu'as-tu ? criait mon oncle courant de sa mère à sa fille et de sa fille à sa mère.

– Je ne me tairai pas, petit père ! cria Sacha, en bondissant tout à coup de sa chaise. – Elle frappait du pied et ses yeux lançaient des éclairs. – Je ne me tairai pas ! Nous avons tous par trop souffert à cause de ce méchant Foma Fomitch. Il va nous perdre tous parce qu'à chaque instant on lui répète qu'il est plein d'esprit, magnanime, généreux, savant, qu'il est le résumé, le pot-pourri de toutes les vertus, et il le croit, l'imbécile ! On lui a servi tant de plats sucrés que tout autre à sa place en aurait eu honte ; mais lui, il a avalé tout ce qu'on lui a présenté et il en redemande encore. Vous allez voir qu'il nous dévorera tous par la faute de papa ! Oh ! le méchant Foma ! Je dis ce que j'ai à dire et je n'ai peur de personne. Il est bête, capricieux, malpropre,

grossier, cruel, tyran, calomniateur, menteur !… Ah ! s'il ne tenait qu'à moi, il y a longtemps qu'on l'aurait chassé d'ici ; mais papa l'adore ; papa en est fou !

– Ah ! – La générale fit un cri et s'affaissa sur le divan.

– Ma chère Agafia Timoféievna, mon ange ! criait Anfissa Pétrovna, prenez mon flacon ! De l'eau ! de l'eau !… plus vite !

– De l'eau ! de l'eau ! criait mon oncle. Ma mère, ma mère ! calmez-vous. Je vous supplie à genoux de vous calmer !…

– On devrait vous mettre en cellule, vous mettre au pain et à l'eau… criminelle que vous êtes ! – sifflait entre ses dents la Pérépélitzina qui semblait vouloir percer Sachenka de son regard furieux.

– Eh bien, qu'on me mette au pain et à l'eau ! Je ne crains rien ! criait Sachenka, emportée. Je défends papa parce qu'il ne peut se défendre lui-même. Mais, qu'est-ce que votre Foma Fomitch auprès de mon petit père ? Il mange le pain de papa et, par-dessus le marché, il l'insulte, il le rabaisse, l'ingrat ! Mais je le mettrais en lambeaux, votre Foma Fomitch ; je le provoquerais en duel et je le tuerais avec deux pistolets !

– Sacha ! Sacha ! criait mon oncle au comble de la souffrance. Encore un mot et tu me perds à jamais !

– Papa ! s'écria Sacha en se précipitant vers son père qu'elle étreignit dans ses bras, les yeux baignés de larmes. Papa ! comment vous perdriez-vous, vous si bon, si beau, si gai, si intelligent ! Est-ce donc à vous de vous soumettre à ce méchant ingrat ? de devenir comme un jouet dans ses mains jusqu'à en être la risée de tout le monde ? Papa ! mon père adoré !

Elle éclata en sanglots et, se couvrant la figure de ses mains, elle s'enfuit de la salle. Ce fut un tumulte indescriptible. La générale avait une syncope et, à genoux devant elle, mon oncle lui baisait les mains. La demoiselle Pérépélitzina se démenait autour d'eux et nous lançait des regards féroces, mais triomphants. Anfissa Pétrovna bassinait d'eau fraîche les tempes de la générale et lui tenait son flacon. Prascovia Ilinitchna, toute tremblante, versait d'abondantes larmes. Éjévikine cherchait un coin où se cacher et, pâle comme une morte, l'institutrice, éperdue de terreur, restait là, debout. Seul, Mizintchikov ne s'émouvait pas. Il se leva, s'approcha de la fenêtre et se mit à regarder au dehors sans prêter la moindre attention à la scène qui se jouait.

Tout à coup, la générale se souleva du divan, se redressa et, me toisant furieusement :

– Allez-vous en ! cria-t-elle en frappant du pied.

Je ne m'attendais nullement à une pareille algarade.

– Allez-vous en ! Allez-vous en ! Quittez cette maison ! Que vient-il faire ici ? Je ne veux pas qu'il reste un seul instant dans la maison. Je le chasse !

– Ma mère ! Ma mère ! Voyons, mais c'est Sérioja ! marmottait mon oncle, tout tremblant de peur. Il est ici en visite, ma mère !

– Quel Sérioja ? Sottises ! Pas d'explications ! Qu'il s'en aille. C'est Korovkine ; j'en suis sûre ; mes pressentiments ne me trompent point. Il est venu pour chasser Foma Fomitch ! Mon cœur le sent bien… Allez-vous en, canaille !

– Mon oncle, dis-je, étouffant une noble indignation, s'il en est ainsi, je… excusez-moi… et je saisis mon chapeau.

– Serge ! Serge ! Que fais-tu ? Vas-tu t'y mettre aussi ? Ma mère, mais c'est Sérioja !... Serge, de grâce ! Cria-t-il en courant après moi et en s'efforçant de me reprendre mon chapeau, tu es mon hôte, tu resteras ici ; je le veux ! Ce qu'elle dit n'a pas d'importance, ajouta-t-il à voix basse, c'est parce qu'elle est en colère... Cache-toi seulement pour un instant ; ça va se passer. Je t'assure qu'elle te pardonnera. Elle est très bonne, mais en ce moment elle ne sait pas ce qu'elle dit... Tu as entendu : elle te prend pour Korovkine, mais je te jure qu'elle te pardonnera... Que veux-tu ? demanda-t-il à Gavrilo, qui, tout tremblant, était entré dans la chambre.

Gavrilo n'était pas seul. Il était accompagné d'un jeune garçon de seize ans et très beau, je sus plus tard qu'on ne l'avait pris dans la maison que pour sa beauté. Il s'appelait Falaléi et portait un accoutrement spécial : chemise de soie rouge à col galonné, ceinture tissée de fils d'or, pantalon de velours noir et bottes en chevreau à revers rouges. Ce costume était de l'invention de la générale. L'enfant sanglotait et les larmes coulaient de ses beaux yeux bleus.

– Qu'est-ce encore que cela ? Exclama mon oncle. Qu'est-il arrivé ? Mais parle donc, brigand !

– Foma Fomitch nous a ordonné de nous rendre ici ; il nous suit, répondit le malheureux Gavrilo. Moi, c'est pour l'examen, et lui...

– Et lui ?

– Il a dansé ! répondit Gavrilo avec des larmes dans la voix.

– Il a dansé ! s'écria mon oncle avec terreur.

– J'ai dansé ! Sanglota Falaléi.

– Le Kamarinski ? (Danse populaire russe, sur l'air d'une chanson relatant les hauts faits d'un paysan de ce nom. On l'appelle aussi la Kamarinskaïa)

– Le Kamarinski !

– Et Foma Fomitch t'a surpris ?

– Il m'a surpris.

– Ils me tuent ! Exclama mon oncle. Je suis perdu ! Et il se prit la tête à deux mains.

– Foma Fomitch ! Annonça Vidopliassov en pénétrant dans la salle.

Et Foma Fomitch se présenta en personne devant la société bouleversée.

VI
LE BŒUF BLANC ET KAMARINSKI LE PAYSAN

Mais, avant de présenter Foma Fomitch au lecteur, je crois indispensable de dire quelques mots de Falaléi, et d'expliquer ce qu'il y avait de terrible dans le fait qu'il eût dansé la Kamarinskaïa et que Foma l'eût surpris dans cette joyeuse occupation.

Falaléi était orphelin de naissance et filleul de la défunte femme de mon oncle, qui l'aimait beaucoup. Il n'en fallait pas plus à Foma Fomitch. Aussitôt qu'il se fut installé à Stépantchikovo, et qu'il eut réduit mon oncle à sa merci, il prit en haine ce favori. Or, le jeune garçon avait plu à la générale, et il était resté près de ses maîtres, en dépit de la fureur de Foma ; la générale l'avait exigé, et Foma avait dû céder. Mais, bouillant de rancune au souvenir de cette offense, – tout lui était offense, – à chaque occasion propice, il s'en vengeait sur mon pauvre oncle, pourtant bien innocent.

Falaléi était merveilleusement beau. Il avait un visage de belle fille des champs. La générale le choyait, le dorlotait, y tenait comme à un jouet rare et coûteux, et presque autant, sinon davantage, qu'à son petit chien frisé Ami. Nous avons décrit le costume qu'elle avait inventé pour lui. Les demoiselles le fournissaient de pommade et le coiffeur Kouzma était chargé de le friser les jours de fête. Ce n'était pas un idiot, mais il était si naïf, si franc, si simple, qu'au premier abord on eût pu le croire.

Avait-il eu quelque rêve, il venait aussitôt le raconter à ses maîtres. Il se mêlait à leur conversation sans prendre garde s'il les interrompait, et leur racontait même des choses qu'on ne

leur raconte pas d'ordinaire. Il fondait en larmes si Madame tombait en syncope ou si l'on criait trop après Monsieur. Tous les malheurs le touchaient. Il lui arrivait de s'approcher de la générale et de lui baiser les mains en la suppliant de ne pas se fâcher, et la générale lui pardonnait généreusement toutes ses privautés. Il était bon, sensible, sans rancune, doux comme un agneau, gai comme un enfant heureux.

Toujours placé derrière la chaise de la générale, il adorait le sucre et, quand on lui en donnait, il le croquait aussitôt de ses superbes dents blanches, cependant que ses beaux yeux et tout son visage exprimaient le plus vif plaisir.

Pendant longtemps, Foma Fomitch lui en voulut, mais, à la fin, convaincu qu'il n'arriverait à rien par la colère, il résolut de s'instituer le bienfaiteur de Falaléi. Tout d'abord, il gronda mon oncle de négliger l'instruction de ses domestiques et décida d'enseigner à ce malheureux garçon et la morale et la langue française.

Comment ! disait-il à l'appui de son absurde lubie, comment ! Mais il est toujours près de sa maîtresse. Oubliant son ignorance du français, il peut fort bien arriver qu'elle lui dise, par exemple, *donnez-moi mon mouchoir*. Il doit comprendre ce que cela veut dire pour la servir convenablement.

Non seulement on ne pouvait réussir à le faire mordre au français, mais le cuisinier Andron, son oncle, après d'infructueuses tentatives de lui apprendre le russe, avait depuis longtemps relégué l'alphabet sur une planche. Falaléi était absolument fermé à la science des livres, et ce fut même l'origine de toute une affaire.

Les domestiques s'étaient mis à le taquiner au sujet de son français, et Gavrilo, le vieux et respectable valet de chambre de mon oncle, osa même nier ouvertement l'utilité de cette langue.

Cela revint aux oreilles de Foma Fomitch, qui se mit en fureur et, pour punir Gavrilo, le contraignit à étudier aussi le français. Voilà d'où provenait cette question du français, qui avait tant indigné M. Bakhtchéiev.

Quant à la tenue, ce fut encore pis, et Foma ne put obtenir le moindre résultat. Malgré sa défense, Falaléi venait chaque matin lui raconter ses rêves, ce que Foma estimait par trop familier et tout à fait indécent. Mais Falaléi persistait à ne pas changer. Bien entendu, tout cela retomba sur mon oncle.

– Savez-vous, savez-vous ce qu'il a fait aujourd'hui ? criait Foma en choisissant avec soin, pour produire plus d'effet, le moment où tout le monde était réuni. Savez-vous, colonel, où aboutit votre faiblesse systématique ? Il a dévoré le morceau de pâté que vous lui aviez donné pendant le dîner, et devinez ce qu'il a dit après ? Viens ici, imbécile ! viens, idiot ! gueule rose !

Falaléi s'avançait, pleurant et s'essuyant les yeux à deux mains.

– Qu'as-tu dit après avoir dévoré ton pâté ? Répète-le devant tout le monde !

Falaléi ne soufflait mot et se répandait en larmes abondantes.

– Eh bien, je vais le dire pour toi. Tu as dit, en frappant sur ton ventre aussi plein qu'indécent : « Je me suis rempli le ventre de pâté comme Martin de savon ! » Je vous demande, colonel, s'il est permis de proférer de pareilles paroles devant des gens bien élevés, à plus forte raison dans le grand monde ? L'as-tu dit, oui ou non ? Réponds !

– Je l'ai dit !… confirmait Falaléi en sanglotant.

– À présent, dis-moi ce que c'est que ce Martin qui mange du savon. Où as-tu vu un Martin manger du savon ? Allons, je voudrais bien pouvoir me figurer ce Martin phénoménal. – Silence de Falaléi. – Je te demande qui est ce Martin. Je veux le voir, le connaître ! Allons, qu'est-il ? Un commis d'enregistrement ? Un astronome ? Un poète ? Un domestique ? Il faut pourtant qu'il soit quelque chose.

– Un domestique ! répondait enfin Falaléi sans s'arrêter de pleurer.

– Quels sont ses maîtres ?

Cela, Falaléi ne le savait pas. Naturellement, le tout finissait par une grande colère de Foma qui quittait la salle en criant qu'on l'avait offensé ; la générale avait une crise de nerfs et mon oncle, maudissant le jour de sa naissance, demandait pardon à tout le monde, se croyant obligé, pour le reste de la journée, de marcher sur la pointe des pieds dans sa propre maison.

Comme un fait exprès, le lendemain même de cette affaire, Falaléi, ayant complètement perdu de vue et Martin et toutes ses souffrances de la veille, Falaléi apportait le thé du matin à Foma Fomitch, et ne manquait pas de lui communiquer qu'il avait rêvé d'un bœuf blanc. La mesure était comble. En proie à la plus furieuse indignation, Foma faisait immédiatement appeler mon oncle et le chapitrait d'importance sur l'indécence des songes de Falaléi. On prit de sévères mesures : Falaléi fut puni et mis à genoux dans un coin. On lui défendit d'avoir de ces rêves de paysan.

– Si je me fâche, expliquait Foma, c'est que je ne puis admettre qu'il vienne me raconter ses rêves, surtout quand il s'agit d'un bœuf blanc. Convenez vous-même, colonel, que ce bœuf blanc n'a d'autre signification que la grossièreté et l'ignorance de votre Falaléi. Tels rêves, telles pensées. N'avais-je pas dit

qu'on n'en ferait rien de bon et qu'il était absurde de le laisser auprès des maîtres ? Jamais vous ne parviendrez à transformer cette âme de paysan en quelque chose d'élevé, de poétique. – Et, s'adressant à Falaléi : – Est-ce que tu ne peux pas voir dans tes rêves des spectacles nobles, délicats, distingués, par exemple : une scène de la vie élégante, des messieurs jouant aux cartes, ou des dames se promenant dans un beau jardin ?

Falaléi avait promis, pour la nuit suivante, de ne peupler ses rêves que de messieurs élégants et de dames distinguées. En se couchant, les larmes aux yeux, il avait prié Dieu de lui envoyer un de ces rêves superfins et il avait longtemps médité sur les moyens de ne plus voir ce maudit bœuf blanc. Mais nos vouloirs sont fragiles. À son réveil, il se rappela, non sans terreur, qu'il n'avait cessé de rêver toute la nuit de ce misérable bœuf blanc, et n'avait réussi à contempler une seule dame en promenade dans quelque beau jardin. Ce fut terrible, Foma déclara fermement qu'il ne pouvait admettre la possibilité d'une pareille récidive. Il n'était donc pas douteux que Falaléi obéissait à un plan tracé par quelqu'un de la maison dans le but de le molester, lui, Foma. Ce furent des cris, des reproches, des larmes. Vers le soir, la générale tomba malade et une morne tristesse pesa sur la maison. Le seul espoir restait qu'en sa troisième nuit, Falaléi eût enfin quelque songe distingué, mais l'indignation fut au comble lorsqu'on sut que, de toute la semaine, il n'avait cessé de rêver du bœuf blanc. Il ne rêverait plus jamais du grand monde !

Le plus étrange, c'est que l'idée de mentir ne vint pas à Falaléi. Il ne s'avisa pas de dire qu'au lieu du bœuf blanc, il avait vu, par exemple, une voiture remplie de dames en compagnie de Foma Fomitch. Un pareil mensonge n'eut pas constitué un bien grand péché. Mais, l'eût-il voulu, Falaléi était incapable de mentir. On n'avait même pas essayé de le lui suggérer, car chacun savait qu'il se trahirait dès les premiers mots et que Foma Fomitch le pincerait en flagrant délit. Que faire ? La situation de

mon oncle devenait intenable. Falaléi était incorrigible et le pauvre garçon se mit à maigrir d'angoisse. Mélanie, la femme de charge, l'aspergea d'une eau bénite où trempait un charbon, afin de conjurer le mauvais sort qu'on lui avait indubitablement jeté, opération à laquelle collabora la bonne Prascovia Ilinitchna, mais qui ne servit de rien.

– Qu'il soit maudit ! criait Falaléi ; il m'apparaît toutes les nuits ! Chaque soir, je dis cette prière : « Rêve ! Je ne veux pas voir le bœuf blanc ! Rêve ! Je ne veux pas voir le bœuf blanc ! » Mais, j'ai beau faire, il m'apparaît, énorme, avec ses cornes, son gros mufle… meuh ! meuh !

Mon oncle était au désespoir mais, par bonheur, Foma semblait avoir oublié le bœuf blanc. Bien entendu, personne ne le croyait homme à perdre de vue une circonstance aussi importante. Chacun se disait avec terreur qu'il l'avait seulement mise de côté pour en user en temps utile. On sut plus tard qu'à ce moment, Foma Fomitch avait des préoccupations différentes et que d'autres plans mûrissaient dans son cerveau. C'était là l'unique motif du répit qu'il laissait à Falaléi et dont tout le monde profitait. Le jeune garçon retrouvait sa gaieté ; il commençait même à oublier le passé. Les apparitions du bœuf blanc se faisaient plus rares quoiqu'il tînt, de temps à autre, à rappeler son existence fantastique. En un mot, tout aurait marché le mieux du monde si la Kamarinskaïa n'eut pas existé.

Falaléi dansait à ravir ; la danse était sa principale aptitude ; il dansait par vocation, avec un entrain, une joie inlassables ; mais toutes ses préférences allaient au paysan Kamarinski. Ce n'était pas que les comportements légers et inexplicables de ce volage campagnard lui plussent particulièrement, non : il s'adonnait à la Kamarinskaïa parce qu'il lui était impossible d'en entendre les accents sans danser. Et parfois, le soir, deux ou trois laquais, les cochers, le jardinier qui jouait du violon et aussi les dames de la domesticité, se réunissaient en quelque en-

droit écarté de la maison des maîtres, le plus loin possible de Foma Fomitch, et là se déchaînaient la musique, les danses et, finalement, la Kamarinskaïa. L'orchestre se composait de deux balalaïkas, d'une guitare, d'un violon et d'un tambourin que Mitiouchka maniait avec une incomparable maestria. Et il fallait voir Falaléi se donner carrière ; il dansait jusqu'à perte de conscience, jusqu'à extinction de ses dernières forces. Encouragé par les cris et les rires de l'assistance, il poussait des hurlements perçants, riait, claquait des mains. Il bondissait, comme entraîné par une force prestigieuse qui le dominait et il s'appliquait avec zèle à suivre le rythme toujours accéléré de l'entraînante chanson et ses talons frappaient la terre. Il y trouvait une immense volupté qui se fut perpétuée pour sa joie, si le tapage occasionné par la Kamarinskaïa n'était parvenu aux oreilles de Foma Fomitch. Stupéfait, celui-ci envoya sans retard chercher le colonel.

– Colonel, j'avais une seule question à vous faire : votre résolution de perdre cet idiot est-elle ou non irrévocable ? Dans le premier cas, je me retire immédiatement ; dans le second, je…

– Mais qu'y a-t-il ? s'écria mon oncle épouvanté.

– Ce qu'il y a ? Tout simplement ceci qu'il danse la Kamarinskaïa.

– Eh bien, voyons… qu'est-ce que cela peut faire ?

– Comment, ce que cela peut faire ? cria Foma d'une voix perçante. Et c'est vous qui dites cela ? vous ! leur seigneur et, peut-on dire, leur père ? Ignorez-vous que la chanson raconte l'histoire d'un ignoble paysan lequel, en état d'ébriété, osa l'action la plus immorale ? Savez-vous ce qu'il fit, ce paysan corrompu ? Il n'hésita pas à fouler aux pieds les liens les plus sacrés, à les piétiner de ses bottes de rustre, de ses bottes accoutumées aux planchers des cabarets ? Comprenez-vous mainte-

nant que votre réponse offense les plus nobles sentiments ? Qu'elle m'offense moi-même ? Le comprenez-vous, oui ou non ?

– Mais, Foma, ce n'est qu'une chanson ! Voyons, Foma…

– Ce n'est qu'une chanson ! Et vous n'avez pas honte de m'avouer que vous la connaissez, vous, un homme du monde, vous, un colonel ! Vous, le père d'enfants innocents et purs ! Ce n'est qu'une chanson ! Mais il n'est pas douteux qu'elle fut suggérée par un fait réel ! Ce n'est qu'une chanson ! Mais quel honnête homme avouera la connaître et l'avoir entendue, sans mourir de honte ? Qui ? Qui ?

– Mais tu la connais toi-même, Foma, puisque tu m'en parles ainsi ! répondit mon oncle dans la simplicité de son âme.

– Comment ! Je la connais ! Moi ! Moi !… C'est-à-dire… On m'offense ! s'écria tout à coup Foma bondissant de sa chaise, en proie à la plus folle rage. Il ne s'attendait pas à une réplique aussi écrasante.

Je ne décrirai pas la colère de Foma. Le colonel fut ignominieusement chassé de la présence de ce prêtre de la moralité, en châtiment d'une réponse indécente et déplacée. Mais de ce jour, Foma s'était bien juré de surprendre Falaléi en flagrant délit de Kamarinskaïa. Le soir, alors que tout le monde le croyait occupé, il gagnait le jardin en cachette, contournait les potagers et se blottissait dans les chanvres d'où il commandait le petit coin choisi par les amateurs de chorégraphie. Il guettait le pauvre Falaléi comme le chasseur guette l'oiseau, délicieusement, repassant ce qu'il dirait à toute la maison et surtout au colonel en cas de réussite. Son inlassable patience se vit enfin couronnée de succès ; il surprit la Kamarinskaïa ! On comprend pourquoi mon oncle s'arrachait les cheveux devant les larmes de Falaléi ; on comprend son émotion en entendant Vidopliassov annoncer

aussi inopinément Foma Fomitch dont l'entrée nous trouva en plein désarroi.

VII
FOMA FOMITCH

C'est avec une attentive curiosité que j'examinai celui que Gavrilo avait fort justement qualifié de vilain monsieur. Il était de taille exiguë, avec le poil d'un blond clair et grisonnant, de petites rides par tout le visage et une énorme verrue sur le menton ; il frisait la cinquantaine. Je ne fus pas un peu surpris de le voir se présenter en robe de chambre, – de coupe étrangère, il est vrai – mais en robe de chambre et en pantoufles. Le col de sa chemise était rabattu à l'enfant, ce qui lui donnait un air extrêmement bête. Il marcha droit au fauteuil inoccupé, l'approcha de la table et s'assit sans rien dire à personne. Le tumulte, l'émotion qui régnaient avant son arrivée s'étaient mués tout à coup en un tel silence qu'on eût entendu voler une mouche. La générale se fit douce comme un agneau, pauvre idiote qui laissait voir toute son adoration ; elle le dévorait des yeux, cependant que la demoiselle Pérépélitzina ricanait en se frottant les mains et que la pauvre Prascovia Ilinitchna tremblait d'effroi. Mon oncle se multiplia tout aussitôt.

– Du thé, du thé, ma sœur ! Sucrez-le bien, ma sœur, Foma Fomitch aime le thé bien sucré après la sieste. Tu le veux sucré, n'est-ce pas, Foma ?

– Il s'agit bien de thé, fit lentement et dignement Foma, en agitant la main d'un air préoccupé. Vous ne pensez qu'aux friandises !

Ces paroles de Foma et le ridicule de son entrée pédantesque m'intéressèrent prodigieusement. J'étais curieux de voir jusqu'où irait l'insolence de cet individu et son mépris de la plus élémentaire politesse.

– Foma, reprit mon oncle, je te présente mon neveu, Serge Alexandrovitch, qui vient d'arriver.

Foma Fomitch le toisa des pieds à la tête et, sans m'accorder la plus légère attention, il dit après un long silence :

– Je m'étonne que vous vous appliquiez à m'interrompre systématiquement. Je vous parle d'affaires sérieuses et vous me répondez par Dieu sait quoi !... Avez-vous vu Falaléi ?

– Je l'ai vu, Foma...

– Ah ! vous l'avez vu ? Eh bien, je vais vous le montrer à nouveau, si vous l'avez vu. Admirez votre créature, au sens moral du mot. Allons, approche, idiot ! approche, gueule de Hollande ! Viens donc, viens, n'aie pas peur !

Falaléi s'en vint en pleurnichant, la bouche ouverte et avalant ses larmes. Foma Fomitch le contemplait avec volupté.

– C'est avec intention, Paul Sémionovitch, que je l'ai appelé gueule de Hollande, fit-il, se carrant dans le fauteuil et, tournant légèrement la tête du côté d'Obnoskine assis près de lui. En général, je ne trouve pas utile d'atténuer mes expressions. La vérité doit rester la vérité et l'on aura beau cacher la boue, on ne l'empêchera pas d'être la boue. Dès lors, à quoi bon les atténuations ? À mentir aux autres et à soi-même ? Ce n'est que dans une tête vide de mondain qu'a pu germer une idée aussi absurde que le besoin des convenances. Dites, je vous prends à témoin, quelle beauté trouvez-vous dans cette binette ? Je parle de beauté noble, élevée !

Il s'exprimait d'une voix douce, lente, indifférente.

– Lui, beau ? laissa tomber Obnoskine avec la plus insolente nonchalance. Il me fait l'effet d'un roastbeef et voilà tout.

– Je m'approche de la glace et je m'y contemple, poursuivit solennellement Foma. Je suis loin de me prendre pour une beauté, mais j'ai dû arriver à cette conclusion forcée qu'il y a dans mon œil gris quelque chose qui me distingue d'un Falaléi. Il exprime la pensée, cet œil, et la vie, et l'intelligence ! Je ne cherche pas à m'exalter personnellement ; mes paroles s'appliquent à la généralité de notre classe. Eh bien, pensez-vous qu'on puisse trouver en ce beefteak ambulant la moindre parcelle d'âme ? Vraiment, remarquez, Paul Sémionovitch, chez ces *hommes* totalement privés d'idéal et de pensée et qui ne mangent que de la viande, comme le teint est frais, mais d'une fraîcheur grossière, répugnante, bête ! Voulez-vous connaître la valeur exacte de sa capacité intellectuelle ? Hé ! toi, l'objet, approche un peu qu'on t'admire. Qu'as-tu à ouvrir la bouche ? Tu veux avaler une baleine ? Es-tu beau ? Réponds : es-tu beau ?

– Je suis… beau ! répondit Falaléi avec des sanglots étouffés.

Obnoskine partit d'un éclat de rire.

– Vous l'avez entendu ? lui cria triomphalement Foma. Il va vous en dire bien d'autres. Je suis venu lui faire passer un examen. Sachez, Paul Sémionovitch, qu'il est des gens pour comploter la perte de ce pauvre idiot. Il se peut que mon jugement soit sévère et que je me trompe ; mais je ne parle que par amour pour l'humanité. Il vient de se livrer à la danse la plus inconvenante ; qui donc s'en préoccupe ici ? Écoutez-moi ça ! Allons ! Réponds, que viens-tu de faire ? Réponds ! réponds immédiatement !

– J'ai dansé, sangloté Falaléi.

– Qu'est-ce que tu as dansé ? Quelle danse ? Parle !

– La Kamarinskaïa…

– La Kamarinskaïa ! Et qu'est-ce que c'est que Kamarinski ? Tâche de nous donner une réponse compréhensible, de nous éclairer sur ton Kamarinski.

– Un pay… san…

– Un paysan ? rien qu'un paysan ? Tu m'étonnes. C'est donc un remarquable paysan, un célèbre paysan, si on compose des chants et des danses en son honneur ? Voyons, réponds !

Tourmenter était chez Foma un véritable besoin. Il se jouait de sa victime comme le chat de la souris ; mais Falaléi se taisait, pleurnichant sans parvenir à comprendre la question.

– Réponds donc ! insistait Foma. On te demande quel était ce paysan… Appartenait-il à un seigneur ? à la couronne ? à la commune ? était-il libre ? Il y a différentes sortes de paysans.

– À la commune…

– Ah ! à la commune ! Vous entendez, Paul Sémionovitch ? Voici un point historique élucidé, le moujik Kamarinski appartenait à la commune… Et qu'a-t-il fait, ce paysan ? Quels exploits lui valent les honneurs de la chanson ?

La question était délicate et même dangereuse, s'adressant à Falaléi.

– Voyons… vous… pourtant… intervint Obnoskine en jetant un regard vers sa mère qui commençait à s'agiter sur son siège.

Mais que faire ? Les caprices de Foma Fomitch faisaient loi !

– De grâce, mon oncle, si vous n'arrêtez pas cet imbécile, vous voyez où il veut en venir. Falaléi est capable de dire n'importe quoi, je vous l'assure ! dis-je à l'oreille de mon oncle qui, fort perplexe ne savait quel parti prendre.

– Dis donc, Foma, si… tu… Je te présente mon neveu qui étudiait la minéralogie…

– Colonel, je vous prie de ne pas m'interrompre avec votre minéralogie où vous ne vous y connaissez guère plus que *d'autres,* peut-être. Je ne suis pas un enfant. Il va me répondre qu'au lieu de travailler pour nourrir sa famille, ce paysan s'enivra et, oubliant sa pelisse au cabaret, se mit à courir par les rues en état d'ivresse. Tel est le sujet bien connu de ce poème qui glorifie l'ivrognerie. Ne vous inquiétez pas ; il sait, *maintenant,* ce qu'il doit répondre. Eh bien réponds ; qu'a-t-il fait, ce paysan ? Je te l'ai soufflé ; je te l'ai fourré dans la bouche. Mais je veux l'entendre de toi : qu'a-t-il fait ? qu'est-ce qui lui a mérité cette gloire immortelle que chantent les troubadours ? Eh bien ?

L'infortuné Falaléi jetait autour de lui des regards angoissés. Ne sachant que répondre, il ouvrait et fermait alternativement la bouche comme un poisson pêché qui agonise sur le sable.

– J'aurais honte de le dire ! dit-il enfin au comble de la détresse.

– Ah ! il a honte de le dire ! triompha Foma. Voilà ce que je voulais lui faire avouer, colonel ! On a honte de le dire, mais non de le faire ! Telle est la moralité que vous avez semée, qui lève et que vous arrosez, maintenant. Mais assez de paroles ; va-t-en

dans la cuisine, Falaléi. Pour le moment, je ne te dirai rien par égard pour les personnes qui m'entourent, mais tu seras cruellement puni aujourd'hui même. Si on me l'interdit, si, cette fois encore, on te fait passer avant moi, eh bien, tu resteras ici pour consoler les maîtres en leur dansant la Kamarinskaïa ; quant à moi, je quitterai cette maison sur-le-champ. J'ai dit. Va-t-en !

– Il me semble que vous êtes un peu sévère, remarqua très mollement Obnoskine.

– En effet ! c'est très juste ! s'exclama mon oncle. Mais il arrêta et se tut. Foma le couvait d'un regard sombre.

– Je m'étonne, Paul Sémionovitch, de l'attitude des écrivains contemporains, de ces poètes, de ces savants, de ces penseurs, déclara-t-il. Comment ne se préoccupent-ils pas des chansons que chante en dansant le peuple russe ? Qu'ont fait jusqu'à présent tous ces Pouchkine, tous ces Lermontov, tous ces Borozdine ? Je reste songeur. Le peuple danse la Kamarinskaïa, cette apothéose de l'ivrognerie, et eux, pendant ce temps-là, ils chantent les myosotis ! C'est une question sociale ! Qu'ils me montrent un paysan, s'il leur plaît, mais un paysan sublime, un villageois, dirai-je, et non un paysan. Qu'ils me le montrent dans toute sa simplicité, ce sage villageois, fût-il même chaussé de laptis (*Sandales en écorce de bouleau)* – faisons cette concession ! – mais qu'ils me le montrent plein de ces vertus enviables même pour quelque Alexandre de Macédoine russe et trop célèbre, je le dis franchement. Je connais la Russie et la Russie me connaît ; aussi n'hésité-je pas à en parler. Qu'on me le montre chargé de famille, ce paysan aux cheveux blancs, affamé et suffoquant dans son izba, mais content, soumis et n'enviant pas l'or des riches. Que, dans sa compassion, le riche lui apporte son or et que l'on voie la vertu du paysan s'associer à celle de son maître, le grand seigneur ! Ces deux hommes, tant séparés sur l'échelle sociale, se rapprocheront enfin dans la vertu : c'est là une grande idée ! Mais, au contraire, que voyons-

nous ? D'un côté les myosotis et, de l'autre, le paysan tout débraillé et bondissant du cabaret dans la rue ! Voyons, qu'y a-t-il là de poétique, d'admirable ? Où, l'esprit ? où, la grâce ? où, la moralité ?

– Je te dois cent roubles pour ces paroles, Foma Fomitch ! fit Éjévikine affectant le ravissement. Puis il ajouta tout bas : – Pour ce dont je dispose !… Mais il faut flatter, flatter !…

– Ah ! vous avez admirablement exprimé cela ! dit Obnoskine.

– En effet, très juste ! s'écria mon oncle qui avait écouté avec la plus profonde attention, en me regardant d'un air de triomphe.

Et, se frottant les mains, il ajouta :

– Comme c'est traité ! Il vous a une de ces conversations variées !… – Son cœur débordait, il s'écria : – Foma Fomitch, voici mon neveu ; je te le présente. Il a fait aussi de la littérature.

Mais, comme devant, Foma ne prit pas garde à la présentation de mon oncle.

– Au nom de Dieu, ne me présentez plus ! Je vous le demande très sérieusement ! lui murmurai-je d'un ton décidé.

– Ivan Ivanovitch, reprit Foma en s'adressant à Mizintchikov et le regardant fixement, vous avez entendu ? Quelle est votre opinion ?

– Mon opinion ? C'est à moi que vous parlez ? fit Mizintchikov en homme qu'on vient de réveiller.

– Oui, c’est à vous. Je vous le demande parce que je n’attache d’importance qu’à l’opinion des gens vraiment instruits et non à celle de ces problématiques esprits dont toute l’intelligence consiste à se faire *présenter* à toute minute comme *savants* et que l’on fait parfois venir pour jouer les polichinelles.

C’était une pierre dans mon jardin. Il ne faisait pas doute que Foma n’avait abordé cette dissertation littéraire que dans l’unique but de m’éblouir, de me réduire à rien, d’écraser le savant pétersbourgeois, l’esprit fort. J’en fus convaincu.

– Puisque vous tenez à connaître mon opinion, fit Mizintchikov, sachez donc que je suis de votre avis.

– Comme toujours ! Cela en devient même écœurant ! remarqua Foma. Il se tourna de nouveau vers Obnoskine et continua : – Paul Sémionovitch, je vous dirai franchement que, si j’estime l’immortel Karamzine, ce n’est pas pour sa *Marfa de Possade* ni pour sa *Vieille et Nouvelle Russie,* mais parce qu’il a écrit *Frol Siline*, cette magnifique épopée ! C’est une œuvre purement populaire qui perdurera à travers les siècles. C’est une épopée sublime !

– Très juste ! très juste ! Une grande *époque !* Frol Siline est un homme de bien ! Je me rappelle avoir lu qu’ayant payé pour l’affranchissement de deux jeunes filles, il contempla le ciel et pleura. C’est un trait sublime ! approuva mon oncle tout joyeux.

Mon pauvre oncle ! Il ne manquait jamais l’occasion de s’immiscer dans une conversation *savante !* Foma sourit méchamment, mais il ne dit rien.

– D’ailleurs, on écrit aussi fort bien de nos jours, dit Anfissa Pétrovna, se mêlant prudemment à la conversation. Ainsi, tenez : *Les Mystères de Bruxelles*.

– Je ne suis pas de votre avis, répondit Foma, comme à regret. Il n'y a pas longtemps que j'ai encore lu un de ces poèmes… Quoi ! C'est toujours les myosotis ! Si vous voulez le savoir, celui que je préfère parmi les nouveaux écrivains, c'est encore le « Pérépistchik » il écrit d'une plume légère !

– Pérépistchik ! s'écria Anfissa Pétrovna, celui qui écrit des lettres dans le journal ? Ah ! c'est ravissant ! Quel jeu de plume !

– Précisément ! Il joue, pour ainsi dire, avec sa plume qu'il a d'une légèreté surprenante.

– Bon ! mais c'est un pédant, remarqua Obnoskine avec nonchalance.

– Pédant, oui, je n'en disconviens pas ; mais c'est un aimable, un gracieux pédant ! Certes, aucune de ses idées ne saurait supporter une sévère critique, mais on est entraîné par cette plume facile ! Un bavard, je vous l'accorde, mais un aimable, un gracieux bavard ! Avez-vous remarqué qu'en un de ses articles il dit avoir des propriétés ?

– Des propriétés ? s'enquit mon oncle. Ah ! ah ! dans quel gouvernement ?

Foma s'arrêta, regarda un instant mon oncle et continua du même ton :

– Eh bien, je vous le demande, que m'importe, à moi, lecteur, qu'il ait des propriétés ? S'il en a, grand bien lui fasse ! Mais que c'est charmant ! gentiment présenté ! C'est étincelant d'esprit, d'un esprit qui jaillit en bouillonnant ; c'est une source d'esprit intarissable. Oui, voilà comme il faut écrire, et il me semble que j'aurai écrit ainsi si j'eusse consenti à écrire dans les journaux…

– Et même mieux, peut-être, ajouta respectueusement Éjévikine.

– Tu aurais, dans le style, quelque chose de mélodieux ! fit mon oncle.

Mais Foma Fomitch n'y tint plus.

– Colonel, dit-il, pourrais-je vous prier, avec la plus grande politesse, naturellement, de ne pas nous interrompre et de nous laisser poursuivre notre conversation en paix ? Vous ne pouvez rien y comprendre à cette conversation ; vous ne sauriez y exprimer d'avis ; cela vous est fermé ! Ne venez donc pas troubler notre intéressant entretien littéraire. Buvez votre thé ; mêlez-vous de gérer votre propriété, mais laissez la littérature ! elle n'y perdra rien, je vous l'assure !

C'était le dernier mot de l'insolence. Je ne savais que penser.

– Mais, Foma, tu le disais toi-même, que tu aurais quelque chose de mélodieux ! dit mon oncle plein d'angoisse et de confusion.

– Oui, mais je le disais en connaissance de cause ; je le disais à propos. Mais vous !

– Parfaitement, nous le disions spirituellement, en connaissance de cause, soutint Éjévikine en tournant autour de Foma Fomitch. Ceux qui manquent d'esprit n'ont qu'à nous en emprunter, nous en avons assez pour deux ministères, et il en resterait pour le troisième ! Voilà comment nous sommes !

– Bon ! je viens encore de dire une bêtise ? conclut mon oncle avec un sourire bonhomme.

– Au moins, vous l'avouez !

– Bon ! bon ! Foma, je ne me fâche pas. Je sais que, si tu me fais des observations, c'est en ami, en frère. Je te l'ai permis moi-même ; je t'en ai même prié. C'est pour mon bien ! Je te remercie et j'en profiterai.

J'étais à bout de patience. Tout ce que j'avais entendu raconter jusqu'alors sur Foma m'avait semblé exagéré. Mais, après cette expérience personnelle, ma stupéfaction ne connaissait plus de bornes. Je n'en croyais pas mes oreilles ; je ne pouvais admettre la possibilité de ce despotisme et de cette insolence d'une part, non plus que de cet esclavage et de cette débonnaireté de l'autre. Cette fois, d'ailleurs, mon oncle lui-même en était ému ; cela se voyait bien. Je brûlais du désir d'attaquer Foma, de me mesurer avec lui, d'être grossier, au besoin, sans souci des conséquences. Cette pensée m'excitait énormément. Dans mon ardeur à guetter une occasion j'avais complètement abîmé les bords de mon chapeau. Mais l'occasion ne se présentait pas ; Foma était positivement décidé à ne pas me voir.

– Tu as raison, Foma, continua mon oncle en s'efforçant visiblement de se reprendre et de détruire l'impression désagréable produite par l'algarade. Tu as raison, Foma et je te remercie. Il faut connaître un sujet avant que d'en discuter ; je le confesse. Ce n'est pas la première fois que je me trouve dans une semblable situation. Imagine-toi, Serge, qu'il m'advint un jour d'être examinateur… Vous riez ? Je vous jure que je fis passer des examens. On m'avait invité dans un établissement scolaire pour assister aux épreuves, et l'on m'avait placé à côté des examinateurs tant pour me faire honneur que parce qu'il y avait une place vacante. Je t'avoue que je n'étais pas fier, ne connaissant aucune science et m'attendant constamment à être appelé au tableau. Mais, peu à peu, je m'aguerris et je me mis à faire des questions aux élèves qui répondaient fort bien en général ; à

l'un d'eux, je demandai ce que c'était que Noé... On déjeuna après l'examen et l'on but du champagne. C'était un établissement tout à fait bien...

Foma Fomitch et Obnoskine pouffaient de rire.

– Moi aussi, j'en riais ensuite ! s'écria mon oncle en riant et tout heureux de voir la gaieté revenue. Tiens, Foma, je veux vous amuser tout en vous racontant comment je fus attrapé une fois... Imagine-toi, Serge, que nous étions en garnison à Krasnogorsk...

– Colonel, permettez-moi de vous demander si votre histoire sera longue, interrompit Foma.

– Oh ! Foma, c'est une histoire très amusante. Il y a de quoi mourir de rire. Écoute seulement, et tu vas voir ça !

– J'écoute toujours vos histoires avec plaisir, pour peu qu'elles répondent au programme que vous venez de tracer, dit Obnoskine en bâillant.

– Nous n'avons plus qu'à écouter, décida Foma.

– Je te jure que ce sera très amusant, Foma. Je vais vous raconter comment, une fois, je commis une gaffe. Écoute, toi aussi, Serge ; c'est fort instructif. Nous étions donc à Krasnogorsk, reprit mon oncle, tout heureux et radieux, racontant précipitamment et par phrases hachées, comme il lui arrivait toujours lorsqu'il discourait pour la galerie. À peine arrivé dans cette ville, je vais le soir au théâtre. Il y avait alors une actrice remarquable, nommée Kouropatkina, laquelle s'enfuit avec l'officier Zverkov avant la fin de la pièce, si bien qu'on dut baisser le rideau. Quelle canaille, ce Zverkov ! ne demandant qu'à boire, à jouer aux cartes, non qu'il fut un ivrogne, mais pour passer un moment avec les camarades. Seulement, quand une

fois il s'était mis à boire, il oubliait tout : il ne savait plus où il vivait, ni dans quel pays il se trouvait, ni comment il s'appelait ; il oubliait tout ! Mais c'était un charmant garçon... Me voilà donc en train de regarder le spectacle. À l'entr'acte, je rencontre mon ancien camarade Kornsoukhov... un garçon unique, ayant fait campagne, décoré ; j'ai appris qu'il a embrassé depuis la carrière civile et qu'il est déjà conseiller d'État. Enchantés de nous retrouver, nous causions. Dans la loge voisine, trois dames étaient assises, celle de gauche était laide à faire peur... J'ai su depuis que c'était une excellente femme, une mère de famille et qu'elle avait rendu son mari très heureux... Moi, comme un imbécile, je dis à Kornsoukhov : « Dis donc, mon cher, connais-tu cet épouvantail ? – Qui ? – Mais cette dame. – C'est ma cousine ! » Diable ! vous jugez de ma situation ! Pour réparer ma gaffe, je reprends : « Mais non, pas celle-ci, celle-là ; regarde. – C'est ma sœur ! » Sapristi ! Et sa sœur était jolie comme un cœur, gentille comme tout et très bien habillée, des broches, des bracelets, des gants ; en un mot, un vrai chérubin. Elle épousa plus tard un excellent homme du nom de Pitkine avec qui elle s'était enfuie et mariée sans le consentement de ses parents. Aujourd'hui, tout va bien ; ils sont riches et les parents n'en finissent pas de se réjouir... Alors voilà : ne sachant plus où me mettre, je lui dis encore : « Non, pas celle-là ; celle qui est au milieu ! Ah ! au milieu ? C'est ma femme ! »... Entre nous, elle était mignonne à croquer !... On l'aurait toute mangée avec plaisir... « Eh bien, lui dis-je, si tu n'as jamais vu d'imbécile, contemples-en un devant toi. Tu peux me couper la tête sans remords ! » Ça le fit rire. Il me présenta à ces dames après le spectacle et il avait dû raconter l'histoire, le polisson, car elles riaient beaucoup. Jamais je n'ai passé une aussi bonne soirée. Voilà, Foma, ce qu'il peut nous arriver ! Ha ! ha ! ha !

Mais mon pauvre oncle riait en vain ; en vain promenait-il autour de lui son regard bon et gai. Son amusante histoire fut accueillie par un silence de mort. Foma Fomitch se taisait tristement et les autres l'imitaient. Seul, Obnoskine souriait en pré-

vision de la mercuriale qui attendait mon oncle. Yégor Ilitch rougit et se troubla. C'était tout ce qu'attendait Foma.

– Avez-vous fini ? demanda-t-il enfin au conteur sur un ton fort austère.

– J'ai fini, Foma.

– Et vous êtes content ?

– Comment, content ? Que veux-tu dire ? fit mon oncle avec anxiété.

– Vous sentez-vous soulagé, à présent ? Êtes-vous satisfait d'avoir interrompu l'entretien intéressant et littéraire de vos amis pour contenter votre mesquin amour-propre ?

– Mais voyons, Foma, je voulais vous amuser, et toi…

– Nous amuser ! s'écria Foma en s'enflammant soudain, nous amuser ! Mais tout ce que vous savez faire, c'est de l'ennui ! Et savez-vous que votre anecdote est presque immorale ? Je ne parle pas de l'inconvenance, cela va de soi. Vous venez d'avouer, avec la plus rare grossièreté de sentiments, que vous vous étiez moqué d'une noble femme uniquement parce qu'elle n'avait pas eu l'heur de vous plaire. Vous croyiez nous faire rire avec vous, nous faire approuver votre conduite malséante, parce que vous êtes le maître de la maison ? Il vous plaît, colonel, de vous entourer de flatteurs, de compères et de pique-assiettes ; il vous est loisible de les faire venir de fort loin pour augmenter votre cour au grand détriment de la franchise et de la noblesse de l'âme ; mais Foma Fomitch Opiskine ne sera jamais votre courtisan ni votre parasite. Cela, je vous le garantis !…

– Hé ! Foma, tu ne m'as pas compris !

– Non, colonel, je vous ai pénétré depuis longtemps. Vous êtes transparent pour moi. En proie au plus fol amour-propre, vous prétendez à l'esprit, oubliant que l'esprit s'éclipse derrière les prétentions. Vous…

– Mais finis donc, Foma, n'as-tu pas honte de parler ainsi devant tout le monde ?

– La vue de tout cela me chagrine, colonel ; mais, le voyant, je ne saurais me taire. Je suis pauvre et votre mère me donne l'hospitalité. On croirait que c'est pour vous flatter que je me tais, et je ne veux pas qu'un *blanc-bec* soit en droit de me considérer comme votre pique-assiette ! Peut-être tout à l'heure, quand je suis entré dans cette salle, ai-je un peu forcé ma franchise, peut-être ai-je usé de grossièreté, mais c'est parce que vous me mettez dans une situation pénible. Vous êtes avec moi d'une telle arrogance qu'on me prendrait pour votre esclave. Vous prenez plaisir à m'humilier devant des *étrangers*, alors que je suis votre égal, entendez-vous, votre égal, et sous tous les rapports ! Il est fort possible que ce soit *moi* qui vous rende service en vivant chez vous, au lieu que vous soyez mon bienfaiteur. On m'humilie ; je suis bien obligé de faire mon propre éloge. Il m'est impossible de me taire ; je dois parler et protester sans retard et dénoncer votre jalousie phénoménale. Vous voyez que, dans une conversation amicale, j'ai pu montrer mes connaissances, mon goût, l'extrême étendue de mes lectures ; ça vous gêne ; vous ne pouvez le supporter. Et vous voulez aussi faire étalage de vos connaissances et de votre goût. Votre goût ! permettez-moi de vous demander le goût que vous avez ? Vous vous entendez à la beauté comme un bœuf à la viande ; excusez-moi si c'est un peu brutal, mais ça a au moins le mérite d'être juste et franc. Ce ne sont pas vos courtisans qui vous parleront ainsi, colonel !

– Ah ! Foma !

– Ah ! Foma ! Oui, je sais bien ; la vérité semble parfois dure. Mais nous en reparlerons plus tard. En attendant, laissez-moi aussi égayer un peu la société… Paul Sémionovitch, avez-vous jamais vu un pareil monstre sous une forme humaine ? Voici déjà longtemps que je l'observe. Regardez-le bien ; il meurt d'envie de m'avaler tout cru !

Il s'agissait de Gavrilo, le vieux serviteur, qui, debout près de la porte, assistait avec tristesse au traitement infligé à son maître.

– Paul Sémionovitch, je veux vous offrir la comédie. Eh ! toi, corbeau, approche un peu ! Daignez donc vous approcher, Gavrilo Ignatich ! Voyez, Paul Sémionovitch, c'est Gavrilo condamné à apprendre le français en punition de sa grossièreté. Je suis comme Orphée, moi ; j'adoucis les mœurs de ce pays, non par la musique, mais par l'enseignement de la langue française. Voyons ce français, Monsieur.

– Sais-tu ta leçon ?

– Je l'ai apprise, répondit Gavrilo en baissant la tête.

– Et parlez-vous français ?

– *Voui, moussié, jé parle in pé…*

Était-ce l'air morne de Gavrilo ou le désir d'exciter l'hilarité que tout le monde devinait chez Foma, mais, à peine le vieillard eut-il ouvert la bouche que tout le monde éclata. La générale elle-même condescendit à rire. Anfissa Pétrovna se renversa sur le dossier du canapé, poussant des cris de paon et se couvrant le visage de son éventail. Mais ce qui parut le plus amusant, c'est que Gavrilo, voyant la tournure que prenait l'examen, ne put se retenir de cracher en marmottant d'un ton de reproche :

– Dire qu'il me faut supporter une pareille honte à mon âge !

Foma Fomitch s'émut.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu as dit ? Voilà que tu fais l'insolent ?

– Non, Foma Fomitch, répondit Gavrilo avec dignité, je ne fais pas l'insolent ; un paysan comme moi n'a pas le droit d'être insolent envers un seigneur de naissance comme toi. Mais tout homme est créé à l'image de Dieu. J'ai soixante-deux ans passés. Mon père se souvient de Pougatchov, et mon grand'père fut pendu au même tremble que son maître, Matvéï Nikitich, – Dieu ait leurs âmes ! – par ce même Pougatchov, circonstance à laquelle mon père dut d'être distingué par le défunt maître Afanassi Matvéitch qui en fit d'abord son valet de chambre, puis son maître d'hôtel. Quant à moi, Foma Fomitch, tout domestique que je sois, je n'ai jamais subi une honte pareille !

En prononçant les derniers mots, Gavrilo écarta les mains et baissa la tête. Mon oncle l'observait avec inquiétude.

– Voyons, voyons, Gavrilo, exclama-t-il, allons, tais-toi !

– Ça ne fait rien, dit Foma en pâlissant légèrement et en s'efforçant de sourire. Laissez-le dire. Voilà le fruit de votre enseignement…

– Je dirai tout ! continua Gavrilo avec une animation extraordinaire ; je ne garderai rien ! On peut me lier les mains, on ne m'attachera pas la langue. Même pour moi, vil esclave devant toi, un pareil traitement est une offense. Je dois te servir et te respecter parce que je suis né dans l'état de servitude ; je dois remplir tous mes devoirs en tremblant de crainte. Quand tu

écris un livre, mon devoir est de ne laisser personne entrer chez toi ; c'est en cela que consiste mon service. Faut-il faire quelque chose pour toi ? c'est avec le plus grand plaisir. Mais, sur mes vieux jours, vais-je me mettre à aboyer un langage étranger et à faire le pantin devant le monde ? Je ne peux plus paraître parmi les domestiques : « Français, tu es Français ! » me crient-ils. Non, monsieur Foma Fomitch, je ne suis pas seul de mon avis, moi, pauvre sot ; tous les bonnes gens commencent à dire d'une seule voix, que vous êtes devenu tout à fait méchant et que notre maître n'est devant vous qu'un petit garçon et que, quoique vous soyez le fils d'un général, quoique vous eussiez pu l'être vous même, vous n'en êtes pas moins un méchant homme, méchant comme une furie !

Gavrilo avait fini. J'exultais. Tout pâle de rage Foma Fomitch ne pouvait revenir de la surprise où l'avait plongé le regimbement inattendu du vieux Gavrilo ; il semblait se consulter sur le parti à prendre. Enfin, l'explosion se produisit :

– Comment ? Il ose m'insulter, moi ! moi ! Mais c'est de la rébellion ! hurla-t-il en bondissant de sa chaise.

La générale bondit après lui en claquant des mains. Ce fut un incroyable remue-ménage. Mon oncle se précipita vers le coupable pour l'entraîner hors de la salle.

– Aux fers ! qu'on le mette aux fers ! criait la générale. Yégorouchka, expédie-le tout droit à la ville et qu'il soit soldat, ou tu n'auras pas ma bénédiction. Charge-le de fers et engage-le !

– C'est-à-dire ? criait Foma. Un esclave ! Un Chaldéen ! Un Hamlet ! Il ose m'insulter ! Lui, la semelle de mes chaussures, il ose me traiter de furie !

Je m'avançai avec décision en regardant Foma Fomitch dans le blanc des yeux et, tout tremblant d'émotion, je lui dis :

– J'avoue que je partage entièrement l'avis de Gavrilo !

Il fut tellement saisi par ma sortie qu'au premier abord il semblait n'en pas croire ses oreilles.

– Qu'est-ce encore ? vociféra-t-il avec rage, tombant en arrêt devant moi et me dévorant de ses petits yeux injectés de sang. Qui est-tu donc, toi ?

– Foma Fomitch… bredouilla mon oncle éperdu, c'est Sérioja, mon neveu…

– Le savant ! hurla Foma, c'est lui le savant ? Liberté ! égalité ! fraternité ! *Journal des débats !* À d'autres, mon cher ; ce n'est pas ici Pétersbourg ; tu ne me la feras pas ! Je me moque de tes Débats. Ce sont des Débats pour toi, mais pour nous, ce n'est rien ! Mais j'en ai oublié sept fois autant que tu en sais ! Voilà le savant que tu es.

Je crois bien que, si on ne l'eût retenu, il se fût jeté sur moi.

– Mais il est ivre ! fis-je en jetant autour de moi un regard étonné.

– Qui ? Moi ? cria Foma d'une voix altérée.

– Oui, vous !

– Ivre ?

– Ivre !

Foma ne put le supporter. Il poussa un cri strident, comme si on l'eût égorgé et bondit hors de la pièce. La générale allait tomber en syncope quand elle prit le parti de courir après lui.

Tout le monde la suivit, y compris mon oncle. Quand je repris mes esprits, il ne restait dans la pièce qu'Éjévikine qui souriait en se frottant les mains.

– Vous m'avez promis de me raconter une histoire de Jésuite, me dit-il d'une voix doucereuse.

– Que dites-vous ? demandai-je, ne comprenant plus de quoi il pouvait s'agir.

– Vous m'avez promis de me raconter une anecdote au sujet d'un Jésuite…

Je courus vers la terrasse d'où je gagnai le jardin. La tête me tournait.

VIII
DÉCLARATION D'AMOUR

Agacé, mécontent de moi, j'errai dans le jardin pendant près d'une demi-heure, réfléchissant sur la conduite à tenir. Le soleil se couchait. Tout à coup, au détour d'une allée, je me trouvai face à face avec Nastenka. Elle avait les yeux pleins de larmes qu'elle essuyait avec son mouchoir.

– Je vous cherchais, fit-elle.

– Je vous cherchais aussi. Dites-moi si je suis ou non dans une maison de fous ?

– Vous n'êtes nullement dans une maison de fous ! répondit-elle d'un air offensé et me regardant fixement.

– Mais alors, que se passe-t-il ? Au nom du Christ, donnez-moi un conseil ! Où se trouve maintenant mon oncle ? Puis-je aller le trouver ? Je suis heureux de vous avoir rencontrée ; peut-être pourrez-vous me tirer d'embarras.

– N'allez pas auprès de votre oncle. Je viens moi-même de les quitter.

– Mais où sont-ils ?

– Qui le sait ? Peut-être sont-ils tous retournés dans le potager, dit-elle, irritée.

– Quel potager ?

– La semaine passée, Foma Fomitch cria qu'il ne voulait plus rester dans cette maison. Il courut au potager, prit une bêche dans la hutte et se mit à remuer la terre. Nous n'en revenions pas, le croyant devenu fou. Alors, il dit : « Afin que l'on ne me reproche plus le pain que je mange, le pain qu'on me donne, je vais bêcher la terre ; je paierai de mon travail la nourriture que j'ai reçue et je m'en irai ensuite ! Voilà où vous me réduisez ! » Et tout le monde de pleurer, de se mettre à genoux devant lui, de vouloir lui ôter sa bêche. Mais il persistait à remuer la terre ; il a ravagé tout un carré de navets. Comme on lui a cédé une fois, il se peut qu'il ait recommencé. Avec lui, il faut s'attendre à tout.

– Et vous pouvez me raconter cela avec ce sang-froid ? m'écriai-je dans une grande indignation.

Elle leva sur moi des yeux étincelants.

– Pardonnez-moi ; je ne sais plus ce que je dis, repris-je. Écoutez : savez-vous pourquoi je suis venu ici ?

– Non… non… répondit-elle en rougissant et une expression de douleur se refléta sur son charmant visage.

– Excusez-moi continuai-je. Je ne suis plus moi-même. Je sais que je devrais prendre plus de précautions, surtout avec vous… Mais, n'importe ; je pense que, dans des cas pareils, la franchise est encore le meilleur parti… J'avoue… ou plutôt, je voulais dire… vous connaissez les intentions de mon oncle ? Il m'a ordonné de vous demander votre main !

– Oh ! quelle sottise ! Ne me parlez pas de cela, je vous en prie, interrompit-elle précipitamment, la figure tout empourprée.

J'étais fort embarrassé.

– Comment, sottise ? Mais il m'a écrit…

– Il vous a écrit ! fit-elle avec animation. Il m'avait pourtant promis de ne pas le faire. Quelle sottise ! mon Dieu ! quelle sottise !

– Excusez-moi, bredouillai-je, ne sachant plus que dire. Peut-être ai-je agi brutalement, imprudemment, mais aussi, la circonstance est exceptionnelle. Pensez donc à l'imbroglio où nous nous débattons !

– Oh ! mon Dieu, ne vous excusez pas. Croyez qu'il m'est pénible d'entendre tout cela ; et pourtant, je désirais vous parler, dans l'espoir que vous m'instruiriez… Ah ! que c'est fâcheux ! Il vous a écrit ! C'est ce que je craignais le plus. Quel homme, mon Dieu ! Et vous l'avez cru ? Et vous êtes venu bride abattue ? Pourquoi faire ?

Elle ne cachait pas sa contrariété et il faut avouer que sa situation n'était pas enviable.

– J'avoue… je ne m'attendais pas…, fis-je dans une grande confusion, à la tournure que prend… je pensais, au contraire…

– Ah ! vous pensiez cela ? dit-elle, non sans une légère ironie. Vous savez, vous allez me montrer la lettre qu'il vous a écrite.

– Volontiers.

– Mais ne m'en veuillez pas ; ne vous froissez pas ; nous sommes déjà assez malheureux ! supplia-t-elle, sans cependant que le sourire ironique quittât sa jolie bouche.

– Oh ! ne me prenez pas pour un imbécile, m'écriai-je avec fougue. Mais peut-être êtes-vous prévenue contre moi. M'aurait-on calomnié près de vous ? Ou vous êtes-vous fait une opinion par la gaffe que vous m'avez vu commettre ? Vous vous tromperiez. Je comprends que ma situation puisse vous paraître assez ridicule. Ne vous moquez pas de moi, je vous en prie ! Je ne sais même pas ce que je dis… et… c'est la faute de mes maudits vingt-deux ans !

– Oh ! mais qu'est-ce que cela peut faire ?

– Cela fait que celui qui n'a que vingt-deux ans porte cet âge écrit sur le front. C'est ainsi que je l'ai proclamé en arrivant, quand je fis ce joli bond au milieu de la salle, c'est ainsi que je le marque encore par mon attitude en ce moment. Maudit âge !

– Non. Non, dit Nastenka, en se retenant de rire, je suis persuadée que vous êtes bon, gentil, intelligent, et je vous jure que je parle franchement. Seulement, vous avez trop d'amour-propre. On s'en corrige.

– Il me semble que j'ai autant d'amour-propre qu'il faut en avoir !

– Que non ! Ainsi, tantôt, cette honte que vous avez éprouvée pour un faux-pas !… Et de quel droit tourniez-vous en ridicule ce bon, ce généreux oncle qui vous a fait tant de bien ? Pourquoi vouliez-vous rejeter sur lui le ridicule qui vous écrasait ? C'était mal, cela, c'était vilain ! Cela ne vous fait pas honneur et je vous avoue que vous me fûtes odieux à ce moment-là. Attrape !

– C'est vrai ; je me suis conduit comme un imbécile ; je dirai plus, comme un lâche ! Vous l'avez remarqué et m'en voilà bien puni. Grondez-moi ; moquez-vous de moi ; mais écoutez : peut-être changerez-vous d'avis par la suite, – continuai-je en-

traîné par un étrange sentiment, – vous ne me connaissez que si peu ! il se peut que, lorsque la connaissance sera plus vieille, alors… peut-être…

– Au nom de Dieu, laissons cela ! s'écria Nastenka avec une visible impatience.

– Bien, bien, laissons. Mais… où pourrai-je vous voir ?

– Comment, où me voir ?

– Il est impossible que le dernier mot soit dit, Nastassia Evgrafovna ! Je vous supplie, fixez-moi un rendez-vous pour aujourd'hui même. Mais il se fait tard. Alors, disons demain matin, si possible, le plus tôt que vous pourrez ; je me ferai réveiller de bonne heure. Vous savez, il y a un pavillon, là-bas, près de l'étang. J'en connais bien le chemin ; j'y suis souvent allé, étant petit.

– Un rendez-vous ? Mais pour quoi faire ? Ne pouvons-nous causer maintenant ?

– Mais, je ne suis encore au courant de rien, Nastassia Evgrafovna. Avant tout, il faut que je parle à mon oncle. Il doit me raconter tout et, alors, je vous dirai peut-être quelque chose de grave…

– Non, non, pas du tout ! s'écria Nastassia, finissons-en tout de suite pour n'y plus revenir. Il est inutile que vous alliez au pavillon : je vous jure que je n'y viendrai pas et je vous prie sérieusement de ne plus penser à toutes ces bêtises !

– Mais, alors, mon oncle a agi envers moi comme un fou ! m'écriai-je dans un élan de dépit insupportable. Pourquoi m'avoir fait venir ?… Mais, quel est ce bruit ?

Nous étions tout près de la maison d'où nous parvenaient des hurlements et des cris atroces.

– Mon Dieu, fit-elle en pâlissant encore ! Je le prévoyais bien.

– Vous le prévoyiez ?… Encore une question, Nastassia Evgrafovna ; une question que je n'ai pas le droit de vous poser, mais je m'y décide pour le bien général. Dites-moi (et votre réponse restera ensevelie dans mon cœur) dites-moi franchement si mon oncle vous aime ou non ?

– Ah ! laissez donc toutes ces bêtises une fois pour toutes ! s'écria-t-elle, rouge de colère. Vous aussi ? Mais, s'il m'eût aimée, il ne se serait pas employé à vous marier avec moi, et elle eut un amer sourire. Où avez-vous pris cela ? Ne comprenez-vous pas de quoi il s'agit ?… Vous entendez ces cris ?

– Mais… c'est Foma Fomitch…

– Certes oui, c'est Foma Fomitch ; mais, en ce moment, il s'agit de moi. Ils disent la même folie que vous, ils le croient aussi amoureux de moi… Comme je suis pauvre et sans force, comme il n'en coûte rien de me calomnier et qu'ils veulent le marier avec une autre, ils exigent qu'il me chasse, qu'il me renvoie dans ma famille. Mais lui, lorsqu'on lui parle de cela, il se met en colère et il serait prêt à mettre en pièces Foma Fomitch lui-même… Voilà pourquoi ils sont en train de crier.

– Alors, c'est donc vrai ? Il va épouser cette Tatiana ?

– Quelle Tatiana ?

– Cette sotte !

– Ce n'est pas du tout une sotte ! Elle est très bonne et vous n'avez pas le droit de parler ainsi. C'est un noble cœur, plus généreux que beaucoup d'autres. Es-ce sa faute si elle est malheureuse ?

– Excusez-moi. Admettons que vous ayez raison. Mais ne vous trompez-vous pas sur le fond même de l'affaire ? Comment se fait-il qu'ils soient aussi bienveillants à l'égard de votre père ? S'ils étaient aussi animés contre vous que vous le dites, s'ils voulaient vous chasser, ils auraient une autre attitude envers lui et ne lui feraient pas si bon accueil.

– Mais ne voyez-vous pas ce que mon père fait pour moi ? Il joue le bouffon ! On l'accueille parce qu'il a su gagner les bonnes grâces de Foma Fomitch. Cet ancien bouffon est flatté d'en avoir un maintenant. Pour qui croiriez-vous donc qu'il pût agir ainsi ? Ce n'est que pour moi, pour moi seule ! À quoi ça lui servirait-il, à lui ? ce n'est pas pour lui-même qu'il s'abaisserait ainsi devant qui que ce fût. Il peut paraître ridicule aux yeux de certains, mais c'est l'homme le plus honnête, le plus noble ! Il croit (Dieu sait pourquoi, mais ce n'est pas parce que je suis bien payé), il croit préférable que je reste dans cette maison. Mais j'ai réussi à le dissuader en une lettre résolue. Il est venu pour me chercher et m'emmener dès demain. Nous sommes à la dernière extrémité. Ils vont me dévorer et je suis certaine qu'on se dispute en ce moment à cause de moi. À cause de moi, ils vont *le* déchirer, ils vont le perdre. Et *il* est pour moi comme un père, plus qu'un père, vous entendez ! Je ne veux plus attendre ; j'en sais plus long que les autres. Demain, demain même, je partirai. Qui sait ? Peut-être pourront-ils raccommoder son mariage avec Tatiana Ivanovna… Voilà. Maintenant vous savez tout et je vous prie de l'en instruire, puisque je ne peux même plus lui parler ; on nous épie et surtout cette Pérépélitzina. Dites-lui qu'il ne s'inquiète pas de moi, que j'aime mieux manger du pain noir dans l'izba de mon père que de continuer ici à lui occasionner du tourment. Pauvre, je dois vivre en pauvre… Mais Dieu !

quel vacarme ! Que se passe-t-il encore ? Tant pis ; j'y vais de ce pas et coûte que coûte. Je vais tout leur cracher à la face et advienne que pourra ! je le dois. Adieu !

Et elle s'enfuit. Je restai là, conscient du rôle ridicule que je venais de jouer et me demandant comment tout cela allait se terminer. Je plaignais la pauvre jeune fille et avait grand'peur pour mon oncle. Soudain Gavrilo surgit près de moi. Il tenait encore son cahier à la main.

– Votre oncle vous demande, dit-il d'un ton morne.

– Mon oncle m'appelle ? où est-il ?

– Dans la salle où l'on prend le thé, où vous étiez tantôt.

– Avec qui ?

– Tout seul. Il vous attend.

– Moi ?

– Il a envoyé chercher Foma Fomitch… Nos beaux jours sont passés ! ajouta-t-il en poussant un profond soupir.

– Chercher Foma Fomitch ? Hum ! Et où est Madame ?

– Elle est en syncope, dans son appartement. Elle est sans connaissance et elle pleure.

En causant ainsi, nous arrivâmes à la terrasse. Il faisait presque nuit. Mon oncle était en train d'arpenter à grands pas la salle où avait eu lieu mon engagement avec Foma Fomitch. Des bougies allumées étaient posées sur les tables. À ma vue, il s'élança vers moi et me pressa les mains avec force. Il était pâle

et haletant ; ses mains tremblaient et, par intervalles, un frémissement nerveux lui parcourait tout le corps.

IX
VOTRE EXCELLENCE

– Mon ami, tout est fini ; le sort en est jeté ! murmura-t-il tragiquement.

– Mon oncle, ces cris que j'ai entendus ?

– Oui, mon cher, des cris, toutes sortes de cris ! Ma mère est en syncope et tout est sens dessus dessous. Mais j'ai pris une décision et je tiendrai bon. Je ne crains plus personne, Sérioja. Je veux leur faire voir que j'ai une volonté ; je le leur prouverai ! Je t'ai envoyé chercher pour m'y aider… Sérioja ; j'ai le cœur brisé… mais je dois agir, je suis forcé d'agir avec une sévérité implacable. La vérité ne pardonne pas !

– Mais qu'arrive-t-il, mon bon oncle ?

– Je me sépare de Foma, répondit mon oncle d'un ton résolu.

– Mon cher oncle ! m'écriai-je avec transport. Vous ne pouviez rien faire de mieux. Et si peu que je puisse aider à ce que vous avez résolu, disposez de moi dans les siècles des siècles.

– Je te remercie, mon petit, je te remercie ! Mais tout est déjà arrêté. J'attends Foma ; on est allé le chercher. Lui ou moi ! Nous devons nous séparer. De deux choses ou l'une, ou bien Foma quittera cette maison, ou bien je redeviens hussard. On me reprendra et l'on me donnera une brigade. À bas tout le système ! Une vie nouvelle va commencer ! Qu'est-ce que c'est que ce cahier de français ? – cria-t-il à Gavrilo d'une voix furieuse. –

Il n'en faut plus ! Brûle-moi ça ! piétine-le ! déchire-le ! c'est *moi*, ton maître qui te l'ordonne et qui te défends d'apprendre le français. Tu ne peux pas, tu n'oseras pas me désobéir, car c'est moi qui suis ton maître et non Foma Fomitch !

– Gloire à Dieu ! marmotta Gavrilo.

De toute évidence, mon oncle ne plaisantait pas.

– Mon ami, reprit-il d'un ton pénétré, ils exigent l'impossible ! Tu seras mon juge. Tu seras entre lui et moi comme un juge impartial. Tu ne pouvais t'imaginer ce qu'ils veulent de moi ! C'est absolument inhumain et malhonnête… Je te dirai tout cela mais, auparavant…

– Je sais déjà tout, mon cher oncle ! interrompis-je, et je devine… Je viens de causer avec Nastassia Evgrafovna.

– Mon ami, pas un mot de cela à présent, pas un mot ! interrompit-il à son tour, non sans précipitation et presque avec effroi. Plus tard, je te raconterai tout moi-même, mais, en attendant… Eh bien, où donc est Foma Fomitch ? – cria-t-il à Vidopliassov qui entrait dans la salle.

Le laquais venait annoncer que Foma Fomitch « ne consentait pas à venir, qu'il considérait la sommation de mon oncle par trop brutale et qu'il en était offensé ». Mon oncle frappa du pied en criant :

– Amène-le ! amène-le ici de force ! Traîne-le !

Vidopliassov, qui n'avait jamais vu son maître dans un tel transport de colère, se retira fort effrayé. J'étais stupéfait.

« Il faut qu'il se passe quelque chose de bien grave, me disais-je, pour qu'un homme de ce caractère en vienne à ce point d'irritation, et trouve la force de pareilles résolutions ! »

Pendant quelques minutes, mon oncle se remit à arpenter la pièce. Il semblait en lutte avec lui-même.

– Ne déchire pas ton cahier, dit-il enfin à Gavrilo. Attends et reste ici. J'aurais peut-être besoin de toi. Puis, s'adressant à moi : – Mon ami, me dit-il, il me semble que je me suis un peu emballé. Toute chose doit être faite avec dignité, avec courage, mais sans cris, sans insultes. C'est cela ! Dis-moi, Sérioja, ne trouverais-tu pas préférable de t'éloigner un moment ? Cela t'est sans doute égal ? Je te raconterai après tout ce qu'il se sera passé, hein ? Qu'en penses-tu ? Fais-le pour moi.

Je le regardai fixement et je dis :

– Vous avez peur, mon oncle ! Vous avez des remords.

– Non, mon ami, je n'ai pas de remords ! s'écria-t-il avec beaucoup de fougue. Je ne crains plus rien. Mes résolutions sont fermement prises. Tu ne sais pas, tu ne peux t'imaginer ce qu'ils viennent d'exiger de moi. Pouvais-je consentir ? Non et je le leur prouverai. Je me suis révolté. Il fallait bien que le jour arrivât où je leur montrerais mon énergie. Mais, sais-tu, mon ami, je regrette de t'avoir fait demander. Il sera pénible à Foma de t'avoir pour témoin de son humiliation. Vois-tu, je voudrais le renvoyer d'une façon délicate, sans l'abaisser. Mais ce n'est qu'une manière de parler ; j'aurai beau envelopper mes paroles les plus adoucies, il n'en sera pas moins humilié ! Je suis brutal, sans éducation ; je suis capable de lâcher quelque mot que je serai le premier à regretter. Il n'en demeure pas moins qu'il m'a fait beaucoup de bien… Va-t-en, mon ami… Voilà qu'on l'amène ; on l'amène ! Sérioja, sors, je t'en supplie… Je te raconterai tout. Sors, au nom du Christ !

Et mon oncle me conduisit vers la terrasse au moment même où Foma faisait son entrée. Je dois confesser que je ne m'en allai pas. Je décidai de rester où j'étais. Il y faisait noir et, par conséquent, on ne pouvait me voir. Je résolus d'écouter !

Je ne cherche pas à excuser mon action, mais je dis hautement que ce fut un exploit de martyr, quand je pense que je pus écouter des choses pareilles pendant toute une grande demi-heure sans perdre patience. J'étais placé de manière non seulement à fort bien voir, mais aussi à bien entendre.

À présent, imaginez-vous un Foma à qui l'on a *ordonné* de venir sous peine de voir employer la force en cas de refus.

– Sont-ce bien mes oreilles qui ont entendu une telle menace, colonel ? larmoya-t-il en entrant. Est-ce bien votre ordre que l'on m'a transmis ?

– Parfaitement, ce son tes oreilles, Foma ; calme-toi, fit courageusement mon oncle. Assieds-toi et causons sérieusement en amis et en frères. Assieds-toi, Foma.

Foma Fomitch s'assit solennellement dans un fauteuil. Mon oncle se mit à arpenter la pièce à pas précipités et irréguliers, ne sachant évidemment par où commencer.

– Tout à fait en frères, répéta-t-il. Tu vas comprendre, Foma, tu n'es pas un enfant ; je n'en suis pas un non plus ; en un mot, nous sommes tous deux en âge… Hem ! Vois-tu Foma, il y a sur certains points des malentendus entre nous… oui, sur certains points. Alors, ne vaudrait-il pas mieux se séparer ? Je suis convaincu que tu es un noble cœur, que tu ne me veux que du bien et que c'est pour cela que tu… Mais assez de paroles superflues ! Foma, je suis ton ami pour la vie et je te le jure sur tous les saints ! Voici quinze mille roubles ; c'est tout ce que je pos-

sède en numéraire ; j'ai gratté les dernières miettes et je fais du tort aux miens. Prends-les sans crainte ! Toi, tu ne me dois rien ; je dois t'assurer la vie. Prends sans crainte ! Toi, tu ne me dois rien, car jamais je ne pourrai te payer tout ce que tu as fait pour moi et que je reconnais parfaitement, quoique nous ne nous entendions pas en ce moment sur un point capital. Demain, après-demain, quand tu voudras, nous nous quitterons. Va dans notre petite ville, Foma, ce n'est qu'à dix verstes d'ici. Tu trouveras derrière l'église, dans la première ruelle, une très gentille maisonnette aux volets verts ; elle appartient à la veuve d'un pope ; on la dirait faite pour toi. Cette dame ne demandera pas mieux que de la vendre, et je l'achèterai pour t'en faire présent. Tu t'y installeras et tu seras tout près de nous ; tu t'y consacreras à la littérature, aux sciences ; tu acquerras la célébrité. Les fonctionnaires de la ville sont des gens nobles, affables, désintéressés ; le pope est un savant. Tu viendras nous voir les jours de fête et ce sera une existence de paradis ! Veux-tu ?

Voilà donc comment il voulait chasser Foma ! me dis-je. Il ne m'avait pas parlé d'argent.

Il se fit un long et profond silence. Dans son fauteuil, Foma semblait atterré et, immobile, il regardait mon oncle visiblement gêné par ce silence et ce regard.

– L'argent ! murmura-t-il enfin d'une voix volontairement affaiblie. Où est-il cet argent ? Donnez-le ! Donnez-le vite !

– Le voici, Foma, dit mon oncle, ce sont les dernières miettes, quinze mille roubles, tout ce que j'avais. Voici !

– Gavrilo ! Prends cet argent pour toi ! fit Foma avec une grande douceur. Il pourra t'être utile, vieillard. Mais non ! cria-t-il tout à coup en se levant précipitamment. Non ! Donne-le, Gavrilo, donne-le ! Donne-moi ces millions que je les piétine, que je les déchire, que je crache dessus, que je les éparpille, que

je les souille, que je les déshonore !... On m'offre de l'argent, à moi ! On achète ma désertion de cette maison ! Est-ce bien moi qui entendis de pareilles choses ! Est-ce bien moi qui encourus ce dernier opprobre ? Les voici, les voici, vos millions ! Regardez : les voici ! les voici ! les voici ! Voilà comment agit Foma Opiskine, si vous ne le saviez pas encore, colonel !

Foma éparpilla la liasse à travers la chambre. Notez qu'il ne déchira aucun des billets, et qu'il ne les piétina pas plus qu'il ne cracha dessus, ainsi qu'il se vantait de le faire. Il se contenta de les froisser, non sans quelques précautions. Gavrilo se précipita pour ramasser l'argent qu'il remit à son maître après que Foma fut parti.

Cette conduite de Foma eut le don de stupéfier mon oncle. À son tour, il restait là, immobile, ahuri, la bouche ouverte, devant le parasite qui était retombé dans le fauteuil et haletait comme en proie à la plus indicible émotion.

– Tu est un être sublime, Foma ! s'écria enfin mon oncle revenu à lui. Tu es le plus noble des hommes.

– Je le sais, répondit Foma d'une voix faible, mais avec une extrême dignité.

– Foma, pardonne-moi ! Je me suis conduit envers toi comme un lâche !

– Oui, comme un lâche ! acquiesça Foma.

– Foma, ce n'est pas la noblesse de ton âme qui me surprend, poursuivit mon oncle charmé, ce qui m'étonne, c'est que j'aie pu être assez aveugle, assez brutal, assez lâche pour oser te proposer cet argent. Mais tu te trompes, Foma, je ne t'achetais pas ; je ne te payais pas pour quitter la maison. Je voulais tout simplement t'assurer des ressources, afin que tu ne fusses pas

dans le dénuement en me quittant. Je te le jure ! Je suis prêt à te demander pardon à genoux, à genoux, Foma ! Je vais m'agenouiller tout de suite à tes pieds… pour peu que tu le désires…

– Je n'ai pas besoin de vos génuflexions, colonel !

– Mais, mon Dieu, songe donc, Foma, que j'étais hors de moi, affolé !… Dis-moi comment je pourrai effacer cette insulte ? Allons, dis-le moi ?

– Il ne me faut rien, colonel ! Et soyez sûr que, dès demain, je secouerai la poussière de mes chaussures sur le seuil de cette maison.

Il fit un mouvement pour se lever. Mon oncle, effrayé, se précipita et le fit asseoir de force.

– Non, Foma, tu ne t'en iras pas, je te l'assure ! criait-il. Ne parle plus de poussière, ni de chaussures, Foma ! Tu ne t'en iras pas ou bien je te suivrai jusqu'au bout du monde jusqu'à ce que tu m'aies pardonné. Je jure, Foma, que je le ferai !

– Vous pardonner ? Vous êtes donc coupable ? dit Foma. Mais comprenez-vous votre faute ? Comprenez-vous que vous étiez déjà coupable de m'avoir donné votre pain ? Comprenez-vous que, de ce moment, vous avez empoisonné toutes les bouchées que j'ai pu manger chez vous ? Vous venez de me reprocher chacune de ces bouchées ; vous venez de me faire sentir que j'ai vécu dans votre maison en esclave, en laquais, que j'étais au-dessous des semelles de vos chaussures vernies ! Moi qui, dans la candeur de mon âme, me figurais être là comme votre ami, comme votre frère ! N'est-ce pas vous, vous-même qui m'aviez fait croire à cette fraternité ? Ainsi, vous tissiez dans l'ombre cette toile où je me suis laissé prendre comme un sot ? Vous creusiez ténébreusement cette fosse dans laquelle vous

venez de me pousser ! Pourquoi, depuis si longtemps, ne m'avez-vous pas assommé du manche de votre bêche ? Pourquoi, dès le commencement, ne m'avez-vous pas tordu le cou comme à un poulet qui… qui ne peut pondre des œufs ! Oui, c'est bien cela ! Je tiens à cette comparaison, colonel, quoi qu'elle soit empruntée à la vie des campagnes et qu'elle rappelle la plus triviale littérature ; j'y tiens parce qu'elle prouve l'absurdité de vos accusations ; je suis juste aussi coupable envers vous que ce poulet qui a mécontenté son maître en ne pouvant lui donner d'œufs ! De grâce, colonel, est-ce ainsi que l'on paie un ami, un frère ? Et pourquoi voulez-vous m'acheter ? pourquoi ? « Tiens, mon frère bien-aimé, je suis ton débiteur, tu m'as sauvé la vie : prends donc ces deniers de Judas, mais disparais de ma vue ! » Que c'est simple ! Quelle brutalité ! Vous vous figuriez que je convoitais votre or, tandis que je ne nourrissais que des pensées séraphiques pour l'édification de votre bonheur ! Oh ! vous m'avez brisé le cœur ! Vous vous êtes joué de mes sentiments les plus purs, comme un enfant de son hochet ! Il y avait longtemps, colonel, que je prévoyais cette avanie et voilà pourquoi il y a longtemps que m'étranglent votre pain et votre sel ! Voilà pourquoi m'écrasaient vos moelleux édredons. Voilà pourquoi vos sucreries m'étaient plus brûlantes que le poivre de Cayenne ! Non, colonel, soyez heureux tout seul et laissez Foma suivre, sac au dos, son douloureux calvaire. Ma décision est irrévocable, colonel !

– Non, Foma, non ! Il n'en sera pas ainsi ! Il n'en peut être ainsi, gémit mon oncle écrasé.

– Il en sera ainsi, colonel, et cela doit être ainsi ! Je vous quitte dès demain. Répandez vos millions ; parsemez-en toute ma route jusqu'à Moscou ; je les foulerai aux pieds avec un fier mépris. Ce pied que vous voyez, colonel, piétinera, écrasera, souillera vos billets de banque et Foma Fomitch se nourrira exclusivement de la noblesse de son âme. La preuve est faite ; j'ai dit : adieu, colonel ! Adieu, colonel !

Il fit derechef un mouvement pour se lever.

– Pardon, Foma, pardon ! Oublie ! dit encore mon oncle d'un ton suppliant.

– Pardon ? Qu'avez-vous besoin de mon pardon ? Admettons que je vous pardonne ; je suis chrétien et ne puis pas ne pas pardonner ; j'ai déjà presque pardonné ! Mais décidez vous-même ; cela aurait-il le sens commun ? serait-il digne de moi de rester, ne fût-ce qu'un moment dans cette maison dont vous m'avez chassé ?

– Mais je t'assure, Foma, que cela n'aurait rien que de convenable !

– Convenable ? Sommes-nous donc des pairs ? Est-ce que vous ne comprenez pas que je viens de vous écraser de ma générosité et que votre misérable conduite vous a réduit à rien ? Vous êtes à terre et moi, je plane. Où donc est alors la parité ? L'amitié est-elle possible hors de l'égalité ? C'est en sanglotant que je le dis et non en triomphant, comme vous le pensez, peut-être.

– Mais je pleure aussi Foma ; je te le jure !

– Voilà donc cet homme, reprit Foma, pour lequel j'ai passé tant de nuits blanches ! Que de fois, en mes insomnies, je me levais, me disant : « À cette heure, il dort tranquillement, confiant en ta vigilance. À toi de veiller pour lui, Foma ; peut-être trouveras-tu les moyens du bonheur de cet homme ! » Voilà ce que pensait Foma pendant ses insomnies, colonel ! Et nous avons vu de quelle façon le colonel l'en remercie ! Mais finissons-en…

– Mais je saurai mériter de nouveau ton amitié, Foma, je te le jure !

– Vous mériteriez mon amitié ? Et quelle garantie m'offrez-vous ? En chrétien que je suis, je vous pardonnerai et j'irai même jusqu'à vous aimer ; mais, homme de cœur, pourrai-je contenir mon mépris ? La morale m'interdit d'agir autrement, car, je vous le répète, vous vous êtes déshonoré tandis que je me conduisais avec noblesse. Montrez-moi celui des vôtres qui serait capable d'un acte pareil ? Qui d'entre eux refuserait cette grosse somme qu'a pourtant repoussée le misérable Foma, ce Foma honni, par simple penchant à la grandeur d'âme ? Non, colonel, pour vous égaler à moi, il vous faudrait désormais une longue suite d'exploits. Mais de quel exploit peut-être capable celui qui ne peut me dire *vous*, comme à son égal, qui me tutoie, comme un domestique ?

– Mais, Foma, je ne te tutoyais que par amitié ! Je ne savais pas que cela te fût désagréable… Mon Dieu, si j'avais pu le savoir !

– Vous, continua-t-il, qui n'avez pu, ou plutôt qui n'avez pas voulu consentir à une de mes plus insignifiantes demandes, à l'une des plus futiles, alors que je vous priais de me dire : « Votre Excellence ! »

– Mais, Foma, c'était un véritable attentat à la hiérarchie…

– C'est une phrase que vous avez apprise par cœur et que vous répétez comme un perroquet. Vous ne comprenez donc pas que vous m'avez humilié, que vous m'avez fait affront par ce refus de m'appeler Excellence ! Vous m'avez déshonoré pour n'avoir pas compris mes raisons ; vous m'avez rendu ridicule comme un vieillard à lubies que guette l'asile des aliénés. Est-ce que je ne sais pas moi-même qu'il eût été ridicule pour moi d'être appelé Votre Excellence, moi qui méprise tous ces grades,

toutes ces grandeurs terrestres sans valeur intrinsèque si elles ne s'accompagnent pas de vertu ? Pour un million, je n'accepterai pas le grade de général sans vertu. Cependant, vous m'avez pris pour un dément quand c'était à votre bien que je sacrifiais mon amour-propre en permettant que *vous* et *vos savants*, vous pussiez me regarder comme fou ! Ce n'était que pour éclairer votre raison, pour développer votre moralité, pour vous inonder des rayons des lumières nouvelles, que j'exigeais de vous le titre de général. Je voulais justement arriver à vous convaincre que les généraux ne sont pas forcément les plus grands astres du monde ; je voulais vous prouver qu'un titre n'est rien sans une grande âme, qu'il n'y avait pas tant à se réjouir de la visite de ce général, alors qu'il se trouvait peut-être tout près de vous de véritables foyers de vertu. Mais vous étiez tellement gonflé de votre titre de colonel qu'il vous paraissait dur de me traiter en général. Voilà où il faut chercher les causes de votre refus et non dans je ne sais quel attentat à la hiérarchie. Tout cela vient de ce que vous êtes colonel et que je ne suis que Foma !

– Non, Foma, non ; je t'assure que tu te trompes. Tu es un savant et non simplement Foma… J'ai pour toi la plus grande estime.

– Vous m'estimez ! Fort bien ! Veuillez alors me dire, du moment que vous m'estimez, si je ne suis pas digne selon vous du titre de général ? Répondez nettement et immédiatement : en suis-je digne ou non ? Je veux me rendre compte de votre degré d'intelligence et de votre esprit.

– Par ton honnêteté, par ton désintéressement, par la grandeur d'âme, tu en es digne, proclama mon oncle avec orgueil.

– Alors, si j'en suis digne, pourquoi ne voulez-vous pas me dire : Votre Excellence ?

– Foma, je te le dirai, si tu y tiens.

– Je l’exige ! je l’exige ! colonel. J’insiste et je l’exige précisément parce que je vois combien cela vous est pénible. Ce sacrifice sera le commencement des exploits qu’il vous faut accomplir pour m’égaler. Ce n’est que lorsque vous vous serez vaincu vous-même que je pourrai croire à votre sincérité…

– Dès demain, je te dirai : Votre Excellence !

– Non, pas demain, colonel ; demain, cela va de soi ! J’exige que vous me le disiez tout de suite.

– Bien, Foma, je suis prêt… Seulement comment le dire comme ça tout de suite ?

– Pourquoi pas tout de suite ? Auriez-vous honte ? Si vous avez honte, c’est une insulte que vous me faites.

– Eh bien Foma, je suis prêt… et j’en serai fier… Seulement Foma, puis-je te dire comme ça tout d’un coup : « Bonjour, Votre Excellence ? » On ne peut pas faire ça…

– Votre « bonjour, Votre Excellence » serait insultant ; ça aurait l’air d’une plaisanterie, d’une farce que je ne saurais admettre. Je vous en prie, colonel ! prenez un autre ton !

– Foma, tu ne plaisantes pas ?

– D’abord, je ne suis pas *tu*, Yégor Ilitch, mais *vous* ; ensuite je ne suis pas Foma, mais Foma Fomitch ; ne l’oubliez pas.

– Je jure, Foma Fomitch, que je suis plein de bonne volonté et prêt de tout mon cœur à contenter tes désirs… Mais que dois-je dire ?

– Vous trouvez difficile de faire vos phrases avec : Votre Excellence ? Cela se conçoit et vous auriez dû vous expliquer plus tôt. C'est tout à fait excusable, surtout quand on n'est pas *écrivain*, pour m'exprimer avec délicatesse. Je vais vous aider : répétez après moi : « Votre Excellence… »

– Eh bien : « Votre Excellence… »

– Non ; pas de : eh bien, mais tout simplement : « Votre Excellence ». Je vous demande, colonel, de prendre un autre ton. J'espère aussi que vous n'allez pas vous formaliser, si je vous propose de vous incliner légèrement en prononçant ces mots, ce qui exprime le respect et le désir de tenir compte de toutes les observations faites. J'ai fréquenté, moi aussi, la société des généraux et je connais ces nuances. Et bien : « Votre Excellence… »

– « Votre Excellence… »

– « Combien je suis heureux de l'occasion qui s'offre à moi de vous présenter mes excuses pour avoir si mal compris l'âme de Votre Excellence. J'ose vous assurer qu'à l'avenir je n'épargnerai point mes faibles forces pour le bien commun… » Et en voilà assez pour vous !

Pauvre oncle ! Il dut répéter ce galimatias phrase par phrase, mot par mot ! Je rougissais comme un coupable ; la colère m'étouffait.

– Voyons, s'enquit le bourreau, ne sentez-vous pas maintenant dans votre cœur une sorte d'allégresse, comme si un ange y fut descendu ?… Répondez : sentez-vous la présence de l'ange ?

– Oui, Foma, je sens une sorte d'allégresse, répondit mon oncle.

– Maintenant que vous êtes vaincu, vous sentez votre cœur comme si on le baignait dans les saintes huiles ?

– Oui, Foma, on le dirait baigné dans l'huile.

– Dans l'huile ?… Hem ! Je ne vous ai pas parlé d'huile… Mais n'importe. Vous saurez désormais, colonel, ce que c'est que le devoir accompli ! Luttez contre vous-même ! Vous avez trop d'amour-propre. Votre orgueil est excessif.

– Oui, Foma, je le vois, soupirait mon oncle.

– Vous êtes un égoïste, un ténébreux égoïste…

– Oui, je suis un égoïste, Foma ; je le sais depuis que je te connais.

– Je vous parle en ce moment comme un père, comme une tendre mère… Vous découragez tout le monde et vous oubliez la douceur des caresses.

– Tu as raison, Foma.

– Dans votre grossièreté, vous heurtez les cœurs d'une façon si brutale, vous sollicitez l'attention d'une manière si prétentieuse que vous feriez sauver tout homme délicat à l'autre bout du monde.

Mon oncle soupira encore.

– Soyez plus doux, plus attentif pour les autres, témoignez-leur plus d'affection ; pensez aux autres plus qu'à vous-même et vous ne serez pas oublié non plus. Vivez, mais laissez vivre les autres, tel est mon principe ! Souffre, travaille, prie, espère ! voilà les règles de conduite que je voudrais inculquer à

l'humanité entière ! Suivez-les et je serai le premier à vous ouvrir mon cœur, à pleurer… s'il le faut, sur votre poitrine. Tandis que vous ne vivez que pour vous ; c'est lassant à la fin !

– « Homme aux douces paroles ! » prononça dévotement Gavrilo.

– Tout cela est vrai, Foma ; je le sens acquiesça mon oncle, tout ému. Mais tout n'est pas de ma faute ; j'ai été élevé ainsi ; j'ai vécu parmi les soldats. Je te jure, Foma, que j'étais très sensible. Quand je fis mes adieux au régiment, tous les hussards, toute la brigade pleurait. Ils disaient tous qu'ils ne reverraient plus mon pareil… Alors, je m'étais dit que je n'étais pas un homme absolument mauvais.

– Nouveau trait d'égoïsme. Je vous reprends en flagrant délit d'amour-propre exaspéré. Vous vous vantez et vous cherchez à vous parer des larmes de ces hussards. Me voyez-vous faire parade des larmes de qui que ce soit ? Et cependant, ça ne me serait pas difficile : j'aurais de quoi me vanter aussi !

– Ça m'a échappé, Foma : je n'ai pas pu me contenir au souvenir du beau temps passé !

– Le beau temps ne nous tombe pas du ciel ; c'est nous qui le faisons nous-mêmes ; il est dans notre cœur, Yégor Ilitch. Pourquoi suis-je toujours heureux, calme, content, en dépit de mes malheurs ? Pourquoi n'importuné-je personne excepté les imbéciles, les *savants* que je n'épargne pas et que je n'épargnerai jamais ? Quels sont ces savants ? « Un homme de science ». Mais, chez lui, cette science est un leurre et non une science ! Voyons, que disait-il, ce tantôt ? Qu'il vienne ! Faites venir tous les savants. Je suis en mesure de les confondre tous, de renverser toutes leurs doctrines ! Quant à la noblesse de sentiments, je n'en parle même pas…

– Certainement, Foma, certainement, personne n'en doute !

– Tout à l'heure, j'ai fait preuve d'esprit, de talent, de colossale érudition littéraire, d'une connaissance approfondie du cœur humain ; j'ai montré dans un brillant développement comment tel Kamarinski pouvait devenir un thème élevé de conversation dans la bouche de l'homme de talent. Eh bien, lequel d'entre eux a su m'apprécier à ma valeur ? Non, on se détournait de moi. Je suis certain qu'il vous a déjà dit que je ne savais rien ! Et pourtant, il avait peut-être devant lui un Machiavel, un Mercadante, dont tout le défaut était sa pauvreté, son génie méconnu !... Non, cela, c'est impardonnable !... On me parle aussi d'un certain Korovkine. Qu'est-ce encore que celui-là ?

– Foma, c'est un homme d'esprit et de science que j'attends. Celui-là est véritablement un savant !

– Hum ! Je vois ça, une sorte d'Aliboron moderne, pliant sous le poids des livres. Ces gens-là n'ont pas de cœur, colonel, ils n'ont pas de cœur. Qu'est-ce que l'instruction sans la vertu ?

– Non, Foma, non ! Si tu avais entendu comme il parlait du bonheur conjugal ! Ses paroles allaient droit au cœur, Foma !

– Hem ! On verra. On lui fera passer un examen à ce Korovkine. Mais en voilà assez ! conclut-il en se levant. Je ne saurais encore vous accorder mon pardon total, colonel, car l'outrage fut sanglant. Mais je vais prier et peut-être Dieu fera-t-il descendre la paix en mon âme offensée. Nous en reparlerons demain. Pour le moment, permettez-moi de me retirer. Je suis très fatigué ; je me sens affaibli...

– Ah ! Foma, fit mon oncle avec empressement, tu dois être bien las. Si tu mangeais un morceau pour te réconforter ? Je vais donner des ordres.

– Manger ? Ha ! ha ! ha ! Manger ! répondit Foma avec un rire de mépris. On vous fait vider une soupe empoisonnée et puis on vous demande si vous n'avez pas faim ? On soignerait les plaies du cœur avec de petits plats ? Quel triste matérialiste vous faites, colonel !

– Foma, je te jure que je te faisais cette offre de bon cœur !

– C'est bien, laissons cela. Je me retire. Mais vous, courez immédiatement vous jeter aux pieds de votre mère et tâchez d'obtenir son pardon par vos larmes et vos sanglots ; tel est votre devoir.

– Ah ! Foma, je n'ai cessé d'y penser tout le temps de notre conversation : j'y pensais à l'instant même en te parlant. Je suis prêt à rester à genoux devant elle jusqu'à l'aube. Mais pense seulement, Foma, à ce que l'on exige de moi ! C'est injuste, cruel ! Sois généreux, fais mon bonheur ; réfléchis, décide, et alors… alors… je te jure…

– Non, Yégor Ilitch, non ; ce n'est pas mon affaire, répondit Foma. Vous savez fort bien que je ne me mêle pas de tout cela. Je vous sais convaincu que je suis la cause de tout, bien que je me sois toujours tenu à l'écart de cette histoire et dès le commencement, je vous le jure. Seule agit ici la volonté de votre mère qui ne cherche que votre bien, naturellement. Rendez-vous auprès d'elle ; courez-y et réparez, par votre obéissance, le mal que vous avez fait… Il faut que votre colère soit passée avant que le soleil ne se couche. Quant à moi, je vais prier pour vous toute la nuit. Voici longtemps déjà que je ne sais plus ce que c'est que le sommeil, Yégor Ilitch. Adieu ! Je te pardonne aussi, vieillard – ajouta-t-il en se tournant vers Gavrilo – je sais

que tu n'as pas agi dans la plénitude de ta raison. Pardonne-moi si je t'ai offensé… Adieu, adieu à tous et que Dieu vous bénisse !

Foma sortit. Je me précipitai aussitôt dans la salle.

– Tu nous écoutais ? s'écria mon oncle.

– Oui, mon oncle, je vous écoutais. Dire que vous avez pu l'appeler Votre Excellence !

– Qu'y faire, mon cher ? J'en suis même fier. Qu'est-ce, auprès de son sublime exploit ? Quel cœur noble, désintéressé ! Quel grand homme ! Serge, tu as entendu… Comment ai-je pu lui offrir de l'argent ? je ne parviens pas à m'en rendre compte. Mon ami, j'étais aveuglé par la colère ; je ne le comprenais pas, je le soupçonnais, je l'accusais… Mais non. Je vois bien qu'il ne pouvait être mon ennemi. As-tu vu la noblesse de son expression lorsqu'il a refusé cet argent ?

– Fort bien, mon oncle, soyez aussi fier qu'il vous plaira. Quant à moi, je pars ; la patience me manque. Je vous le demande pour la dernière fois : que voulez-vous de moi ? Pourquoi m'avez-vous appelé auprès de vous ? Mais si tout est réglé et que vous n'avez plus besoin de moi, je veux partir. De pareils spectacles me sont insupportables. Je partirai aujourd'hui même.

– Mon ami, fit mon oncle, avec son agitation accoutumée, attends seulement deux minutes. Je vais de ce pas chez ma mère pour y terminer une affaire de la plus haute importance. En attendant, va-t-en chez toi ; Gavrilo va te reconduire ; c'est maintenant dans le pavillon d'été, tu sais ? dans le jardin. J'ai donné l'ordre d'y transporter ta malle. Quant à moi, je vais près de ma mère implorer son pardon ; je prendrai une décision ferme – je sais laquelle – et je reviendrai aussitôt vers toi pour te raconter tout, tout, jusqu'au dernier détail ; je t'ouvrirai mon cœur… Et…

et… nous finirons par revoir de beaux jours ! Deux minutes, Serge, seulement deux minutes !

Il me serra la main et sortit précipitamment. Je n'avais plus qu'à suivre Gavrilo.

X
MIZINTCHIKOV

Le pavillon où me conduisit Gavrilo et qu'on appelait « Pavillon d'été » avait été construit par les anciens propriétaires. C'était une jolie maisonnette en bois, située au milieu du jardin, à quelques pas de la vieille maison. Elle était entourée de trois côtés par des tilleuls dont les branches touchaient le toit. Les quatre pièces qui la composaient servaient de chambres d'amis.

En pénétrant dans celle qui m'était destinée, j'aperçus sur la table de nuit une feuille de papier à lettres, couverte de toutes sortes d'écritures superbes et où s'entrelaçaient guirlandes et paraphes. Les majuscules et le guirlandes étaient enluminées. L'ensemble composait un assez gentil travail de calligraphie. Dès les premiers mots je vis que c'était une supplique à moi adressée, où j'étais qualifié de « bienfaiteur éclairé ». Il y avait un titre : *Les gémissements de Vidopliassov*. Mais tous mes efforts pour comprendre quelque chose à ce fatras restèrent vains. C'étaient des sottises emphatiques, écrites dans un style pompeux de laquais. Je devinai seulement que Vidopliassov se trouvait dans une situation difficile, qu'il sollicitait mon aide et mettait en moi tout son espoir « en raison de mes lumières ». Il concluait en me priant d'intervenir en sa faveur auprès de mon oncle, au moyen de la « mécanique ». C'était la fin textuelle de l'épître que j'étais encore en train de lire quand la porte s'ouvrit et Mizintchikov entra.

– J'espère que vous voudrez bien me permettre de faire votre connaissance, me dit-il d'un ton dégagé, mais avec la plus grande politesse et en me tendant la main. Je n'ai pu vous dire un mot ce tantôt, mais du premier coup, j'ai senti le désir de vous connaître plus amplement.

En dépit de ma mauvaise humeur, je répondis que j'étais moi-même enchanté, etc. Nous nous assîmes.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il à la vue de la lettre que j'avais encore à la main. Ne sont-ce pas les *gémissements de Vidopliassov ?* C'est bien ça. J'étais sûr qu'il vous attaquerait aussi. Il me présenta une feuille semblable et contenant les mêmes gémissements. Il y a longtemps qu'on vous attendait et qu'il avait dû se préparer. Ne vous étonnez pas ; il se passe ici beaucoup de choses assez étranges et il y a vraiment de quoi rire.

– Rire seulement ?

– Voyons, faudrait-il donc pleurer ? Si vous le voulez, je vous raconterai l'histoire de Vidopliassov et je suis sûr de vous amuser.

– Je vous avoue que Vidopliassov m'intéresse assez peu pour le moment ! répondis-je d'un ton mécontent.

Il me paraissait évident que la démarche et l'amabilité de Mizintchikov devaient avoir un but et qu'il avait besoin de moi. L'après-midi il se tenait morne et grave, et maintenant je le voyais gai, souriant et tout prêt à me narrer de longues histoires. Dès le premier abord, on voyait que cet homme était fort maître de lui et qu'il connaissait son monde à fond.

– Maudit Foma ! dis-je avec emportement et en déchargeant un grand coup de poing sur la table. Je suis sûr que c'est lui la source unique de tout le mal et qu'il mène tout. Maudite créature !

– On dirait que vous lui en voulez tout de même un peu trop, remarqua Mizintchikov.

– Un peu trop, m'écriai-je soudainement enflammé. Il se peut que tantôt j'aie dépassé la mesure et que j'aie ainsi autorisé l'assistance à me condamner. Je comprends fort bien que j'aie assez mal réussi, et il était inutile de me le dire. Je sais aussi que ce n'est pas ainsi que l'on agit dans le monde, mais, réfléchissez et dites-moi s'il y avait moyen de ne pas s'emporter ! Mais on se croirait dans une maison d'aliénés, si vous voulez savoir ce que j'en pense !… et… et je m'en vais ; voilà tout !

– Fumez-vous ? s'enquit placidement Mizintchikov.

– Oui.

– Alors, vous me permettrez d'allumer ma cigarette. Là-bas, il est interdit de fumer et je commençais à m'ennuyer sérieusement. Je conviens que ça ne ressemble pas mal à un asile d'aliénés ; mais soyez sûr que je ne me permettrai pas de vous juger, car, à votre place, je me serais peut-être emporté deux fois plus fort.

– En ce cas, comment avez-vous pu conserver ce calme imperturbable, si vous étiez tellement révolté ? Je vous vois encore impassible et je vous avoue qu'il m'a semblé singulier que vous vous désintéressiez ainsi de la défense du pauvre oncle toujours prêt à faire du bien à tous et à chacun !

– Vous avez raison ; il est le bienfaiteur d'une quantité de gens ; mais je trouve complètement inutile de le défendre ; ça ne sert à rien ; c'est humiliant pour lui, et puis je serais chassé dès le lendemain d'une pareille manifestation. Je dois vous dire franchement que je me trouve dans une situation telle qu'il me faut ménager cette hospitalité.

– Je ne saurais vous reprocher votre franchise… Mais il y a certaines choses que je voudrais vous demander, car, vous demeurez ici depuis un mois déjà…

– Tout ce que vous voudrez ; entièrement à votre service, répondit Mizintchikov avec empressement, et il approcha une chaise.

– Expliquez moi comment il se peut que Foma Fomitch ait refusé une somme de quinze mille roubles qu'il tenait déjà dans les mains : je l'ai vu de mes propres yeux.

– Comment ? Est-ce possible ? s'écria mon interlocuteur. Racontez-moi ça, je vous prie.

Je lui fis le récit de la scène, en omettant l'incident « Votre Excellence ». Il écoutait avec une avide curiosité et changea même de visage quand je lui confirmai ce chiffre de quinze mille roubles.

– C'est très habile, fit-il quand j'eus fini. Je ne l'en aurais pas cru capable !

– Cependant c'est un fait qu'il a refusé l'argent. Comment expliquer cela ? Serait-ce vraiment par noblesse de sentiments ?

– Il en a refusé quinze mille pour en avoir trente plus tard. D'ailleurs, je doute que Foma agisse d'après un véritable calcul, ajouta-t-il après un moment de méditation. Ce n'est pas du tout un homme pratique. C'est un espèce de poète… Quinze mille… Hum ! Voyez-vous, il aurait pris cet argent s'il avait pu résister à la tentation de poser, de faire des embarras. Ce n'est qu'un pleurnicheur doué d'un amour-propre phénoménal.

Il s'échauffait. On le sentait ennuyé et même jaloux. Je l'examinai curieusement. Il ajouta, pensif :

– Hum ! Il faut s’attendre à de grands changements. En ce moment Yégor Ilitch nourrit un tel culte pour ce Foma qu’il pourrait bien en arriver à se marier par pure complaisance ! – ajouta-t-il entre ses dents.

– Alors, vous croyez à la possibilité de ce mariage insensé et criminel avec cette idiote !

Mizintchikov me regarda fixement.

– Leur idée n’est pas déraisonnable. Ils prétendent qu’il doit faire quelque chose pour le bien de la famille.

– Comme s’il n’en avait pas déjà assez fait ! m’écriai-je avec indignation. Et vous pouvez trouver raisonnable cette résolution d’épouser une pareille toquée ?

– Certes, je suis d’accord avec vous que ce n’est qu’une toquée. Hum ! C’est très bien à vous d’aimer ainsi votre oncle et je compatis à vos inquiétudes…Cependant, il faut considérer qu’avec l’argent de cette demoiselle, on pourrait grandement étendre la propriété. D’ailleurs, ils ont d’autres raisons encore : ils craignent que Yégor Ilitch se marie avec l’institutrice… vous savez, cette jeune fille si intéressante ?

– Est-ce probable, à votre sens ? lui demandai-je, très ému. Ça me fait l’effet d’une calomnie. Expliquez-moi ce point, au nom de Dieu : cela m’intéresse infiniment.

– Oh ! il en est amoureux ; seulement, il le cache.

– Il le cache ! Vous croyez qu’il le cache ? Et elle, est-ce qu’elle l’aime ?

– Ça se pourrait. Du reste, elle a tout avantage à l'épouser ; elle est si pauvre !

– Mais sur quoi vous basez-vous pour croire qu'ils s'aiment ?

– Il est impossible de ne pas s'en apercevoir, et je crois qu'ils se donnent des rendez-vous. On a même été jusqu'à les prétendre en relations intimes. Seulement, n'en parlez à personne. C'est un secret que je vous confie.

– Comment croire une telle chose ? m'écriai-je. Est-ce que vous y croyez ?

– Je n'en ai certainement pas la certitude absolue, n'ayant pas vu de mes yeux. Mais c'est fort possible.

– Comment ? Mais rappelez-vous la délicatesse, l'honnêteté de mon oncle.

– J'en suis d'accord. Cependant on peut se laisser entraîner, comptant réparer cela plus tard par un mariage. On est si facilement entraîné ! Mais, je le répète, je ne garantis pas la véracité de ces faits, d'autant plus que ces gens-là ne la ménagent pas. Ils l'ont même accusée de s'être donnée à Vidopliassov.

– Eh bien, voyons, est-ce possible ? m'écriai-je. Avec Vidopliassov ! Est-ce que le seul fait d'en parler n'est pas répugnant ? Vous n'y croyez pas ?

– Je vous dis que je ne crois à rien de tout cela, répondit Mizintchikov avec la même placidité. Mais, c'est possible. Tout est possible en ce monde ! D'abord, je n'ai pas vu, et puis ça ne me regarde pas. Cependant, comme je vois que vous semblez vous y intéresser énormément, sachez-le : j'estime assez peu probable que de telles relations aient jamais existé. Ce sont là

les tours d'Anna Nilovna Pérépélitzina. C'est elle qui a répandu ces bruits par jalousie, car elle comptait se marier avec Yégor Ilitch, je vous le jure sur le nom de Dieu ! uniquement parce qu'elle est la fille d'un lieutenant-colonel. En ce moment, elle est en pleine déception et fort irritée. Je crois vous avoir fait part de tout ce que je sais sur ces affaires et je vous avoue détester les commérages, d'autant plus que cela nous fait perdre un temps précieux. Je venais pour vous demander un petit service.

– Un service ? Tout ce que vous voudrez, si je puis vous être utile…

– Je le crois et j'espère vous gagner à ma cause, car je vois que vous aimez votre bon oncle et que vous vous intéressez à son bonheur. Mais, au préalable, j'ai une prière à vous adresser.

– Laquelle ?

– Il se peut que vous consentiez à ce que je veux vous demander, mais, en tout cas, avant de vous exposer ma requête, j'espère que vous voudrez bien me faire la grande faveur de me donner votre parole de gentilhomme que tout ce que nous aurons dit restera entre nous, que vous ne trahirez ce secret pour personne et ne mettrez pas à profit l'idée que je crois indispensable de vous communiquer. Me donnez-vous votre parole ?

Le début était solennel. Je donnai ma parole.

– Eh bien ? fis-je.

– L'affaire, voyez-vous, est très simple. Je veux enlever Tatiana Ivanovna et l'épouser. Vous comprenez ?

– Je regardai M. Mizintchikov entre les deux yeux et fus quelques instants sans pouvoir prononcer une parole.

– Je dois vous avouer que je n'y comprends rien, déclarai-je à la fin, et d'ailleurs, je pensais avoir affaire à un homme sensé… je n'aurais donc pu prévoir…

– Ce qui signifie, tout simplement, que vous trouvez mon projet stupide, n'est-ce pas ?

– Du tout, mais…

– Oh ! je vous en prie ! Ne vous gênez pas. Tout au contraire, vous me ferez grand plaisir d'être franc ; nous nous rapprocherons ainsi du but. Je suis d'accord qu'à première vue, cela peut paraître étrange, pourtant, j'ose vous assurer que, non seulement mon intention n'est pas si absurde, mais qu'elle est tout à fait raisonnable. Et si vous voulez être assez bon pour en écouter tous les détails…

– De grâce ! Je suis tout oreilles.

– Du reste, ce ne sera pas long. Voici : je suis sans le sou et couvert de dettes. De plus, j'ai une sœur de dix-neuf ans, orpheline qui vit chez des étrangers sans autres moyens d'existence et c'est un peu de ma faute. Nous avions hérité de quarante âmes, mais cet héritage coïncida, par malheur, à ma nomination au grade de cornette ! J'ai commencé par engager notre bien ; puis j'ai dépensé le reste à faire la noce ; je suis honteux quand j'y pense ! Maintenant, je me suis ressaisi et j'ai résolu de changer d'existence. Mais, pour ce faire, il me faut cent mille roubles. Comme je ne puis rien gagner au service, comme je ne suis capable de rien et que mon instruction est presque nulle, il ne me reste qu'à voler ou à me marier richement. Je suis venu ici pour ainsi dire sans chaussures et à pied, ma sœur m'ayant donné ses trois derniers roubles quand je quittai Moscou. Aussitôt que je connus Tatiana Ivanovna, une pensée germa dans mon esprit. Je décidai immédiatement de me sacrifier et de l'épouser.

Convenez que tout cela est parfaitement raisonnable, d'autant plus que je le fais surtout pour ma sœur.

– Mais, alors, permettez : vous avez l'intention de demander officiellement la main de Tatiana Ivanovna ?

– Dieu m'en garde ! Je serais aussitôt chassé d'ici et elle-même s'y refuserait. Mais, si je lui propose de l'enlever, elle consentira. Pour elle, le principal, c'est le romanesque, l'imprévu. Naturellement, cet enlèvement aboutira à un mariage. Le tout est que je réussisse à la faire sortir d'ici.

– Mais qu'est-ce qui vous garantit qu'elle voudra bien s'enfuir avec vous ?

– Oh ! ça, j'en suis certain. Tatiana Ivanovna est prête à une intrigue avec le premier venu qui aura l'idée de lui offrir son amour. Voilà pourquoi je vous ai demandé votre parole d'honneur que vous ne profiteriez point du renseignement. Vous comprendrez que ce serait péché de ma part de laisser passer une pareille occasion, étant données, surtout, ces conjonctures où je me trouve.

– Alors, elle est tout à fait folle !... Ah ! pardon ! fis-je, en me reprenant, j'oubliais que vous aviez des vues sur elle...

– Ne vous gênez donc pas ! Je vous en ai déjà prié. Vous me demandez si elle est tout à fait folle ; que dois-je vous répondre ? Elle n'est pas folle puisqu'elle n'est pas enfermée. De plus je ne vois aucune folie à cette manie des intrigues d'amour. Jusqu'à l'année dernière, elle vécut chez des bienfaitrices, car elle était dans la misère depuis son enfance. C'est une honnête fille et douée d'un cœur sensible. Vous comprenez : personne ne l'avait encore demandée en mariage, et les rêves, les désirs, et les espoirs, un cœur brûlant qu'elle devait toujours réprimer, le martyre que lui faisait endurer sa bienfaitrice, tout cela était

bien pour affecter une âme tendre. Soudain elle devient riche : convenez que cela pourrait faire perdre la tête à n'importe qui. Maintenant, on la recherche, on lui fait la cour et toutes ses espérances se sont réveillées. Tantôt, vous l'avez entendu raconter cette anecdote du galant en gilet blanc ; elle est authentique et de ce fait, vous pouvez juger du reste. Il est donc facile de la séduire avec des soupirs et des billets doux et, pour peu qu'on y ajoute une échelle de soie, des sérénades espagnoles et autres menues balançoires, on en fera ce qu'on voudra. Je l'ai tâtée, et j'en ai obtenu tout aussitôt un rendez-vous. Mais je me réserve jusqu'au moment favorable. Cependant, il faut que je l'enlève d'ici peu. La veille, je lui ferai la cour, je pousserai des soupirs ; je joue de la guitare assez bien pour accompagner mes chansons. Je lui fixerai un rendez-vous dans le pavillon pour la nuit et, à l'aube, la voiture sera prête. Je la mettrai dans la voiture et en route ! Vous concevez qu'il n'y a là aucun risque. Je la mènerai dans une pauvre, mais noble famille où l'on aura soin d'elle et, pendant ce temps-là, je ne perdrai pas une minute ; le mariage sera bâclé en trois jours. Il n'est pas douteux que j'aurai besoin d'argent pour cette expédition. Mais Yégor Ilitch est là ; et il me prêtera quatre ou cinq cents roubles sans se douter de leur destination. Avez-vous compris ?

– Je comprends à merveille, dis-je après réflexion. Mais, en quoi puis-je vous être utile ?

– Mais en beaucoup de choses, voyons ! Sans cela, je ne me serais pas adressé à vous. Je viens de vous parler de cette famille noble mais pauvre, et vous pourriez me rendre un grand service en étant mon témoin ici et là-bas. Je vous avoue que sans votre aide, je suis réduit à l'impuissance.

– Autre question : pourquoi avez-vous daigné jeter votre choix sur moi que vous connaissez tout juste depuis quelques heures ?

– Votre question me fait d'autant plus de plaisir qu'elle me donne l'occasion de vous dire toute l'estime que j'éprouve à votre endroit, répondit-il avec un sourire aimable.

– Fort honoré !

– Non, voyez-vous, je vous étudiais tantôt. Vous êtes un tantinet fougueux et aussi un peu… jeune… Mais, ce dont je suis certain, c'est qu'une fois votre parole donnée, vous la tenez. Avant tout vous n'êtes pas un Obnoskine. Et puis, je vois que vous êtes honnête et que vous ne me volerez pas mon idée, excepté, cependant, le cas où vous seriez disposé à vous entendre avec moi. Je consentirais peut-être à vous céder mon idée, c'est-à-dire Tatiana Ivanovna et serais prêt à vous seconder dans son enlèvement, à condition qu'un mois après votre mariage, vous me remettriez cinquante mille roubles.

– Comment ! vous me l'offrez déjà ?

– Certes ! je puis parfaitement vous la céder au cas où cela vous sourirait. J'y perdrais, sans doute, mais… l'idée m'appartient et les idées se paient. En dernier lieu, je vous fais cette proposition, n'ayant pas le choix. Dans les circonstances actuelles, on ne peut laisser traîner cette affaire. Et puis, c'est bientôt le carême pendant lequel on ne marie plus. J'espère que vous me comprenez ?

– Parfaitement et je m'engage à tenir la parole que je vous ai donnée. Mais je ne puis vous aider dans cette affaire et je crois de mon devoir de vous en prévenir.

– Pourquoi donc ?

– Comment ! pourquoi ? m'écriai-je, donnant enfin carrière à mon indignation. Mais est-ce que vous ne comprenez pas que cette action est malhonnête ? Il est vrai que vous escomptez

à juste titre la faiblesse d'esprit et la regrettable manie de cette demoiselle, mais c'est précisément ce qui devrait arrêter un honnête homme. Vous-même, vous la reconnaissez digne de respect. Et voici que vous abusez de son triste état pour lui extorquer cent mille roubles ! Il n'y a pas de doute que vous n'avez aucune intention d'être véritablement son mari et que vous l'abandonnerez… C'est d'une telle ignominie que je ne puis comprendre que vous me proposiez une collaboration à votre entreprise !

– Oh ! mon Dieu ! que de romantisme ! s'écria Mizintchikov avec le plus sincère étonnement. D'ailleurs, est-ce même du romantisme ? Je crois tout simplement que vous ne me comprenez pas. Vous dites que c'est malhonnête ? mais il me semble que tout le bénéfice est pour elle et non pour moi… Prenez seulement la peine de réfléchir.

– Évidemment, à votre point de vue, vous accomplissez un acte des plus méritoires en épousant Tatiana Ivanovna ! répliquai-je en un sourire sarcastique.

– Mais certainement, un acte des plus généreux ! s'exclama Mizintchikov en s'échauffant à son tour. Veuillez réfléchir que c'est, avant tout, le sacrifice ce ma personne que je lui fais en devenant son mari ; ça coûte tout de même un peu, je présume ? Deuxièmement, je ne prends que cent mille roubles pour ma peine et je me suis donné ma parole que je ne prendrais jamais un sou de plus ; n'est-ce donc rien ? Enfin, allez au fond des choses. Quelle vie pourrait-elle espérer ? Pour qu'elle vécût tranquille, il serait indispensable de lui enlever la disposition de sa fortune et de l'enfermer dans une maison de fous, car il faut constamment s'attendre à ce qu'un vaurien, quelque chevalier d'industrie orné de moustaches et d'une barbiche à l'espagnole, dans le genre d'Obnoskine, s'en empare à force de guitare et de sérénades, l'épouse, la dépouille et l'abandonne sur une grande route. Ici, par exemple, dans cette honnête maison, on ne

l’estime que pour son argent. Il faut la sauver de ces dangereux aléas. Je me charge de la garantir contre tous les malheurs. Je commencerai par la placer sans retard à Moscou dans une famille pauvre, mais honnête (une autre famille de ma connaissance) ma sœur vivra près d’elle. Il lui restera environ deux cent cinquante mille roubles, peut-être même trois cents. Aucun plaisir, aucune distraction ne lui manqueront : bals, concerts, etc. Elle pourra, s’il lui plaît, rêver d’amour ; seulement, sur ce chapitre-là, je prendrai mes précautions. Libre à elle de rêver, mais non de passer du rêve à l’action ; n-i-ni, fini ! À présent, tout le monde peut ternir sa réputation, mais, quand elle sera ma femme, Mme Mizintchikov, je ne permettrai pas qu’on salisse mon nom. Cela seul serait cher ! Naturellement, je ne vivrai pas avec elle : elle sera à Moscou et moi à Pétersbourg, je vous l’avoue en toute loyauté. Mais qu’importe cette séparation ? Pensez-y ; étudiez-la donc un peu. Peut-elle faire une épouse et vivre avec son mari ? Peut-on lui être fidèle ? Elle ne vit que de perpétuel changement. Elle est capable d’oublier demain qu’elle est mariée aujourd’hui. Mais je la rendrais tout à fait malheureuse, si je vivais avec elle et si j’en exigeais l’accomplissement de tous ses devoirs conjugaux. Je viendrais la voir une fois par an, peut-être un peu plus souvent, mais non pas pour lui extorquer de l’argent, je vous l’assure ! J’ai dit que je ne prendrais pas plus de cent mille roubles ! En venant la voir pour deux ou trois jours, je lui apporterai une distraction, le plaisir et non l’ennui ; je la ferai rire ; je lui conterai des anecdotes ; je la mènerai au bal ; je la courtiserai ; je lui ferai des cadeaux ; je lui chanterai des romances ; je lui donnerai un petit chien ; je lui écrirai des lettres d’amour. Mais elle sera ravie de posséder un mari aussi romanesque, aussi amoureux, aussi gai ! À mon avis, cette façon d’agir est très rationnelle et tous les maris devraient s’y tenir. Les femmes n’aiment leurs maris qu’alors qu’ils ne sont pas là et, avec ma méthode, j’occuperai de la plus agréable façon et pour toute sa vie le cœur de Tatiana. Dites-moi ce qu’elle pourrait désirer de mieux ? Mais ce sera une existence paradisiaque !

Je l’écoutais en silence et avec un profond étonnement, comprenant à quel point il était impossible de discuter contre ce monsieur Mizintchikov, convaincu jusqu’au fanatisme de l’équité et même de la grandeur du projet qu’il exposait avec l’enthousiasme d’un inventeur. Mais il subsistait un point délicat à éclaircir.

– Avez-vous pensé, lui dis-je, qu’elle est presque fiancée à mon oncle à qui vous infligerez un sanglant outrage en l’enlevant à la veille du mariage ? Et c’est encore à lui que vous comptez emprunter l’argent nécessaire à cet exploit !

– Ah ! nous y sommes ! – s’écria-t-il fougueusement. J’avais prévu cette objection. Mais d’abord et avant tout, votre oncle n’a pas encore fait sa demande ; je puis donc ignorer qu’on lui destine cette demoiselle. Ensuite, veuillez remarquer que j’ai conçu ce projet, voici trois semaines de cela, quand je ne connaissais rien des intentions des hôtes de la maison. En sorte que, moralement, le droit est pour moi et que je suis même autorisé à juger sévèrement votre oncle, puisqu’il me prend ma fiancée dont j’ai déjà obtenu un rendez-vous secret, notez-le bien ! Enfin, n’étiez-vous pas en fureur, il n’y a qu’un instant, à la seule idée qu’on voulût marier votre oncle à cette Tatiana Ivanovna ! et voilà que vous voulez considérer comme un outrage le fait d’empêcher cette union. Mais, c’est, au contraire, un grand service que je rends à votre oncle. Comprenez donc que je le sauve ! Il n’envisage ce mariage qu’avec répugnance et il en aime une autre ! Pensez à la femme que lui ferait Tatiana Ivanovna ! Et elle aussi serait malheureuse, car il faudrait bien la contraindre et l’empêcher de jeter des roses aux jeunes gens. Si je l’emmène la nuit, aucune générale, aucun Foma Fomitch ne pourra plus rien faire : rappeler une fiancée enfuie presque à la veille du mariage serait par trop scandaleux. N’est-ce pas un immense service que je rendrai à Yégor Ilitch ?

J’avoue que ce dernier argument m’impressionna profondément.

– Et, s’il lui fait dès demain sa demande, fis-je, elle serait officiellement sa fiancée, et sera trop tard pour l’enlever !

– Bien entendu, il serait trop tard ! C’est donc pour cela qu’il faut travailler à ce que cette éventualité ne puisse se produire et que je vous demande votre concours. Seul, j’aurais beaucoup de peine, mais, à nous deux, nous parviendrons à empêcher Yégor Ilitch de faire cette demande ; il faut nous y appliquer de toutes nos forces quand nous devrions rouer de coups Foma Fomitch, pour attirer sur lui l’attention générale et détourner tous les esprits du mariage. Naturellement cela ne se ferait qu’à toute extrémité et c’est dans ce cas que je compte sur vous.

– Encore un mot : vous n’avez parlé de votre projet à personne autre que moi ?

Mizintchikov se gratta la nuque avec une grimace mécontente.

– J’avoue, répondit-il que cette question m’est plus désagréable à avaler que la plus amère pilule. C’est justement que j’ai déjà dévoilé mon plan, oui, j’ai fait cette bêtise ! et à qui ? À Obnoskine. C’est à peine si je peux y croire moi-même. Je ne comprends pas comment ça a pu se produire. Il était toujours près de moi ; je ne le connaissais pas ; lorsque cette inspiration me fut venue, une fièvre s’empara de moi et, comme j’avais reconnu dès l’abord qu’il me fallait un allié, je me suis adressé à Obnoskine… C’est absolument impardonnable !

– Mais que vous répondit-il ?

– Il sauta là-dessus avec ravissement. Seulement, le lendemain matin, il avait disparu et il ne reparut que trois jours après, avec sa mère. Il ne me parle plus ; il fait plus : il m'évite. J'ai tout de suite compris de quoi il retournait. Sa mère est une fine mouche qui en a vu de toutes les couleurs (je l'ai connue autrefois). Il n'est pas douteux qu'il lui a tout raconté. Je me tais et j'attends ; eux m'espionnent et l'affaire traverse une phase excessivement délicate. Voilà pourquoi je me hâte.

– Mais que craignez-vous d'eux ?

– Je ne crois pas qu'ils puissent faire grand'chose ; mais, en tout cas, ils me nuiront. Ils exigeront de l'argent pour payer leur silence et leur concours ; je m'y attends… Seulement, je ne peux ni ne veux leur donner beaucoup ; ma résolution est prise : il m'est impossible de leur abandonner plus de trois mille roubles de commission. Comptez : trois mille roubles pour eux, cinq cents que coûtera le mariage ; il faudra payer les vieilles dettes, donner quelque chose à ma sœur… Que me restera-t-il sur les cent mille roubles ? Ce serait la ruine !… D'ailleurs, les Obnoskine sont partis.

– Ils sont partis ? demandai-je avec curiosité.

– Aussitôt après le thé ; que le diable les emporte ! Demain, vous les verrez revenir. Allons, voyons, consentez-vous ?

– Je ne sais trop que répondre. L'affaire est très délicate. Vous pouvez compter sur mon absolue discrétion ; je ne suis pas Obnoskine ; mais… je crois bien que vous n'avez rien à espérer de moi.

– Je vois, dit Mizintchikov en se levant, que vous n'avez pas assez souffert de Foma Fomitch ni de votre grand'mère et que, malgré votre affection pour votre bon oncle, vous n'avez encore pu apprécier les tortures qu'on lui fait endurer. Vous ne faites

que d'arriver… Mais attendons ! Restez seulement jusqu'à demain soir et vous consentirez. Autrement, votre oncle est perdu, comprenez-vous ? On le mariera de force. N'oubliez pas qu'il pourrait faire sa demande dès demain et qu'alors, il serait trop tard ; il vaudrait mieux vous décider aujourd'hui !

– Vraiment, je vous souhaite toute réussite, mais, pour ce qui est de vous aider… Je ne sais trop…

– Entendu. Mais attendons jusqu'à demain, conclut Mizintchikov avec un sourire moqueur. La nuit porte conseil. Au revoir. Je reviendrai vous voir demain de très bonne heure. Réfléchissez.

Et il s'en fut en sifflotant.

Je sortis presque sur ses talons pour prendre un peu l'air. La lune n'était pas encore levée ; la nuit était noire et l'atmosphère suffocante ; pas un mouvement dans le feuillage. Malgré mon extrême fatigue, je voulus marcher, me distraire, rassembler mes idées, mais je n'avais pas fait dix pas que j'entendais la voix de mon oncle. Il gravissait le perron du pavillon en compagnie de quelqu'un et causait avec animation. Son interlocuteur n'était autre que Vidopliassov.

XI
UN GRAND ÉTONNEMENT

– Mon oncle ! m'écriai-je. Enfin !

– Mon ami, j'avais aussi grande hâte de te voir. Laisse-moi en finir avec Vidopliassov et nous pourrons causer. J'ai beaucoup à te dire.

– Comment ? Encore Vidopliassov ! Mais renvoyez-le !

– Patiente cinq ou dix minutes, Serge et je suis à toi. C'est une petite affaire à régler.

– Mais il vous importune avec toutes ses bêtises ! fis-je, très mécontent.

– Que te dire, mon ami ? Certainement que le moment est assez mal choisi pour venir m'ennuyer avec de telles bêtises… Voyons, Grigori, comme si tu ne pouvais pas choisir une autre occasion pour me faire tes plaintes ! Qu'y puis-je ? Aie au moins pitié de moi ! Vous m'éreintez, tous tant que vous êtes ! Je n'en peux plus, Serge !

Et mon oncle fit des deux mains un geste de profond ennui.

– Quelle affaire a-t-il donc, si importante qu'on ne puisse la remettre ? J'ai grand besoin, mon oncle, de…

– Eh ! mon ami, on crie assez que je ne me soucie pas de la moralité de mes gens ! Il se plaindra demain que je n'ai pas voulu l'écouter et alors… de nouveau…

Il fit un geste.

– Voyons, finissons-en au plus vite. Je vais vous aider. Montons. Que veut-il ? fis-je une fois que nous fûmes dans le pavillon.

– Mon ami, son nom ne lui plaît pas. Il demande la permission d'en changer. Comment trouves-tu cela ?

– Son nom ne lui plaît pas ! Eh bien, mon oncle, avant que de l'entendre, permettez-moi de vous dire que c'est seulement dans votre maison qu'on voit de tels miracles !

Et, les bras écartés, je fis un grand geste d'étonnement.

– Eh ! mon ami, je sais aussi écarter les bras. À quoi cela sert-il ? dit mon oncle d'un ton fâché. Va, parle-lui ; retourne-le ! Depuis deux mois qu'il m'ennuie !...

– Mon nom n'est pas convenable ! reprit Vidopliassov.

– Mais pourquoi ? lui demandai-je ébahi.

– Parce qu'il a un sens indécent.

– Pourquoi ? Et puis, comment en changer ? On ne change pas de nom !

– De grâce, peut-on porter un nom pareil ?

– Je veux bien qu'il soit assez bizarre, continuai-je, toujours aussi étonné. Mais qu'y faire ? Ton père le portait.

– Ainsi donc, par la faute de mon père, il faut que je souffre toute ma vie, car mon nom m'attire d'innombrables désagréments, d'insupportables plaisanteries, répondit Vidopliassov.

– Je parierais, mon oncle, m'écriai-je avec colère, je parierais qu'il y a du Foma Fomitch là-dessous.

– Non, mon ami, non ; tu te trompes. Il est bien vrai que Foma le comble de ses bienfaits ; il en a fait son secrétaire et c'est là l'unique emploi de Grigori. Bien entendu, il s'est efforcé de le développer, de lui communiquer sa noblesse d'âme et il en a fait un homme éclairé sous certains rapports… Je te raconterai tout cela…

– C'est exact, interrompit Vidopliassov, Foma Fomitch est mon bienfaiteur. Il m'a fait concevoir mon néant et que je ne suis qu'un ver sur la terre ; il m'a enseigné ma destinée.

– Voici, Sérioja, fit mon oncle avec sa précipitation accoutumée. Ce garçon vécut à Moscou depuis son enfance. Il était domestique chez un professeur de calligraphie. Si tu voyais comme il a bien profité des leçons de son maître ! il écrit avec des couleurs, avec de l'or ; il dessine ; en un mot, c'est un artiste. Il enseigne l'écriture à Ilucha et je lui paie un rouble cinquante kopeks la leçon ; c'est le prix fixé par Foma. Il donne des leçons chez d'autres propriétaires qui le rétribuent également. Aussi, tu vois comme il s'habille ! En outre, il fait des vers.

– Eh bien, fis-je, il ne manquait plus que cela !

– Des vers, mon ami, des vers ! et ne crois pas que je plaisante ; de vrais vers, des vers superbes. Il n'a qu'à voir n'importe quel objet pour faire des vers dessus. Un véritable talent ! Pour la fête de ma mère, il en avait composé de si beaux que nous n'en revenions pas d'étonnement. Le sujet était pris dans la mythologie ; il y avait des muses et c'était très bien rimé ! Foma lui avait corrigé cela. Naturellement, je n'y vois pas de mal ; j'en suis très content. Qu'il compose des vers s'il lui plaît pourvu qu'il ne fasse pas de bêtises ! C'est un père qui te parle, Grigori.

Quand Foma eut connaissance de ces poésies, il le prit pour lecteur et pour copiste ; en un mot, il lui a donné de l'instruction et Grigori ne ment pas en l'appelant son bienfaiteur. Mais cela fit germer dans son cerveau et le romantisme et l'esprit d'indépendance ; Foma m'a expliqué tout cela, mais je l'ai déjà oublié. J'avoue même que, sans l'intervention de Foma, j'allais l'affranchir. J'en suis honteux, vois-tu… Mais Foma est opposé à ce projet parce qu'il a besoin de ce serviteur et qu'il l'aime ; il m'a aussi fait remarquer que « c'est un honneur pour moi d'avoir des poètes parmi mes gens et que jadis, il en était ainsi chez certains barons, dans les époques de vraie grandeur ». Bon ! va pour la vraie grandeur. Je commence à l'estimer, comprends-tu, mon ami ? Mais ce qui est mauvais, c'est qu'il devient fier et ne veut plus adresser la parole aux domestiques. Ne te froisse pas, Grigori, je te parle en père. Il devait épouser Matriona, une jeune fille honnête, travailleuse et gaie. À présent, il n'en veut plus, qu'il se soit fait une très haute idée de lui-même, ou qu'il ait résolu de conquérir la célébrité avant de chercher femme ailleurs…

– C'est principalement sur le conseil de Foma Fomitch que j'agis de la sorte, nous fit observer Vidopliassov. Comme il me veut du bien…

– Parbleu ! comment se passer de Foma Fomitch ? m'écriai-je involontairement.

– Eh ! mon cher, l'affaire n'est pas là, interrompit précipitamment mon oncle, mais on ne le laisse plus tranquille. La jeune fille n'est pas timide ; elle a excité contre lui toute la domesticité qui s'en moque et le persifle ; jusqu'aux enfants qui le traitent en bouffon…

– Tout cela par la faute de Matriona, fit Vidopliassov. C'est une sotte ; et moi, il faut que je pâtisse parce qu'elle a mauvais caractère !

– Eh bien, Grigori, c’est ce que je disais ! continua mon oncle avec un air de reproche. Ils ont trouvé à son nom une rime indécente et voilà pourquoi il me demande s’il n’y aurait pas moyen d’en changer. Il prétend souffrir depuis longtemps de ce nom malsonnant.

– Un nom si vulgaire ! ajouta Vidopliassov.

– Bon ! tais-toi, Grigori. Foma est de son avis… c’est-à-dire pas précisément, mais il y a lieu de considérer ceci : au cas où nous publierions ses vers ainsi que le projette Foma, un pareil nom serait plutôt nuisible ; n’est-ce pas ?

– Alors, il veut faire éditer ses vers, mon oncle ?

– Oui ; c’est décidé. L’édition sera faite à mes frais. Le premier feuillet mentionnera qu’il est mon serf et dans l’introduction l’auteur exprimera, en quelques mots, toute sa gratitude envers Foma, qui l’a instruit et auquel le livre sera dédié. C’est Foma qui écrira la préface. Cela s’appellera : « Les Rêveries de Vidopliassov »…

– Non, « les Gémissements de Vidopliassov », corrigea le laquais.

– Eh bien, tu vois ? Les gémissements… avec ce nom ridicule et qui, selon Foma, révolte la délicatesse et le bon goût !… D’autant plus que tous ces critiques semblent très portés à la raillerie, et particulièrement Brambéus… Rien ne les arrête et le nom leur serait un prétexte à quolibets. Je lui dis qu’il n’a qu’à signer de n’importe quel nom (cela se nomme, je crois, un pseudonyme). « Non, me répondit-il, ordonnez à toute votre domesticité de me donner un nouveau nom, un nom convenant à mon talent. »

– Et je parie que vous avez consenti, mon oncle ?

– Oui, Sérioja, et principalement pour ne pas avoir de discussions avec eux. Il y avait justement à ce moment-là un petit malentendu entre Foma et moi… Mais, depuis ce temps, Grigori change de nom tous les huit jours ; il choisit les plus délicats : Oléandrov, Tulipanov… Voyons Grigori : d'abord, tu as voulu t'appeler « Grigori Vierny » et puis ce nom te déplut parce qu'un mauvais plaisant lui avait trouvé une rime fâcheuse. Il fut d'ailleurs puni sur ta plainte. Mais de combien de noms t'es-tu successivement affublé ? Une fois, tu prétendis être « Oulanov ». Avoue que c'est là un nom stupide ! Cependant, j'avais donné mon consentement, ne fût-ce que pour me débarrasser de lui. Et mon oncle se tourna vers moi. – Pendant trois jours, tu fus Oulanov… Tu as même usé toute une rame de papier à étudier l'effet que ça faisait en signature. Mais, cette fois encore tu n'eus pas la main heureuse : on découvrit une nouvelle rime désobligeante. Alors, quel nouveau nom avais-tu choisi ? Je ne m'en souviens déjà plus.

– Tantsev, répondit Vidopliassov. S'il faut que mon nom ait quelque chose de sautillant, qu'il ait au moins une tournure étrangère : Tantsev.

– Parfait, Tantsev. J'ai encore consenti. Seulement, du coup on inventa une rime telle que je ne peux même pas la répéter. Aujourd'hui, il a trouvé quelque chose d'autre, je parie ! Est-ce vrai, Grigori ? Allons, avoue !

– En effet, voici longtemps déjà que je voulais mettre à vos pieds un nouveau nom, mais beaucoup plus noble.

– Et c'est ?

– Essboukétov.

– Et tu n'as pas honte, Grigori, tu n'as pas honte ? Un nom de pommade ! Toi, un homme intelligent, c'est tout ce que tu as trouvé et, sans doute, après de laborieuses recherches. Allons, on voit ça sur les flacons de parfums !

– Écoutez, mon oncle, fis-je à demi-voix, c'est un imbécile, le dernier des imbéciles !

– Qu'y faire, mon cher ? répondit tout bas mon oncle, ils disent tous qu'il est remarquablement intelligent et que ce sont les nobles sentiments qui l'agitent…

– Mais, renvoyez-le pour l'amour de Dieu !

– De grâce, Grigori, écoute-moi ! dit mon oncle d'une voix aussi suppliante que s'il eût eu peur de Vidopliassov lui-même. Réfléchis, mon ami : n'ai-je de temps que pour écouter tes plaintes ? Tu te plains qu'on t'ait encore insulté ? Bon ! je te donne ma parole de m'en occuper dès demain. Mais, pour le moment, va-t-en ; Dieu soit avec toi ! Attends : que fait en ce moment Foma Fomitch ?

– Quand je l'ai quitté, il se couchait et il m'a ordonné, au cas où on le demanderait, de dire qu'il allait passer la nuit en prières.

– Hum ! Eh bien, va-t-en, va-t-en, mon ami !… Vois-tu, Sérioja, il ne quitte pas Foma Fomitch et je le crains un peu. Les domestiques ne l'aiment pas parce qu'il va tout rapporter à Foma. Le voilà parti, mais, demain, il forgera quelque mensonge… Là-bas, mon cher, j'ai tout arrangé ; je me suis calmé… J'avais hâte de te rejoindre. Enfin nous voici donc encore ensemble ! – et il me serra la main avec émotion. – Et moi qui te croyais fâché et prêt à prendre la poudre d'escampette. J'avais donné ordre de te surveiller… Ce Gavrilo, tantôt, crois-tu ! Et Falaléi… et toi… tout en même temps ! Mais Dieu merci, je vais enfin pou-

voir te parler à loisir, à cœur ouvert ! Ne t'en va pas, Sérioja : je n'ai que toi ; toi et Korovkine…

– Enfin, mon oncle, qu'avez-vous arrangé, là-bas et qu'ai-je à attendre ici après ce qui s'est passé ? Je vous avoue que ma tête éclate !

– Et la mienne, donc ! Voilà six mois que tout y est à la débandade, dans ma tête ! Mais, grâce à Dieu, tout est arrangé. Primo, on m'a pardonné ; on m'a complètement pardonné, à certaines conditions, il est vrai, mais je n'ai presque plus rien à craindre désormais. On a pardonné aussi à Sachourka. Tu te rappelles Sacha, Sacha, Sacha ! ce tantôt ?… Elle a la tête chaude et s'était un peu laissée aller, mais c'est un cœur d'or ; Dieu la bénisse. Je suis fier de cette fillette, Sérioja. Quant à toi, on te pardonne aussi. Tu pourras faire tout ce qu'il te plaira : parcourir toutes les pièces, te promener dans le jardin… à cette seule condition que tu ne diras rien demain ni devant ma mère, ni devant Foma Fomitch. Je le leur ai promis en ton nom ; tu écouteras, voilà tout… Ils disent que tu es trop jeune pour… Ne te formalise pas, Sergueï ; tu es en effet très jeune… Anna Nilovna est aussi de cet avis…

Il n'était pas douteux que j'étais fort jeune et je le prouvai sur le champ en m'élevant avec indignation contre ces clauses humiliantes.

– Écoutez, mon oncle, m'écriai-je, presque suffoquant, dites-moi seulement une chose et tranquillisez-moi : suis-je ou non dans une maison de fous ?

– Te voilà bien ! Tu te mets tout de suite à critiquer ! Tu ne peux te contenir ! s'écria-t-il, affligé. Il n'y a pas de maison de fous, mais on s'est emporté de part et d'autre. Voyons, conviens-en : comment t'es-tu conduit ? Tu te rappelles ce que tu as osé dire à un homme que son âge devrait te rendre vénérable ?

– Des hommes pareils n’ont pas d’âge, mon oncle.

– Voyons, mon ami, tu dépasses la mesure ! C’est de la licence. Je ne désapprouve pas l’indépendance de pensée tant qu’elle reste dans les bornes du bon goût, mais tu dépasses la mesure !… Et tu m’étonnes, Serge !

– Ne vous fâchez pas, mon oncle ; j’ai tort, mais seulement envers vous. En ce qui concerne votre Foma…

– Bon ! *votre Foma*, à présent ! Allons, Serge, ne le juge pas si sévèrement ; c’est un misanthrope, un malade et voilà tout. Il ne faut pas se montrer trop exigeant avec lui. Mais en revanche, c’est un noble cœur ; c’est le plus noble des hommes. Tu en as encore vu la preuve tantôt et, s’il a parfois de petites lubies, il n’y faut pas faire attention. À qui cela n’arrive-t-il pas ?

– Je vous demanderais plutôt à qui ces choses-là arrivent ?

– Ah ! tu ne cesses de répéter la même chose ! Tu n’as guère d’indulgence, Sérioja ; tu ne sais pas pardonner !

– Bien, mon oncle, bien ; laissons cela. Dites-moi : avez-vous vu Nastassia Evgrafovna ?

– Mon ami ; c’est justement d’elle qu’il s’agissait… Mais voici le plus grave : nous avons tous décidé d’aller demain souhaiter la fête de Foma. Sachourka est une charmante fillette, mais elle se trompe. Demain, nous nous rendrons tous auprès de lui, de bonne heure, avant la messe. Ilucha va lui réciter une poésie ; ça lui fera plaisir ; ça le flattera. Ah ! si tu voulais venir avec nous, toi aussi ! Il te pardonnerait peut-être entièrement. Comme ce serait bien de vous voir tous deux réconciliés ! Allons, Sérioja, oublie l’outrage ; tu l’as toi-même offensé… C’est un homme des plus respectables…

– Mon oncle, mon oncle ! m'écriai-je, perdant patience, j'ai à vous parler d'affaires très graves et vous le demande encore : qu'advient-il en ce moment de Nastassia Evgrafovna ?

– Eh bien, mais qu'as-tu donc, mon ami ? C'est à cause d'elle qu'est survenue toute cette histoire qui, d'ailleurs, n'est pas d'hier et dure depuis longtemps. Seulement, je n'avais pas voulu t'en parler plus tôt, de peur de t'inquiéter. On voulait la chasser, tout simplement ; ils exigeaient de moi son renvoi. Tu t'imagines ma situation !... Mais, grâce à Dieu, voici tout arrangé. Vois-tu, je ne veux rien te cacher ; ils m'en croyaient amoureux et se figuraient que je voulais l'épouser, que je volais à ma perte en un mot, car ce serait en effet ma perte ; ils me l'ont expliqué... Alors, pour me sauver, ils avaient décidé de la faire partir... Tout cela vient de maman et d'Anna Nilovna. Foma n'a encore rien dit. Mais je les ai tous dissuadés et j'avoue t'avoir déclaré officiellement fiancé à Nastenka. J'ai dit que tu n'étais venu qu'à ce titre. Ça les a un peu tranquillisés, et maintenant, elle reste, à titre d'essai, c'est vrai, mais elle reste. Et tu as même grandi dans l'opinion générale quand on a su que tu recherchais sa main. Du moins, maman a paru se calmer. Seule, Anna Nilovna continue à grogner. Je ne sais plus qu'inventer pour lui plaire. En vérité, qu'est-ce qu'elle veut ?

– Mon oncle, dans quelle erreur n'êtes-vous pas ? Mais sachez donc que Nastassia Evgrafovna part demain, si elle n'est pas déjà partie ! Sachez que son père n'est venu aujourd'hui que pour l'emmener ! C'est dès à présent décidé : elle-même me l'a déclaré aujourd'hui et elle m'a chargé de vous faire ses adieux. Le saviez-vous ?

Mon oncle restait là, devant moi, la bouche ouverte. Il me sembla qu'un frisson l'agitait et que des gémissements s'échappaient de sa poitrine. Sans perdre un instant, je lui fis un récit hâtif et détaillé de mon entretien avec Nastia. Je lui dis ma

demande, et son refus catégorique, et sa colère contre lui, qui n'avait pas craint de me faire venir. Je lui dis que, par son départ, elle espérait le sauver de ce mariage avec Tatiana Ivanovna. En un mot, je ne lui cachai rien et j'exagérai même, intentionnellement, tout ce que ces nouvelles pouvaient avoir de désagréable pour lui, car j'espérais lui inspirer des mesures décisives à la faveur d'une grande émotion. Son émotion fut grande en effet. Il s'empoigna la tête en poussant un cri.

– Où est-elle, sais-tu ? Que fait-elle en ce moment ? parvint-il enfin à prononcer, pâle d'effroi. Puis il ajouta avec désespoir : – Et moi, imbécile, qui venais ici, bien tranquille, croyant que tout allait le mieux du monde !

– Je ne sais où elle est maintenant ; mais tout à l'heure, quand ces cris ont éclaté, elle courut vous trouver pour vous dire tout cela de vive voix. Il est probable qu'on l'a empêchée de vous rejoindre.

– Évidemment on l'en a empêchée. Que va-t-elle devenir ? Ah ! tête chaude ! orgueilleuse ! Mais où va-t-elle ? Où ? Ah ! toi, tu es bon ! mais pourquoi t'a-t-elle refusé ? C'est stupide ! Tu devrais lui plaire ! Pourquoi ne lui plais-tu pas ? Mais réponds donc, pour l'amour de Dieu ! Qu'as-tu à rester ainsi ?

– Pardonnez-moi, mon oncle : que répondre à de pareilles questions ?

– Mais c'est impossible ! Tu dois... tu dois l'épouser ! Ce n'est que pour cela que je t'ai dérangé et que je t'ai fait venir de Pétersbourg. Tu dois faire son bonheur. On veut la chasser d'ici, mais quand elle sera ta femme, ma propre nièce, on ne la chassera pas. Où veut-elle aller ? Que fera-t-elle ? Elle prendra une place de gouvernante ? Mais, c'est idiot ! Comment vivra-t-elle en attendant de trouver une place ? Le vieux a sur les bras neuf enfants qui meurent de faim. Elle n'acceptera pas un sou de

moi, si elle s'en va avec son père à cause de ces méchants commérages. Et qu'elle s'en aille ainsi, c'est terrible ! Ici, ce sera un scandale ; je le sais. Tout ce qu'elle a pu toucher d'argent a été mangé au fur et à mesure ; c'est elle qui les nourrit… Je pourrais lui trouver une place de gouvernante dans une famille honnête et distinguée, avec ma recommandation ? Mais où les prendre, les vraies familles honnêtes et distinguées ? C'est dangereux ; à qui se fier ? De plus la jeunesse est toujours susceptible. Elle se figure aisément qu'on veut lui faire payer le pain qu'elle mange par des humiliations. Elle est fière ; on l'offensera, et alors ? Et, avec cela, pour peu qu'une canaille de séducteur se rencontre, qui jette les yeux sur elle… Je sais bien qu'elle lui crachera au visage, mais il ne l'en aura pas moins offensée, le misérable ! et la voilà soupçonnée, déshonorée ? et alors ? Mon Dieu ! la tête m'en tourne !

– Mon oncle, lui dis-je avec solennité, j'ai à vous adresser une question ; ne vous en fâchez pas. Comprenez qu'elle peut résoudre bien des difficultés ; je suis même en droit d'exiger de vous une réponse catégorique.

– Quoi ? Fais ta question.

– Dites-le moi franchement, sincèrement : ne vous sentez-vous pas amoureux de Nastassia Evgrafovna et ne désirez-vous pas l'épouser ? N'oubliez pas que c'est là le seul motif des persécutions qu'elle subit ici.

Mon oncle eut un geste d'impatience à la fois énergique et fébrile.

– Moi ? Amoureux d'elle ? Mais ils sont tous fous, ou bien c'est un véritable complot. Mais pourquoi donc t'aurais-je fait venir sinon pour leur prouver qu'ils ont tous perdu la raison ? Pourquoi chercherais-je à te la faire épouser ? Moi ? Amou-

reux ? Amoureux d'elle ? Mais ils ont tous perdu la tête ; voilà tout !

– Quoi qu'il en soit, mon oncle, laissez-moi vous parler à cœur ouvert. Très sérieusement, je n'ai rien à dire contre un pareil projet. Au contraire, si vous l'aimez, j'y verrais son bonheur ? Alors que le Seigneur vous l'accorde et vous donne amour et prospérité !

– Mais enfin, que dis-tu ? cria mon oncle avec une émotion qui ressemblait à de l'horreur. Je suis stupéfait que tu puisses parler ainsi de sang-froid… tu as toujours l'air pressé d'arriver ; je l'ai déjà remarqué… Mais c'est insensé, ce que tu dis là. Voyons, comment pourrais-je épouser celle que je regarde comme ma fille et que j'aurais honte de considérer autrement, car ce serait un véritable péché ! Je suis un vieillard, et elle, c'est une fleur. Foma me l'a parfaitement expliqué en se servant de ces mêmes termes. Mon cœur déborde pour elle d'affection paternelle, et tu viens me parler de mariage ? Il serait possible qu'elle ne me refusât pas par reconnaissance, mais, par la suite, elle me mépriserait pour en avoir profité. Je la mènerais à sa perte et je perdrais son affection ! Oui, je lui donnerais bien volontiers mon âme, à la chère enfant ! Je l'aime autant que Sacha, peut-être davantage, je l'avoue. Sacha est ma fille de par la force des choses ; Nastia l'est devenue par affection. Je l'ai prise pauvre ; je l'ai élevée. Mon ange défunt, ma chère Katia l'aimait ; elle me l'a léguée pour fille. Je lui ai fait donner de l'instruction : elle parle français ; elle joue du piano ; elle a des livres et tout ce qu'il lui faut… Quel sourire elle a !… L'as-tu remarqué, Serge ? On dirait qu'elle veut se moquer, mais elle ne se moque point ; elle est très tendre au contraire… Je me figurais que tu allais arriver et te déclarer et qu'ils comprendraient tous que je n'ai aucune vue sur elle, qu'ils cesseraient de faire courir ces vilains bruits. Alors, elle pourrait vivre en paix avec nous et comme nous serions heureux ! Vous êtes tous deux orphelins et tous deux mes enfants que j'ai élevés… Je vous aurais tant aimés ! Je

vous aurais consacré ma vie ; je ne vous aurais jamais quittés ; je vous aurais suivi partout ! Ah ! pourquoi les hommes sont-il méchants ? pourquoi se fâchent-ils ? pourquoi se haïssent-ils ? Oh ! que j'aurais voulu pouvoir leur expliquer cela ! Je leur aurais ouvert mon cœur ! Mon Dieu !

– Mon oncle, tout cela est très joli ; mais il y a un *mais* ; elle m'a refusé !

– Elle t'a refusé ! Hum ! j'en avais presque le pressentiment, qu'elle te refuserait ! fit-il tout pensif. Puis il reprit : – Mais non ; tu as mal compris ; tu as sans doute été maladroit ; tu l'as peut-être froissée ; tu lui auras débité des fadaises… Allons, Serge, raconte-moi encore comment ça c'est passé !

Je recommençais mon récit circonstancié. Quand j'en fus à lui dire que Nastenka voulait s'éloigner pour le sauver de Tatiana Ivanovna, il sourit amèrement.

– Me sauver ! dit-il, me sauver jusqu'à demain matin !

– Vous ne voulez pas me faire entendre que vous allez épouser Tatiana Ivanovna ? m'écriai-je, très effrayé.

– Et comment donc aurais-je obtenu que Nastia ne fut pas renvoyée demain ? Je dois faire ma demande demain ; j'en ai fait la promesse formelle.

– Vous êtes fermement décidé, mon oncle ?

– Hélas ! mon ami. Cela me brise le cœur, mais ma résolution est prise. Demain je présenterai ma demande ; la noce sera simple ; il vaut mieux que tout se passe en famille. Tu pourrais être garçon d'honneur. J'en ai déjà touché deux mots pour qu'on ne te fît pas partir. Que veux-tu, mon ami ? Ils disent que cela grossira l'héritage des enfants et que ne ferait-on pas pour

ses enfants ? On marcherait sur la tête, pour eux, et ce n'est que justice. Il faut bien que je fasse quelque chose pour ma famille. Je ne puis rester toute ma vie un inutile.

– Mais, mon oncle, c'est une folle ! m'écriai-je, m'oubliant. Mon cœur se serrait douloureusement.

– Allons ! pas si folle que ça. Pas folle du tout, mais elle a eu des malheurs… Que veux-tu, mon ami, je serais heureux d'en prendre une qui aurait sa raison… Cependant, il en est qui, avec toute leur raison… Et si tu savais comme elle est bonne ; quelle noblesse de sentiments !

– Oh ! mon Dieu ! voilà donc qu'il se soumet ! m'écriai-je avec désespoir.

– Mais que veux-tu que j'y fasse ? On me le conseille pour mon bien et puis, j'ai toujours eu le pressentiment que, tôt ou tard, je ne pourrais l'éviter et que je serais contraint à ce mariage. Cela vaut encore mieux que de continuelles disputes et, je te le dirai franchement, mon cher Serge, j'en suis même bien aise. Ma résolution est prise ; c'est une affaire entendue et un embarras de moins… et je suis plus tranquille. Vois-tu, quand je suis venu te trouver ici, j'étais tout à fait calme, mais voilà bien ma chance ! À cette combinaison, je gagnais que Nastassia restât avec nous ; c'est à cette seule condition que j'avais consenti et voici qu'elle veut s'enfuir ! Mais cela ne sera pas ! – Il frappa du pied et ajouta d'un air résolu : – Écoute, Serge, attends-moi ici ; ne t'éloigne pas ; je reviens à l'instant.

– Où allez-vous, mon oncle ?

– Je vais peut-être la voir, Serge ; tout s'arrangera ; crois-moi : tout s'expliquera et… et… tu l'épouseras ; je t'en donne ma parole.

Il sortit et descendit dans le jardin. De la fenêtre, je le suivis des yeux.

XII
LA CATASTROPHE

Je restai seul. Ma situation était intolérable : mon oncle prétendait me marier à toute force avec une femme qui ne voulait pas de moi ! Ma tête se perdait dans un tumulte de pensées. Je ne cessais de songer à ce que m'avait dit Mizintchikov. Il fallait à tout prix sauver mon oncle. J'avais même envie d'aller trouver Mizintchikov pour tout lui dire.

Mais où donc était allé mon oncle ? Parti dans l'intention de se mettre à la recherche de Nastassia, il s'était dirigé vers le jardin !… L'idée d'un rendez-vous clandestin s'empara de moi, me causant un désagréable serrement de cœur. Je me rappelai l'allusion de Mizintchikov à la possibilité d'une liaison secrète… Mais, après un instant de réflexion, j'écartai cette pensée avec indignation. Mon oncle était incapable d'un mensonge ; c'était évident…

Mais mon inquiétude grandissait. Presque inconsciemment, je sortis et me dirigeais vers le fond du jardin en suivant l'allée au bout de laquelle je l'avais vu disparaître. La lune se levait ; je connaissais parfaitement le parc et ne craignais pas de m'égarer.

Arrivé à la vieille tonnelle, au bord de l'étang mal soigné et vaseux, dans un endroit fort isolé, je m'arrêtai soudain : un bruit de voix sortait de la tonnelle. Je ne saurais dire l'étrange sentiment de contrariété qui m'envahit. Je ne doutai pas que ces voix ne fussent celles de mon oncle et de Nastassia et je continuai à m'approcher, cherchant à calmer ma conscience par cette constatation que je n'avais pas changé mon pas et que je ne procédais point furtivement.

Tout à coup, je perçus nettement le bruit d'un baiser, puis quelques paroles prononcées avec animation, puis un perçant cri de femme. Une dame en robe blanche s'enfuit de la tonnelle et glissa près de moi comme une hirondelle. Il me sembla même qu'elle cachait sa figure dans ses mains pour ne pas être reconnue. Évidemment j'avais été vu de la tonnelle.

Mais quelle ne fut pas ma stupéfaction quand je reconnus que le cavalier sorti à la suite de la dame effrayée n'était autre qu'Obnoskine, lequel était parti depuis longtemps déjà, au dire de Mizintchikov. De son côté, il parut fort troublé à ma vue ; toute son insolence avait disparue.

– Excusez-moi ; mais je ne m'attendais nullement à vous rencontrer, fit-il en bégayant avec un sourire gêné.

– Ni moi non plus, répondis-je d'une voix moqueuse, d'autant plus qu'on vous croyait parti.

– Mais non, Monsieur ; j'ai seulement fait un bout de conduite à ma mère. Mais permettez-moi de vous parler comme à l'homme le plus généreux…

– À quel sujet ?

– Il est, dans la vie, certaines circonstances où l'homme vraiment généreux est obligé de s'adresser à toute la générosité de sentiment d'un autre homme vraiment généreux… J'espère que vous me comprenez ?

– N'espérez pas. Je n'y comprends rien.

– Vous avez vu la dame qui se trouvait avec moi dans cette tonnelle ?

– Je l'ai vue, mais je ne l'ai pas reconnue.

– Ah ! vous ne l'avez pas reconnue ? Bientôt je l'appellerai ma femme.

– Je vous en félicite. Mais en quoi puis-je vous être utile ?

– En une seule chose : en me gardant le plus profond secret.

– Je me demandais quelle pouvait bien être cette dame mystérieuse. N'était-ce pas… ?

– Vraiment, je ne sais pas… lui répondis-je. J'espère que vous m'excuserez, mais je ne puis vous promettre…

– Non, je vous en prie, a nom du ciel ! suppliait Obnoskine. Comprenez ma situation : c'est un secret. Il pourrait vous arriver, à vous aussi, d'être fiancé ; alors, de mon côté…

– Chut ! Quelqu'un vient !

– Où donc ?

– C'est… c'est sûrement Foma Fomitch, chuchota Obnoskine, tremblant de tout son corps, je l'ai reconnu à sa démarche… Mon Dieu ! encore des pas de l'autre côté ! Entendez-vous ?… Adieu ; je vous remercie… et je vous supplie…

Obnoskine disparut, et un instant après mon oncle était devant moi.

– Est-ce toi ? me cria-t-il tout frémissant ? Tout est perdu, Serge ; tout est perdu !

– Qu'y a-t-il de perdu, mon oncle ?

– Viens ! me dit-il, haletant et, me saisissant la main avec force, il m’entraîna à sa suite. Pendant tout le parcours qui nous séparait du pavillon il ne prononça pas une parole et ne me laissa pas non plus parler. Je m’attendais à quelque chose d’extraordinaire, et je ne me trompais pas. À peine fûmes-nous entrés qu’il se trouva mal. Il était pâle comme un mort. Je l’aspergeai d’eau froide en me disant qu’il s’était certainement passé quelque chose d’affreux pour qu’un pareil homme s’évanouit.

– Mon oncle, qu’avez-vous ? lui demandai-je.

– Tout est perdu, Serge. Foma vient de me surprendre dans le jardin, avec Nastenka, au moment où je l’embrassais.

– Vous l’embrassiez… au jardin ! m’écriai-je en le regardant avec stupeur.

– Au jardin, mon ami. J’ai été entraîné au péché. J’y étais allé pour la rencontrer. Je voulais lui parler, lui faire entendre raison à ton sujet, certainement ! Elle m’attendait depuis une heure derrière l’étang, près du banc cassé… Elle y vient souvent, quand elle a besoin de causer avec moi.

– Souvent, mon oncle ?

– Souvent, mon ami ! Pendant ces derniers temps, nous nous y sommes rencontrés presque chaque nuit. Mais ils nous ont indubitablement espionnés ; je sais qu’ils nous ont guettés et que c’est l’ouvrage d’Anna Nilovna. Nous avions interrompu nos rencontres depuis quatre jours, mais, aujourd’hui, il fallait bien y aller ; tu l’as vu ! comment aurais-je pu lui parler autrement ? Je suis allé au rendez-vous dans l’espoir de l’y trouver. Elle m’y attendait depuis une heure : j’avais besoin de lui communiquer certaines choses…

– Mon Dieu ! quelle imprudence ! Vous saviez bien qu'on vous surveillait !

– Mais, Serge, la circonstance était critique ; nous avions des choses importantes à nous dire. Le jour, je n'ose même pas la regarder ; elle fixe son regard sur un coin, et moi, je regarde obstinément dans le coin opposé, comme si j'ignorais jusqu'à son existence. Mais la nuit, nous nous retrouvions et nous pouvions nous parler à notre aise…

– Eh bien, mon oncle ?

– Eh bien, je n'ai pas eu le temps de dire deux mots, vois-tu ; mon cœur battait à éclater, les larmes me jaillirent des yeux… Je commençais à essayer de la convaincre de t'épouser quand elle me dit : « Mais vous ne m'aimez donc pas ? Bien sûr que vous ne voyez rien ! » Et soudain, voilà qu'elle se jette à mon cou, qu'elle m'entoure de ses bras et qu'elle fond en larmes avec des sanglots !… « Je n'aime que vous, me dit-elle, et je n'épouserai personne. Je vous aime depuis longtemps, mais je ne vous épouserai pas non plus et, dès demain, je pars pour m'enfermer dans un couvent. »

– Mon Dieu ! elle a dit cela !… Après, mon oncle, après ?

– Tout à coup, je vois Foma devant nous ! D'où venait-il ? S'était-il caché derrière un buisson pour paraître au bon moment ?

– Le lâche !

– Le cœur me manqua. Nastenka prit la fuite et Foma Fomitch passa près de moi en silence et me menaçant du doigt. Comprends-tu, Serge, comprends-tu le scandale que cela va faire demain ?

– Si je le comprends !

– Tu le comprends ! s'écria mon oncle au désespoir, en se levant de sa chaise. Tu le comprends, qu'ils veulent la perdre, la déshonorer, la vouer au mépris ; ils ne cherchaient qu'un prétexte pour la noter faussement d'infamie et pouvoir la chasser. Le prétexte est trouvé. On a dit qu'elle avait avec moi de honteuses relations ; on a dit aussi qu'elle en avait avec Vidopliassov ! C'est Anna Nilovna qui a lancé ces bruits. Qu'arrivera-t-il à présent ? Que se passera-t-il demain ? Est-il possible que Foma parle ?

– Il parlera, mon oncle, sans aucun doute !

– Mais s'il parle, s'il parle seulement !… murmura-t-il, se mordant les lèvres et serrant les poings… Mais non ; je ne puis le croire. Il ne dira rien ; c'est un cœur vraiment généreux ; il aura pitié d'elle…

– Qu'il ait pitié d'elle ou non, répondis-je résolument, votre devoir est, en tout cas, de demander demain même la main de Nastassia Evgrafovna. – Et comme il me regardait, immobile, je repris : – Comprenez, mon oncle, que si cette aventure s'ébruite, la jeune fille est déshonorée. Il vous faut donc prévenir le mal au plus vite. Vous devez regarder les gens en face, hardiment et fièrement, faire votre demande sans tergiverser, vous moquer de ce qu'ils pourront dire et écraser ce Foma, s'il a l'audace de souffler mot contre elle.

– Mon ami ! s'écria mon oncle, j'y avais déjà pensé en venant ici.

– Et qu'aviez-vous résolu ?

– Cela même ! Ma décision était prise avant que j'eusse commencé mon récit.

– Bravo, mon oncle ! et je me jetai à son cou.

Nous causâmes longtemps. Je lui exposai la nécessité, l'obligation absolue où il était d'épouser Nastenka et qu'il comprenait d'ailleurs mieux que moi. Mon éloquence touchait au paroxysme. J'étais bien heureux pour mon oncle. Quel bonheur que le devoir le poussât ! Sans cela, je ne sais s'il eût jamais pu s'éveiller. Mais il était l'esclave du devoir. Cependant, je ne voyais pas comment l'affaire pourrait bien s'arranger. Je savais, je croyais aveuglément que mon oncle ne faillirait jamais à ce qu'il aurait reconnu être son devoir, mais je me demandais où il prendrait la force de lutter contre sa famille. Aussi m'efforçais-je de le pousser le plus possible, et je travaillais à le diriger de toute ma juvénile ardeur.

– D'autant plus… d'autant plus, disais-je, que, maintenant, tout est décidé, et que vos derniers doutes sont dissipés. Ce que vous n'attendiez pas s'est produit, mais tout le monde avait remarqué depuis longtemps que Nastassia vous aime. Permettriez-vous donc que cet amour si pur devînt pour elle une source de honte et de déshonneur ?

– Jamais ! Mais, mon ami, un pareil bonheur m'est-il donc réservé ? cria-t-il en se jetant à mon cou. Pourquoi m'aime-t-elle, pour quel motif ? Cependant, il n'y a en moi rien qui… Je suis vieux en comparaison d'elle… Je ne pouvais m'attendre… Cher ange ! cher ange !… Écoute, Serge, tu me demandais tout à l'heure, si j'étais amoureux d'elle. Est-ce que tu avais quelque arrière-pensée ?

– Mon oncle, je voyais que vous l'aimiez autant qu'il est possible d'aimer ; vous l'aimiez sans le savoir vous-même. Songez donc : vous me faites venir et vous voulez me marier avec

elle, dans l'unique but de l'avoir pour nièce et sans cesse près de vous.

– Et toi, Serge, me pardonnes-tu ?

– Oh ! mon oncle !

Nous nous embrassâmes encore. J'insistai :

– Faites bien attention, mon oncle, qu'ils sont tous contre vous, qu'il faut vous armer de courage et foncer sur eux tous, pas plus tard que demain !

– Oui… oui, demain ! répéta-t-il tout pensif. Sais-tu, il faut faire cela avec courage, avec une vraie générosité, avec fermeté, oui, avec fermeté.

– Ne vous intimidez pas, mon oncle !

– Je ne m'intimiderai pas, Serge. Mais voilà, je ne sais par où commencer !

– N'y songez pas. Demain décidera de tout. Pour aujourd'hui, appliquez-vous à reprendre votre calme. Inutile de réfléchir ; cela ne vous soulagera pas. Si Foma parle, il faut le chasser sur-le-champ et l'anéantir.

– Il serait peut-être possible de ne pas le chasser. Mon ami, voilà ce que j'ai décidé. Demain, je me rendrai chez lui de fort bonne heure. Je lui dirai tout, comme je viens de te le dire. Il me comprendra, car il est généreux ; c'est l'homme le plus généreux qu'il puisse exister. Une seule chose m'inquiète, ma mère n'aurait-elle pas prévenu Tatiana Ivanovna de la demande que je vais faire demain ? C'est cela qui serait fâcheux !

– Ne vous tourmentez pas au sujet de Tatiana Ivanovna, mon oncle ! – et je lui racontai alors la scène sous la tonnelle avec Obnoskine, mais sans souffler mot de Mizintchikov. Mon oncle s'en trouva très étonné.

– Quelle créature fantasque ! véritablement fantasque ! s'écria-t-il ! On veut la circonvenir à la faveur de sa simplicité ! Ainsi, Obnoskine… Mais il était parti ! Oh ! que c'est bizarre ! follement bizarre ! Serge, j'en suis abasourdi… Il faudrait faire une enquête et prendre des mesures… Mais es-tu bien sûr que ce soit Tatiana Ivanovna ?

Je répondis que, d'après tous les indices, cela devait être Tatiana Ivanovna, bien que je n'eusse pu voir son visage.

– Hum ! ne serait-ce pas plutôt une intrigue avec quelqu'une de la ferme que tu aurais prise pour Tatiana ? Ce pourrait très bien être Dasha, la fille du jardinier, une coquine avérée ; c'est pourquoi je t'en parle ; elle est connue ; Anna Nilovna l'a guettée… Mais non ! puisqu'il disait vouloir épouser la personne !… C'est étrange !

Nous nous séparâmes enfin en nous embrassant et je lui souhaitai bonne chance.

– Demain, demain ! me répétait-il, tout sera décidé avant même que tu sois levé. J'irai chez Foma, j'agirai noblement, je lui découvrirai tout mon cœur, toutes mes pensées, comme à un frère. Adieu, Serge, va te reposer, tu es fatigué. Quant à moi, il est probable que je ne fermerai pas l'œil de la nuit !

Il sortit et je me couchai tout aussi tôt, extrêmement fatigué, anéanti, car la journée avait été pénible. J'avais les nerfs brisés et avant de réussir à m'endormir complètement, j'eus plusieurs réveils en sursaut. Mais, si singulières que fussent mes impressions de ce jour, je ne me doutais pas, en m'endormant,

qu'elles n'étaient rien en comparaison de ce que mon réveil du lendemain me préparait.

SECONDE PARTIE

I
LA POURSUITE

Je dormais profondément et sans rêves. Soudain, je sentis un poids énorme m'écraser les jambes et je m'éveillai en poussant un cri. Il faisait grand jour ; et un ardent soleil inondait la chambre. Sur mon lit, ou plutôt sur mes jambes se trouvait M. Bakhtchéiev.

Pas de doute possible, c'était bien lui. Dégageant mes jambes, tant bien que mal, je m'assis dans mon lit avec l'air hébété de l'homme qui vient de se réveiller.

– Et il me regarde ! cria le gros homme. Qu'as-tu à m'examiner ainsi ? Lève-toi, mon petit père, lève-toi ! Voici une demi-heure que je suis occupé à t'éveiller ; allons, ouvre tes lucarnes !

– Qu'y a-t-il donc ? Quelle heure est-il ?

– Oh ! il n'est pas tard, mais notre Dulcinée n'a pas attendu le jour pour filer à l'anglaise. Lève-toi, nous allons courir après elle !

– Quelle Dulcinée ?

– Mais notre seule Dulcinée, l'innocente ! Elle s'est sauvée avant le jour ! Je ne crois venir que pour un instant, le temps de vous éveiller, mon petit père, et il faut que ça me prenne deux heures ! Levez-vous, votre oncle vous attend. En voilà une histoire !

Il parlait d'une voix irritée et malveillante.

– De quoi et de qui parlez-vous ? demandai-je avec impatience, mais commençant déjà à deviner ce dont il s'agissait. Ne serait-il pas question de Tatiana Ivanovna ?

– Mais sans doute, il s'agit d'elle ! Je l'avais bien dit et prédit : on ne voulait pas m'entendre. Elle nous a souhaité une bonne fête ! Elle est folle d'amour. L'amour lui tient toute la tête ! Fi donc ! Et lui, qu'en dire avec sa barbiche…

– Serait-ce Mizintchikov ?

– Le diable t'emporte ! Allons, mon petit père, frotte-toi les yeux et tâche de cuver ton vin, ne fût-ce qu'en l'honneur de cette fête. Il faut croire que tu t'en es donné hier à souper, pour que ce ne soit pas encore passé. Quel Mizintchikov ? Il s'agit d'Obnoskine. Quant à Ivan Ivanovitch Mizintchikov, qui est un homme de bonne vie et mœurs, il se prépare à nous accompagner dans cette poursuite.

– Que dites-vous ? criai-je en sautant à bas de mon lit, est-il possible que ce soit avec Obnoskine ?

– Diable d'homme ! fit le gros père en trépignant sur place, je m'adresse à lui comme à un homme instruit ; je lui fait part d'une nouvelle et il se permet d'avoir des doutes ! Allons, mon cher, assez bavardé ; nous perdons un temps précieux ; si tu veux venir avec nous, dépêche-toi d'enfiler ta culotte !

Et il sortit, indigné. Tout à fait surpris, je m'habillais au plus vite, et descendis en courant. Croyant que j'allais trouver mon oncle en cette maison où tout semblait dormir dans l'ignorance des événements, je gravis l'escalier avec précaution et, sur le palier, je rencontrai Nastenka vêtue à la hâte d'une matinée ; sa chevelure était en désordre, et il était évident qu'elle venait de quitter le lit pour guetter quelqu'un.

– Dites-moi, est-ce vrai que Tatiana Ivanovna est partie avec Obnoskine ? demanda-t-elle avec précipitation. Sa voix était entrecoupée ; elle était très pâle et paraissait effrayée.

– On le dit. Je cherche mon oncle. Nous allons nous mettre à sa poursuite.

– Oh ! ramenez-la ! ramenez-la bien vite ! Si vous ne la rattrapez pas, elle est perdue !

– Mais où donc est mon oncle ?

– Il doit être là-bas, près des écuries où l'on attelle les chevaux à la calèche. Je l'attendais ici. Écoutez : dites-lui de ma part que je tiens absolument à partir aujourd'hui ; j'y suis résolue. Mon père m'emmènera. S'il est possible, je pars à l'instant. Maintenant, tout est perdu ; tout est mort !

Ce disant, elle me regardait, éperdue, et, tout à coup, elle fondit en larmes. Je crus qu'elle allait avoir une attaque de nerfs.

– Calmez-vous ! suppliai-je. Tout ira pour le mieux. Vous verrez… Mais qu'avez-vous donc, Nastassia Evgrafovna ?

– Je… je ne sais… ce que j'ai…, dit-elle en me pressant inconsciemment les mains. Dites-lui…

Mais il se fit un bruit derrière la porte ; elle abandonna mes mains et, tout apeurée, elle s'enfuit par l'escalier sans terminer sa phrase.

Je retrouvai toute la bande : mon oncle, Bakhtchéiev et Mizintchikov, dans la cour des communs, près des écuries. On

avait attelé des chevaux frais à la calèche de Bakhtchéiev, et tout était prêt pour le départ ; on n'attendait plus que moi.

– Le voilà ! cria mon oncle en m'apercevant. Eh bien ! mon ami, t'a-t-on dit ?… ajouta-t-il avec une singulière expression sur le visage. Il y avait dans sa voix, dans son regard et dans tous ses mouvements de l'effroi, du trouble, et aussi une lueur d'espoir. Il comprenait qu'un revirement important se produisait dans sa destinée.

Je pus enfin obtenir quelques détails. À la suite d'une très mauvaise nuit, M. Bakhtchéiev était sorti de chez lui dès l'aurore pour se rendre à la première messe du couvent situé à cinq verstes environ de sa propriété. Comme il quittait la grande route pour prendre le chemin de traverse conduisant au monastère, il vit soudain filer au triple galop un tarantass contenant Tatiana et Obnoskine. Tout effrayée, les yeux rougis de larmes, Tatiana Ivanovna aurait poussé un cri et tendu les bras vers Bakhtchéiev, comme pour le supplier de prendre sa défense. C'était du moins ce qu'il prétendait.

– Et lui, le lâche, avec sa barbiche, ajoutait-il, il ne bougeait pas plus qu'un cadavre : il se cachait ; mais compte là-dessus, mon bonhomme ; tu ne nous échapperas pas !

Sans plus de réflexions, Stéphane Alexiévitch avait repris la grande route et gagné à toute vitesse Stépantchikovo, où il avait aussitôt fait éveiller mon oncle, Mizintchikov et moi. On s'était décidé pour la poursuite.

– Obnoskine ! Obnoskine ! disait mon oncle, les yeux fixés sur moi comme s'il eût voulu en même temps me faire entendre autre chose. Qui l'eût cru ?

– On peut s'attendre à toutes les infamies de la part de ce misérable ! cria Mizintchikov avec indignation, mais en détournant la tête pour éviter mon regard.

– Eh bien ! partons-nous ? Allons-nous rester là jusqu'à ce soir, à raconter des sornettes ? interrompit M. Bakhtchéiev en montant dans la calèche.

– En route ! en route ! reprit mon oncle.

– Tout va pour le mieux, mon oncle ! lui glissai-je tout bas. Voyez donc comme cela s'arrange !

– Assez là-dessus, mon ami ; ce serait péché de se réjouir… Ah ! vois-tu, c'est maintenant qu'ils vont la chasser purement et simplement, pour la punir de leur déconvenue ! Je ne prévois que d'affreux malheurs !

– Allons, Yégor Ilitch, quand vous aurez fini de chuchoter, nous partirons ! cria encore M. Bakhtchéiev. À moins que vous ne préfériez faire dételer et nous offrir une collation ! Qu'en pensez-vous ? Un petit verre d'eau de vie ?

Cela fut dit d'un ton tellement furibond qu'il était impossible de ne point déférer sur le champ au désir de M. Bakhtchéiev. Nous montâmes séance tenante dans la calèche, et les chevaux partirent au galop.

Pendant quelque temps, tout le monde garda le silence. L'oncle me regardait d'un air entendu, mais ne voulait point parler devant les autres. Parfois, il s'absorbait dans ses réflexions, puis il tressaillait comme un homme qui s'éveille et regardait autour de lui avec agitation. Mizintchikov semblait calme et fumait son cigare dans l'extrême dignité de l'honneur injustement offensé.

Mais Bakhtchéiev s'emportait pour tout le monde. Il grognait sourdement, couvait les hommes et les choses d'un œil franchement indigné, rougissait, soufflait, crachait sans cesse de côté et ne pouvait prendre sur lui de se tenir tranquille.

– Êtes-vous bien sûr, Stépane Alexiévitch, qu'ils soient partis pour Michino ? s'enquit soudain mon oncle. Et, se tournant vers moi, il ajouta : – C'est à une vingtaine de verstes d'ici, mon ami, un petit village d'une trentaine d'âmes qu'un employé en retraite du chef-lieu vient d'acheter à l'ancien propriétaire. C'est un chicanier comme on en voit peu. Du moins, on lui a fait cette réputation, peut-être injustement. Stépane Alexiévitch assure que telle est précisément la direction prise par Obnoskine, et l'employé retraité serait son complice.

– Parbleu ! cria Bakhtchéiev, tout ragaillardi. Je vous dis que c'est à Michino ! Seulement, il est bien possible qu'il n'y soit plus, votre Obnoskine. Nous avons perdu trois heures à bavarder !

– Ne vous inquiétez pas, interrompit Mizintchikov. Nous le retrouverons.

– Oui, c'est ça ; nous le retrouverons ; mais bien sûr ! En attendant, il tient sa proie et il peut courir !

– Calme-toi, Stépane Alexiévitch, calme-toi ; nous les rattraperons, dit mon oncle. Ils n'ont pas eu le temps de rien organiser. Tu verras.

– Pas le temps de rien organiser ! répéta Bakhtchéiev d'une voix furieuse. Oui, elle n'aura eu le temps de rien organiser, avec son apparence si douce ! « Elle est si douce ! dit-on, si douce ! » – fit-il d'une voix fluttée qui voulait évidemment contrefaire quelqu'un. – « Elle a eu des malheurs ! » Mais elle nous a tourné les talons, la pauvre malheureuse. Allez donc courir après

elle sur les grandes routes, dès l'aube, en tirant la langue ! On n'a pas seulement eu le temps de dire convenablement ses prières à l'occasion de la belle fête ! Fi donc !

– Cependant, remarquai-je, ce n'est pas une enfant, elle n'est plus en tutelle. On ne peut la faire revenir si elle ne le veut pas. Alors, comment ferons-nous ?

– Tu as raison, dit mon oncle, mais elle consentira, je te l'assure. Elle se laisse faire en ce moment… mais, aussitôt qu'elle nous aura vus, elle reviendra, je t'en réponds. Mon ami, c'est notre devoir de ne pas l'abandonner, de ne pas la sacrifier.

– Elle n'est plus en tutelle ! s'écria Bakhtchéiev en se tournant vers moi. C'est une sotte, mon petit père, une sotte accomplie et il importe peu qu'elle ne soit pas en tutelle. Hier, je ne voulais même pas t'en parler, mais, dernièrement, m'étant trompé de porte, j'entrai dans sa chambre par mégarde. Eh bien, debout devant sa glace et les poings sur les hanches, elle dansait l'écossaise ! Elle était mise à ravir, comme une gravure de mode. Je ne pus que cracher et m'en aller. Et, dès ce moment, j'eus le pressentiment de la chose aussi nettement que si je l'avais lue !

– Mais pourquoi la juger aussi sévèrement ? insistai-je, non sans une certaine timidité. Il est connu que Tatiana Ivanovna ne jouit pas… d'une santé parfaite… enfin… elle a des manies… Il me semble que le seul coupable est Obnoskine.

– Elle ne jouit pas d'une santé parfaite ? Allons donc ! répartit le gros homme tout rouge de colère. Tu as juré de me faire enrager ! Tu l'as juré depuis hier ! Elle est sotte, mon petit père, je te le répète, absolument sotte ! Il ne s'agit pas de savoir si elle jouit ou non d'une santé parfaite : elle est folle de Cupidon depuis sa plus tendre enfance et vous voyez où Cupidon l'a conduite. Quant à l'autre, avec sa barbiche, il n'y faut même

plus penser. Il galope sa troïka, drelin ! drelin ! drelin ! sonnez clochettes ! et comme il doit rire, avec l'argent dans sa poche !

– Croyez-vous donc qu'il l'abandonnerait tout aussitôt ?

– Tiens ! Tu te figures qu'il irait promener avec lui un pareil trésor ? Qu'est-ce qu'il en ferait ? Il la dépouillera et puis il la laissera sous quelque buisson, au bord de la route : bonsoir la compagnie ! Il ne lui restera plus que l'abri de son buisson et le parfum des fleurs.

– À quoi bon t'emporter, Stépane ? Cela n'avancera pas les affaires ! s'écria mon oncle. Qu'as-tu à te fâcher ? Tu m'abasourdis. Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

– Y-t-il un cœur dans ma poitrine, oui ou non ? J'ai beau ne lui être qu'un étranger, cela m'irrite. C'est peut-être aussi par affection que je le dis… Hé ! que le diable m'emporte ! Quel besoin avais-je de revenir chez vous ? Qu'est-ce que ça peut bien me faire ? Qu'est-ce que ça peut bien me faire ?

Ainsi s'agitait M. Bakhtchéiev ; mais je ne l'écoutais plus, plongé que j'étais dans une profonde méditation au sujet de celle que nous poursuivions. Voici brièvement la biographie de Tatiana Ivanovna, telle que j'eus l'occasion de la recueillir par la suite, d'une source certaine. Il faut la connaître pour comprendre ses aventures.

Pauvre orpheline élevée dès l'enfance dans une maison étrangère et peu hospitalière, puis jeune fille pauvre, puis demoiselle pauvre, enfin vieille fille pauvre, Tatiana Ivanovna, dans toute sa pauvre vie, avait bu jusqu'à la lie la coupe amère du chagrin, de l'isolement, de l'humiliation et des reproches. Elle connut, sans que rien ne lui en fût épargné, tout ce que le pain d'autrui apporte avec lui de rancœurs. La nature l'avait douée d'un caractère enjoué, très impressionnable et léger.

Dans les débuts, elle supportait tant bien que mal sa triste destinée et trouvait encore à rire son rire insouciant et puéril. Mais le sort en eut raison avec le temps.

Peu à peu, elle pâlit, maigrit, devint irritable et d'une susceptibilité maladive et finit par tomber en une rêverie interminable, seulement interrompue par des crises de larmes et de sanglots convulsifs. Seule l'imagination la consolait, la ravissait d'autant plus que la réalité lui apportait moins de biens tangibles. Ces rêves, qui jamais ne se réalisaient, lui apparaissaient d'autant plus charmants que ses espoirs de terrestre bonheur s'évanouissaient plus complètement et sans retour. Ce n'était plus en songe, mais les yeux grands ouverts, qu'elle rêvait de richesses incalculables, d'éternelle beauté, de prétendants riches, nobles et élégants, princes ou fils de généraux qui lui gardaient leurs cœurs dans une pureté virginale et expiraient à ses pieds, d'amour infini, jusqu'à ce qu'*il* apparût, *lui,* l'être d'une beauté idéale, réunissant en soi toutes les perfections, affectueux et passionné, artiste, poète, fils de général, le tout à la fois ou successivement. Sa raison faiblissait sous l'action dissolvante de cet opium de rêveries secrètes et incessantes, lorsque, tout à coup, la destinée lui joua un dernier tour.

Demoiselle de compagnie chez une vieille dame aussi hargneuse qu'édentée, elle se trouvait réduite au dernier degré de l'humiliation, confinée dans le terre-à-terre le plus lugubre et le plus écœurant, accusée de toutes les infamies, à la merci des offenses du premier venu, sans personne pour la défendre, abrutie par cette vie atroce et en même temps ravie dans l'artificiel paradis de ses songes follement ardents, quand elle apprit soudain la mort d'un parent éloigné dont tout les proches avaient disparu depuis longtemps. Dans sa légèreté, elle ne s'en était jamais préoccupée. C'était un homme bizarre qui avait vécu enfermé, dans un lieu lointain, solitaire, morne, craignant le bruit, s'occupant de phrénologie et d'usure.

Une énorme fortune lui tombait du ciel comme par miracle et se répandait à ses pieds en longue coulée d'or : elle était l'unique héritière de l'oublié. Cette ironie du sort l'acheva. Comment ce cerveau affaibli ne se fût-il pas aveuglément fié à ses visions, alors qu'une partie s'en vérifiait ? La malheureuse y laissa sa dernière lueur de bon sens. Défaillante de félicité, elle se perdit définitivement dans le monde charmant des fantaisies insaisissables et des fantômes séducteurs. Foin des scrupules, des doutes, des barrières qu'élève la réalité et de ses lois rigoureuses et fatales !

Elle avait trente-cinq ans, rêvait de beauté éblouissante et, dans le froid de son triste automne, elle sentait derrière elle les richesses d'un coffre inépuisable ; tout cela se confondait sans lutte dans son être. Si l'un de ses rêves s'était fait vie, pourquoi pas les autres ! Pourquoi n'apparaîtrait-*il* pas ? Tatiana Ivanovna ne raisonnait point ; elle se contentait de croire. Et, tout en attendant l'idéal, elle vit jour et nuit défiler devant elle une armée de postulants, décorés ou non, civils ou militaires, appartenant à l'armée ou à la garde, grands seigneurs ou poètes, ayant vécu à Paris ou seulement à Moscou, avec ou sans barbiches, avec ou sans royales, espagnols ou autres, mais surtout espagnols, cohue innombrable et inquiétante ; un pas de plus et elle était mûre pour la maison de fous. Enivrés d'amour, ces jolis fantômes se serraient autour d'elle en une foule brillante et ces créations fantasmagoriques, elle les transportait dans la vie de chaque jour. Tout homme dont elle rencontrait le regard était amoureux d'elle ; le premier passant venu se voyait promu espagnol et, si quelqu'un mourait, c'était d'amour pour elle.

Cela se confirmait à ses yeux de ce que des Obnoskine, des Mizintchikov et tant d'autres se mirent à la courtiser, et tous dans le même but. On l'entourait de petits soins ; on s'efforçait de lui plaire, de la flatter. La pauvre Tatiana ne voulut même pas soupçonner que toutes ces manœuvres n'avaient pas d'autre objectif que son argent, convaincue que, par ordre supérieur, les

hommes, corrigés, étaient devenus gais, aimables, charmants et bons. *Il* ne paraissait pas encore, mais, sans nul doute, *il* allait bientôt paraître et la vie était fort supportable, si attrayante, si pleine d'amusements et de délices que l'on pouvait bien patienter.

Elle mangeait des bonbons, cueillait des fleurs, recherchait les plaisirs et lisait des romans. Mais la lecture surexcitait son imagination et elle abandonnait le livre dès la seconde page, s'envolant dans ses rêveries à la plus légère allusion amoureuse, à la description d'une toilette, d'une localité, d'une pièce. Sans cesse elle faisait venir de nouvelles parures, des dentelles, des chapeaux, des coiffures, des rubans, des échantillons, des patrons, des dessins de broderies, des bonbons, des fleurs, des petits chiens. Trois femmes de chambre passaient leurs journées à coudre dans la lingerie et la demoiselle ne cessait d'essayer ses corsages et ses falbalas et, du matin jusqu'au soir, parfois même la nuit, elle restait à se tourner devant sa glace. Depuis sa subite fortune, elle avait rajeuni et embelli. Je ne me rappelle pas quel lointain degré de parenté l'unissait à feu le général Krakhotkine et fus toujours persuadé que cette consanguinité n'avait jamais existé que dans l'imagination inventive de la générale, désireuse d'accaparer la riche Tatiana et de la marier au colonel de gré ou de force. M. Bakhtchéiev avait raison de dire que Cupidon avait brouillé la tête à Tatiana, et l'oncle était fort raisonnable de la poursuivre et de la ramener, fût-ce malgré elle. Elle n'eût pu vivre sans tutelle, la pauvrette ; elle eût péri, à moins qu'elle ne fût devenue la proie de quelque coquin.

Nous arrivâmes à Michino vers dix heures. C'était un misérable trou de village à environ trois verstes de la grande route. Six ou sept cabanes de paysans, enfumées, à peine couvertes de chaume, y regardaient le passant d'un air morne et assez peu hospitalier.

On ne voyait pas un jardin, pas un buisson à un quart de verste à la ronde. Un vieux cytise endormi laissait piteusement pendre ses branches au-dessus d'une mare verdâtre qu'on appelait l'étang. Quelle fâcheuse impression ne devait pas produire un tel lieu d'habitation sur Tatiana Ivanovna ! Triste mise en ménage !

La maison du maître était nouvellement construite en bois, étroite, longue, percée de six fenêtres alignées et hâtivement couvertes de chaume, car l'employé-propriétaire était en train de s'installer. La cour n'était pas encore complètement entourée et l'on voyait, sur un seul côté, une barrière de branchages de noyers entrelacés dont les feuilles desséchées n'avaient pas eu le temps de tomber. Le long de cette haie était rangé le tarantass d'Obnoskine. Nous tombions tout à fait inopinément sur les coupables et, par une fenêtre ouverte, on entendait des cris et des pleurs.

Nous entrâmes dans le vestibule, d'où un gamin nu-pieds s'enfuit à notre aspect. Nous passâmes dans la première pièce. Sur un long divan turc, recouvert de perse, Tatiana était assise, tout éplorée. En nous voyant, elle poussa un cri et se couvrit le visage de ses mains. Près d'elle siégeait Obnoskine, effrayé et confus à faire pitié. Il était à ce point troublé qu'il se précipita pour nous serrer la main comme s'il eût été grandement réjoui de notre arrivée. Par la porte ouverte qui donnait dans la pièce suivante, on pouvait apercevoir un pan de robe : quelqu'un nous guettait et écoutait par une imperceptible fente. Les habitants de la maison ne se montrèrent pas ; il semblait qu'ils fussent absents. Ils s'étaient tous cachés.

– La voilà, la voyageuse ! Elle se cache la figure dans les mains ! cria M. Bakhtchéiev en pénétrant à notre suite.

– Calmez vos transports, Stépane Alexiévitch ! C'est indécent à la fin ! Seul, ici, Yégor Ilitch a le droit de parler ; nous au-

tres, nous ne sommes que des étrangers, fit Mizintchikov d'un ton acerbe.

Mon oncle jeta sur M. Bakhtchéiev un regard sévère ; puis, feignant de ne pas s'apercevoir de la présence d'Obnoskine qui lui tendait la main, il s'approcha de Tatiana Ivanovna dont la figure restait toujours cachée et, de sa voix la plus douce, avec le plus sincère intérêt, il lui dit :

– Tatiana Ivanovna, nous avons pour vous tant d'affection et tant d'estime, que nous avons voulu venir nous-mêmes afin de connaître vos intentions. Voulez-vous rentrer avec nous à Stépantchikovo ? C'est la fête d'Ilucha. Ma mère vous attend avec impatience et Sacha et Nastia ont dû bien vous pleurer toute la matinée…

Tatiana Ivanovna releva timidement la tête, le regarda au travers de ses doigts et, soudain, fondant en larmes, elle se jeta à son cou.

– Ah ! Emmenez-moi ! Emmenez-moi vite ! criait-elle à travers ses sanglots. Au plus vite !

– Elle a fait une sottise, et elle le regrette à présent ! siffla Bakhtchéiev en me poussant.

– Alors, l'affaire est terminée, dit sèchement mon oncle à Obnoskine sans presque le regarder. Tatiana Ivanovna, votre main et partons !

Il se fit un frou-frou derrière la porte qui grinça et s'ouvrit un peu plus.

– Cependant, fit Obnoskine, surveillant avec inquiétude la porte entr'ouverte, il me semble qu'à un certain point de vue… jugez vous-même, Yégor Ilitch… votre conduite chez moi… en-

fin, je vous salue et vous ne daignez même pas me voir… Yégor Ilitch…

– Votre conduite chez moi fut une vilaine conduite, Monsieur, répondit mon oncle en regardant sévèrement Obnoskine et ici, vous n'êtes même pas chez vous. Vous avez entendu ? Tatiana Ivanovna ne désire pas rester ici une minute de plus. Que vous faut-il encore ? Pas un mot, entendez-vous ? Pas un mot de plus ; je vous en prie ! Je désire éviter toute explication complémentaire et ce sera d'ailleurs beaucoup plus avantageux pour vous.

Mais Obnoskine perdit courage à un tel point qu'il se mit à lâcher les bêtises les plus inattendues.

– Ne me méprisez pas, Yégor Ilitch, dit-il à voix basse et pleurant presque de honte, mais se retournant sans cesse vers la porte comme s'il eût craint qu'on l'entendît. Ce n'est pas ma faute : c'est maman. Je ne l'ai pas fait par intérêt, Yégor Ilitch : je l'ai fait… tout simplement… Bien sûr, je l'ai aussi fait par intérêt… mais, dans un noble but, Yégor Ilitch. J'aurais employé ce capital d'une façon utile ; j'aurais fait du bien, Monsieur. Je voulais aider aux progrès de l'instruction publique et je songeais à fonder une bourse dans une Faculté… Voilà à quel emploi je destinais ma fortune, Yégor Ilitch ; ce n'était pas pour autre chose, Yégor Ilitch…

Nous sentîmes tous la confusion nous envahir. Mizintchikov lui-même rougit et se détourna et le trouble de mon oncle fut tel qu'il ne savait plus que dire.

– Allons, allons ; assez, assez ! balbutia-t-il enfin. Calme-toi Paul Sémionovitch. Qu'y faire ?… Si tu veux, viens dîner, mon ami… Je suis très content, très content…

Mais M. Bakhtchéiev agit tout autrement.

– Créer une bourse ! rugit-il furieusement. Cela t'irait bien, de créer des bourses ! Tu serais surtout fort heureux de chiper celles que tu pourrais… Tu n'as pas seulement de culottes et tu te mêles de créer des bourses ! Chiffonnier, va ! Tu t'imaginais subjuguer ce tendre cœur ! Mais où donc est-elle, ton espèce de mère ? Se serait-elle cachée ? Je parie qu'elle n'est guère loin… derrière le paravent… à moins qu'elle ne se soit fourrée sous son lit, de venette !

– Stépane ! Stépane ! cria mon oncle.

Obnoskine rougit et voulut protester, mais avant qu'il eût eu le temps d'ouvrir la bouche, la porte s'ouvrit et, rouge de colère, les yeux dardant des éclairs, Anfissa Pétrovna, en personne, fit irruption dans la pièce.

– Qu'est-ce que cela signifie ? cria-t-elle. Qu'est-ce qu'il se passe ici, Yégor Ilitch ? vous vous introduisez avec votre bande dans une maison respectable ; vous effrayez les dames ; vous commandez en maître !… De quoi ça a-t-il l'air ? J'ai encore toute ma raison, grâce à Dieu ! Et toi, lourdaud, continua-t-elle en se tournant vers son fils, tu as donc baissé pavillon devant eux ? On insulte ta mère dans ta maison et tu restes là, bouche bée ! Tu fais un joli coco ! Tu n'es plus un homme ; tu n'es qu'une chiffe !

Il ne s'agissait plus de délicatesses, ni de manières distinguées, ni de maniement de face-à-main, comme la veille. Anfissa Pétrovna ne se ressemblait plus. C'était une véritable furie, une furie qui avait jeté son masque de grâce. Dès que mon oncle l'aperçut, il prit Tatiana sous le bras et se dirigea vers la porte. Mais Anfissa Pétrovna lui barra le chemin.

– … Vous ne sortirez pas ainsi, Yégor Ilitch, reprit-elle. De quel droit emmenez-vous Tatiana Ivanovna par force ? Il vous

contrarie qu'elle ait échappé aux vils calculs que vous aviez manigancés avec votre mère et l'idiot Foma Fomitch ! C'est vous qui vouliez vous marier par intérêt. Excusez-nous, Monsieur, si nous avons ici des idées plus nobles. C'est en voyant ce qui se tramait contre elle que Tatiana Ivanovna se confia d'elle-même à Pavloucha, pour s'arracher à sa perte. Car elle l'a supplié de la tirer de vos filets et c'est pour cela qu'elle dut s'enfuir nuitamment de chez vous. Voilà, Monsieur, comment vous l'avez poussée à bout. N'est-il pas vrai, Tatiana Ivanovna ? Alors comment osez-vous faire irruption dans une noble et respectable maison, à la tête d'une bande et faire violence à une digne demoiselle, malgré ses cris et ses larmes ? Je ne le permettrai pas ! Je ne le permettrai pas ! Je ne suis pas folle ! Tatiana restera, parce qu'elle le veut ainsi !… Allons, Tatiana Ivanovna, ne les écoutez pas ; ce sont vos ennemis ; ce ne sont pas vos amis ! N'ayez pas peur ; venez et je vais les mettre sur le champ à la porte !

– Non ! non ! cria Tatiana avec effroi. Je ne veux pas ! Je ne veux pas. Il n'est pas mon mari ! Je ne veux pas épouser votre fils ! Il n'est pas mon mari !

– Vous ne voulez pas ? glapit Anfissa Pétrovna, étouffant de colère. Vous ne voulez pas ? Vous êtes venue jusqu'ici et vous ne voulez pas ? Mais alors, comment avez-vous osé nous tromper ainsi ? Alors, comment avez-vous osé lui promettre votre main et vous sauver de nuit avec lui ? Vous vous êtes jetée à sa tête et vous nous avez engagés dans la dépense et dans les ennuis ! Et il se pourrait qu'à cause de vous mon fils perdit un beau parti ! des dots de plusieurs dizaines de mille roubles ! Non, Mademoiselle, vous payerez cela ; vous devez le payer ; nous avons des preuves ; vous vous êtes enfuie avec lui, la nuit…

Mais nous n'écoutions plus cette tirade. D'un commun accord, nous nous groupâmes autour de mon oncle et nous avançâmes vers le perron en marchant droit sur Anfissa Pétrovna. La calèche avança.

– Il n'y a que de malhonnêtes gens qui soient capables d'une pareille conduite ! Tas de lâches ! criait Anfissa Pétrovna du haut du perron. Elle était hors d'elle. – Je vais porter plainte… Tatiana Ivanovna, vous allez dans une maison infâme ! Vous ne pouvez pas épouser Yégor Ilitch ; il entretient sous vos yeux cette institutrice !…

Mon oncle tressaillit, pâlit, se mordit les lèvres et courut installer Tatiana Ivanovna dans la voiture. Je fis le tour de la calèche et, le pied sur le marchepied, j'attendais le moment de monter, quand Obnoskine surgit tout à coup près de moi. Il me saisit la main.

– Au moins, ne me retirez pas votre amitié ! dit-il en la serrant fortement. Son visage avait une expression désespérée.

– Mon amitié ? fis-je en mettant le pied sur le marchepied.

– Mais voyons, Monsieur ! Hier encore, je reconnus en vous l'homme supérieurement instruit. Ne me condamnez pas. C'est ma mère qui m'a induit en tentation, mais je n'ai aucune responsabilité là-dedans. J'aurais plutôt le goût de la littérature ! Je vous assure que c'est ma mère qui a tout fait.

– Eh bien, répondis-je, je vous crois ; adieu !

Nous partîmes au galop, poursuivis longtemps encore par les cris et les malédictions d'Anfissa Pétrovna, cependant que toutes les fenêtres de la maison se garnissaient subitement de visages inconnus qui nous regardaient avec une curiosité sauvage.

Nous étions cinq dans la calèche. Mizintchikov était monté sur le siège, à côté du cocher, pour laisser sa place à M. Bakhtchéiev qui se trouvait maintenant en face de Tatiana

Ivanovna. Elle était très contente que nous l'emmenions, mais continuait à pleurer. Mon oncle la consolait de son mieux. Il était triste et pensif ; on voyait que les infamies vomies par Anfissa Pétrovna sur le compte de Nastenka l'avaient péniblement affecté. Cependant, notre retour se fût effectué sans encombre sans la présence de M. Bakhtchéiev.

Assis vis-à-vis de Tatiana Ivanovna, il se trouvait assez mal à l'aise et ne pouvait garder son sang-froid ; il ne tenait pas en place, rougissait, roulait des yeux farouches et, quand mon oncle entreprenait de consoler Tatiana, le gros homme, positivement hors de lui, grognait comme un bouledogue qu'on taquine. Mon oncle lui jetait des coups d'œil inquiets. Enfin, devant ces extraordinaires manifestations de l'état d'âme de son vis-à-vis, Tatiana Ivanovna se prit à l'examiner avec attention, puis elle nous regarda, sourit et, soudain, du manche de son ombrelle, elle frappa légèrement l'épaule de M. Bakhtchéiev.

– Insensé ! dit-elle avec le plus charmant enjouement, et elle se cacha aussitôt derrière son éventail.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

– Quoi ? rugit-il. Qu'est-ce à dire, Madame ? Alors, c'est sur moi que tout va retomber, maintenant ?

– Insensé ! insensé ! répétait Tatiana Ivanovna éclatant de rire et battant des mains.

– Arrête ! cria Bakhtchéiev au cocher. Halte !

On s'arrêta. Bakhtchéiev ouvrit la portière et sortit en hâte de la voiture.

– Mais qu'as-tu donc ? Stépane Alexiévitch ? Où vas-tu ? criait mon oncle stupéfait.

– Non ; j'en ai assez ! clamait le gros père, tout tremblant d'indignation. Que le diable vous emporte ! Je suis trop vieux, Madame, pour qu'on me fasse des avances. Je préfère encore mourir sur la grand'route !

Et, ajoutant en français : « *Bonjour, Madame, comment vous portez-vous ?* » il s'en fut à pied, en effet. La calèche le suivait. À la fin, mon oncle perdit patience et s'écria :

– Stépane Alexiévitch, ne fais pas l'imbécile ! En voilà assez ! Monte donc ; il est temps de rentrer.

– Laissez-moi ! répliqua Stépane Alexiévitch tout haletant, car son embonpoint le gênait pour marcher.

– Au galop ! ordonna Mizintchikov au cocher.

– Que dis-tu ? Que dis-tu ? Arrête !... voulut crier mon oncle ; mais la calèche était déjà lancée. Mizintchikov avait calculé juste ? Il obtint tout de suite le résultat qu'il avait escompté.

– Halte ! halte ! cria derrière nous une voix désespérée. Arrête, scélérat ! arrête, misérable !

Le gros homme parut enfin, brisé de fatigue, respirant à peine ; d'innombrables gouttes de sueur perlaient à son front ; il dénoua sa cravate et retira sa casquette. Très sombre, il monta dans la voiture sans souffler mot. Cette fois, je lui cédai ma place de façon qu'au moins il ne se trouvât pas en face de Tatiana Ivanovna, qui, pendant toute cette scène, n'avait cessé de se tordre de rire et de battre des mains ; elle ne put plus le regarder de sang-froid de tout le reste du voyage. Mais, jusqu'à ce qu'on fut arrivé à la maison, il ne dit pas un mot et garda les yeux fixés sur la roue de derrière.

Il était midi quand nous réintégrâmes Stépantchikovo. Je me rendis directement au pavillon et, tout aussitôt, je vis apparaître Gavrilo avec le thé. J'allais le questionner, mais mon oncle entra derrière lui et le renvoya.

II
NOUVELLES

– Mon ami, me dit-il précipitamment, je ne viens que pour un instant ; il me tarde de te communiquer… Je me suis informé. Personne de la maison n'a été à la messe, excepté Ilucha, Sacha et Nastenka. Il paraîtrait que ma mère serait tombée en attaque de nerfs et qu'on aurait eu grand'peine à la faire reprendre ses sens. Il est décidé que l'on va se réunir chez Foma et on me prie de m'y rendre. Je ne sais seulement si je dois ou non lui souhaiter sa fête, à Foma, et c'est là un point important. Enfin, je me demande l'effet qu'aura produit toute cette histoire ; Serge, j'ai le pressentiment que cela va être affreux !

– Au contraire, mon oncle, me hâtai-je de lui répondre, tout s'arrange admirablement. Il vous est dès à présent impossible d'épouser Tatiana Ivanovna ; ce serait monstrueux. Je voulais vous l'expliquer en voiture.

– Oui, oui, mon ami. Mais ce n'est pas tout… Dans tout cela, on voit clairement apparaître le doigt de Dieu… Mais je veux parler d'autre chose… Pauvre Tatiana Ivanovna ! Quelle aventure ! Quel misérable que cet Obnoskine ! Je l'appelle misérable et j'étais tout prêt à en faire tout autant que lui en épousant Tatiana Ivanovna… Bon ! ce n'est pas ce que je voulais te dire… As-tu entendu ce que criait ce matin cette malheureuse Anfissa Pétrovna au sujet de Nastia ?

– Je l'ai entendu, mon oncle. J'espère que vous avez enfin compris qu'il faut vous presser.

– Absolument. Je dois précipiter les choses à tout prix, répondit mon oncle. Le moment solennel est arrivé. Mais voici,

mon ami, il est une chose que nous n'avons pas envisagée hier, et, cette nuit, je n'en ai pas fermé l'œil : consentira-t-elle à m'épouser ?

– De grâce, mon oncle ! puisqu'elle vous dit qu'elle vous aime !

– Mon ami, elle ajoute aussitôt : mais je ne vous épouserai pour rien au monde.

– Eh ! mon oncle, on dit cela… Mais les circonstances ont changé aujourd'hui même.

– Tu crois ? Non, mon cher Serge, c'est délicat, très délicat ! Croirais-tu pourtant que, malgré mes ennuis, mon cœur m'en faisait souffrir de bonheur ! Allons, au revoir. Il faut que je m'en aille ; on m'attend et je suis déjà en retard. Je ne voulais que te dire un mot en passant. Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il en revenant sur ses pas, j'oublie le principal. Voilà : j'ai écrit à Foma !

– Quand donc ?

– Cette nuit. Il faisait à peine jour, ce matin, quand je lui fis porter ma lettre par Vidopliassov. En deux feuilles, je lui ai tout raconté très sincèrement ; en un mot, je lui dis que je dois, que je dois absolument demander la main de Nastenka. Comprends-tu ? Je le supplie de ne pas ébruiter notre rendez-vous dans le jardin et je fais appel à sa générosité pour intercéder auprès de ma mère. Sans doute j'écris fort mal, mon ami, mais cela, je l'ai écrit du fond de mon cœur, en arrosant le papier de mes larmes.

– Et qu'a-t-il répondu ?

– Il ne m'a pas encore répondu, mais, ce matin, comme nous allions partir, je l'ai rencontré dans le vestibule, en vête-

ments de nuit, pantoufles et bonnet, car il ne peut dormir qu'avec un bonnet de coton ; il allait vers le jardin. Il ne me dit pas un mot, ne me regarda même pas. Je le regardai en face, moi, et du haut en bas, mais rien !

– Mon oncle, ne comptez pas sur lui ; il ne vous fera que des misères.

– Non, non, mon ami ; ne dis pas cela ! criait mon oncle avec de grands gestes. J'ai confiance. D'ailleurs, c'est mon dernier espoir. Il saura comprendre ; il saura apprécier les circonstances. Il est hargneux, capricieux, je ne dis pas le contraire, mais, quand il s'agira de générosité, il brillera comme un diamant… oui, comme un diamant. Tu en parles comme tu le fais parce que tu ne l'as jamais vu dans ses moments de générosité… Mais, mon Dieu ! s'il allait parler de ce qu'il a vu hier, alors, vois-tu, Serge, je ne sais ce qu'il pourrait arriver ! À qui se fier, alors ? Non, il est incapable d'une pareille lâcheté. Je ne vaux pas la semelle de ses bottes ! Ne hoche pas la tête, mon ami, c'est la pure vérité, je ne la vaux pas.

– Yégor Ilitch, votre maman désire vous voir ! glapit d'en bas la voix désagréable de la Pérépélitzina. Elle avait certainement eu le temps d'entendre toute notre conversation par la fenêtre. – On vous cherche vainement dans toute la maison.

– Mon Dieu ! me voilà en retard. Quel ennui ! fit précipitamment mon oncle. De grâce, mon ami, habille-toi. Je n'étais venu que pour te demander de m'y accompagner. J'y vais ! j'y vais ! Anna Nilovna, j'y vais !

Resté seul, je me rappelai ma rencontre avec Nastenka et je me félicitai de ne pas en avoir parlé à mon oncle ; cela n'aurait servi qu'à le troubler davantage. Je prévoyais un orage et n'imaginais point comment mon oncle parviendrait à se tirer d'affaire et à faire sa demande à Nastenka. Je le répète : en dépit

de ma foi en sa loyauté, je ne pouvais m'empêcher de douter du succès.

Cependant, il fallait se hâter. Je me considérais comme obligé de l'aider et me mis aussitôt à ma toilette, mais j'avais beau me dépêcher, je ne faisais que perdre du temps. Mizintchikov entra.

– Je viens vous chercher, dit-il ; Yégor Ilitch vous demande tout de suite.

– Allons ! – J'étais prêt ; nous partîmes. Chemin faisant, je lui demandai : – Quoi de neuf ?

– Ils sont tous au grand complet chez Foma qui ne boude pas aujourd'hui ; mais il semble absorbé et marmotte entre ses dents. Il a même embrassé Ilucha, ce qui a ravi Yégor Ilitch. Préalablement, il avait fait dire par la Pérépélitzina qu'il ne désirait pas qu'on lui souhaita sa fête et n'en avait parlé que pour éprouver votre oncle… La vieille respire des sels, mais elle s'est calmée parce que Foma est calme. On ne parle pas plus de notre aventure de ce matin que s'il n'était rien arrivé ; on se tait parce que Foma se tait. De toute la matinée il n'a voulu recevoir qui que ce fût et ne s'est pas dérangé bien que la vieille l'ait fait supplier au nom de tous les saints de venir la voir, parce qu'elle avait à le consulter ; elle a même frappé en personne à sa porte, mais il est resté enfermé, répondant qu'il priait pour l'humanité ou quelque chose d'approchant. Il doit mijoter un mauvais coup ; cela se voit à sa figure. Mais Yégor Ilitch est incapable de lire sur ce visage et il se félicite de la douceur de Foma Fomitch. C'est un véritable enfant… Ilucha a préparé je ne sais quels vers et on m'envoie vous chercher.

– Et Tatiana Ivanovna ?

– Eh bien ?

– Est-ce qu'elle est avec eux ?

– Non ; elle est dans sa chambre, répondit sèchement Mizintchikov. Elle se repose et pleure. Peut-être est-elle honteuse. Je crois que cette… institutrice lui tient compagnie en ce moment… Tiens ! Qu'est-ce donc ? On dirait qu'il s'amasse un orage. Voyez-moi donc ce ciel !

– En effet, répondis-je, je crois bien que c'est l'orage.

Un nuage montait qui noircissait tout un coin de ciel. Nous étions arrivés à la terrasse.

– Eh bien, que pensez-vous d'Obnoskine, hein ? continuai-je, ne pouvant me retenir de questionner Mizintchikov sur cette aventure.

– Ne m'en parlez pas ! Ne me parlez plus de ce misérable ! cria-t-il en s'arrêtant subitement, rouge de colère. Il frappa du pied. – Imbécile ! Imbécile ! Gâter une affaire aussi bonne, une pensée si lumineuse ! Écoutez : je ne suis qu'un âne de n'avoir pas surveillé ses manigances ; je l'avoue franchement et peut-être désiriez-vous cet aveu ? Mais, je vous le jure, s'il avait su jouer son jeu, je lui aurais sans doute pardonné. Le sot ! le sot ! Comment peut-on souffrir des êtres pareils dans une société ! Il faudrait les exiler en Sibérie ! les mettre aux travaux forcés !… Mais ils n'auront pas le dernier mot ! J'ai encore un moyen à ma disposition et nous verrons bien qui l'emportera. J'ai conçu quelque chose de nouveau… Convenez qu'il serait absurde de renoncer à une idée parce qu'un imbécile vous l'a volée et n'a pas su l'employer. Ce serait trop injuste. Et puis cette Tatiana est faite pour se marier ; c'est sa destinée et si on ne l'a pas encore enfermée dans une maison de santé, c'est qu'on peut l'épouser. Vous allez connaître mon nouveau projet…

– Oui, mais plus tard ! interrompis-je. Nous voici arrivés.

– Bien, bien, plus tard ! répondit-il, la bouche tordue par un sourire convulsif. Mais, où allez-vous donc ? Je vous dis : tout droit chez Foma Fomitch ! Suivez-moi ; vous ne connaissez pas encore le chemin. Vous allez en voir une comédie… Ça prend une vraie tournure de comédie…

III
LA FÊTE D'ILUCHA

Foma occupait deux grandes et belles pièces, les mieux meublées de la maison. Le grand homme était entouré de confort. La tapisserie fraîche et claire, les rideaux en soie de couleur qui garnissaient les fenêtres, les tapis, la psyché, la cheminée, les meubles élégants et commodes, tout témoignait des soins attentifs que lui prodiguaient les maîtres de la maison. Les fenêtres étaient garnies de fleurs et il y en avait aussi sur des guéridons placés dans les embrasures.

Au milieu du cabinet de travail s'étalait une grande table recouverte de drap rouge, chargée de livres, de manuscrits, au milieu desquels se détachaient un superbe encrier de bronze et un tas de plumes commis aux soins de Vidopliassov, le tout destiné à témoigner de l'importance des travaux intellectuels de Foma Fomitch.

À ce propos, je dirai qu'après huit ans environ, passés dans cette maison, Foma n'avait rien produit qui méritât mention, et plus tard, quand il eût quitté cette terre pour un monde meilleur, nous examinâmes ses manuscrits : le tout ne valait rien.

Nous trouvâmes le commencement d'un roman historique se passant au VII° siècle, à Novgorod, un monstrueux poème en vers blancs : *L'Anachorète au cimetière*, ramassis de divagations insensées sur la propriété rurale, l'importance du moujik et la façon de le traiter, et enfin une nouvelle mondaine également inachevée : *La Comtesse Vlonskaïa*. C'était tout et, cependant, Foma Fomitch imposait chaque année à mon oncle une énorme dépense en livres et revues dont beaucoup furent retrouvés intacts. Par la suite, il m'était souvent arrivé de sur-

prendre notre Foma plongé dans la lecture d'un Paul de Kock aussitôt dissimulé…

Une porte vitrée donnait du cabinet de travail dans la cour.

On nous attendait. Foma Fomitch était assis dans un confortable fauteuil, toujours sans cravate, mais vêtu d'une longue redingote qui lui descendait jusqu'aux talons. Il était en effet silencieux et absorbé. Quand nous entrâmes, il releva légèrement les sourcils et me regarda d'un œil scrutateur. Je le saluai, il me répondit par un salut peu marqué, mais néanmoins fort poli. Ma grand'mère, voyant que Foma m'avait témoigné de la bienveillance, m'adressa un signe de tête et un sourire. La pauvre femme ne s'était nullement attendue à voir son favori accueillir avec autant de calme la fugue de Tatiana Ivanovna, et cela l'avait rendue très gaie, malgré ses crises de nerfs et ses faiblesses du matin.

La demoiselle Pérépélitzina se trouvait derrière sa chaise, à son poste ordinaire ; les lèvres pincées, souriant avec une aigre malice, elle frottait ses mains osseuses. Près de la générale étaient deux vieilles et silencieuses personnes qu'elle protégeait comme étant de bonnes familles. Il y avait aussi une religieuse en tournée, arrivée du matin, et une dame du voisinage, fort âgée et ne parlant guère, qui était venue après la messe pour souhaiter la fête de la générale. Ma tante Prascovia Ilinitchna se morfondait dans un coin tout en considérant Foma Fomitch et sa mère avec une évidente inquiétude.

Mon oncle était assis dans un fauteuil ; une joie intense brillait dans ses yeux. Devant lui se tenait Ilucha, joli comme un amour avec ses cheveux frisés et sa blouse de fête en soie rouge. Sacha et Nastenka lui avaient appris des vers en cachette, pour que le plaisir de son père en ce jour fût encore augmenté par les progrès de son fils.

L'oncle était prêt à pleurer de bonheur ; la douceur inattendue de Foma, la gaieté de la générale, la fête d'Ilucha, les vers, tout cela l'avait absolument réjoui et il avait solennellement demandé l'autorisation de m'envoyer chercher, afin que j'entendisse les vers et que je prisse ma part de la satisfaction générale. Sacha et Nastenka, entrées après nous, s'étaient assises à côté d'Ilucha. Sacha riait à chaque instant, heureuse comme une enfant et, bien que pâle et languissante, Nastenka finissait par sourire de la voir. Seule, elle avait été accueillir Tatiana au retour de son expédition et ne l'avait plus quittée depuis ce moment.

L'espiègle Ilucha regardait ses deux institutrices comme s'il n'eût pu se retenir de rire. Ils devaient avoir tous trois préparé une très amusante plaisanterie qu'ils s'apprêtaient à mettre en œuvre.

J'avais complètement oublié Bakhtchéiev. Assis sur une chaise, toujours rouge et fâché, il ne soufflait mot et boudait, se mouchait, dressant une silhouette lugubre au milieu de cette fête de famille. Éjévikine s'empressait auprès de lui. Il était d'ailleurs aux petits soins pour tout le monde, baisait les mains de la générale et de son hôtesse, chuchotait quelques mots à l'oreille de Mlle Pérépélitzina, faisait sa cour à Foma Fomitch ; en un mot, il se multipliait. Tout en attendant les vers d'Ilucha, il se précipita à ma rencontre avec force salutations en témoignage de son estime et de son dévouement. On ne l'eût guère cru venu à Stépantchikovo pour prendre la défense de sa fille et l'emmener définitivement.

– Le voilà ! s'écria joyeusement mon oncle à ma vue. Ilucha m'a fait la surprise d'apprendre une poésie ; oui, c'est une véritable surprise. J'en suis très ému, mon ami, et je t'ai envoyé chercher tout exprès… Assieds-toi à côté de moi et écoutons ! Foma Fomitch, mon cher, avoue donc que c'est toi qui leur a inspiré cette idée pour me faire plaisir. J'en jurerais !

Du moment que mon oncle s'exprimait ainsi et sur un pareil ton, on pouvait supposer que tout allait bien. Mais comme l'avait dit Mizintchikov, le malheur était que mon oncle ne savait pas déchiffrer les physionomies. À l'aspect de Foma, je compris que l'ancien hussard avait eu le coup d'œil juste et qu'il fallait en effet s'attendre à quelque coup de théâtre.

– Ne faites pas attention à moi, colonel, répondit-il d'une voix débile, d'une voix d'homme qui pardonne à ses ennemis. Je ne puis que louer cette surprise qui prouve la sensibilité et la sagesse de vos enfants. Les vers sont fort utiles, ne fût-ce que pour l'exercice d'articulation qu'ils comportent… Mais, ce matin, colonel, je ne me préoccupais pas de poésie ; j'étais tout à mes prières, vous le savez. Je n'en suis pas moins prêt à écouter ces vers.

Pendant ce temps, j'embrassais Ilucha et lui faisais mes souhaits.

– C'est juste, Foma, reprit mon oncle, j'avais oublié, mais je t'en demande pardon, tout en étant très sûr de ton amitié, Foma !… Embrasse-le donc encore une fois, Sérioja et regarde-moi ce gamin ! Allons, commence, Ilucha. De quoi s'agit-il ? Ce doit être une ode solennelle… de Lomonossov, sans doute ?

Et mon oncle se redressait, ne pouvant tenir en place, tant il était impatient et joyeux.

– Non, petit père, ce n'est pas de Lomonossov, dit Sachenka, contenant à peine son hilarité, mais, comme vous êtes un ancien soldat et que vous avez combattu les ennemis, Ilucha a appris une poésie militaire : « Le siège de Pamba », petit père.

– « Le siège de Pamba » ! Ah ! je ne me rappelle pas ce qu'était cette Pamba… Connais-tu ça, Sérioja ? Sûrement, il a dû

se passer là quelque chose d'héroïque, et mon oncle se redressa encore.

– Récite, Ilucha, ordonna Sachenka.

Ilucha commença sa récitation d'une voix grêle, claire et égale, sans s'arrêter aux points ni aux virgules, suivant la coutume des enfants qui débitent des poésies apprises par cœur.

Depuis neuf ans, Pedro Gomez
Assiège le château de Pamba,
Ne se nourrissant que de lait.
Et toute l'armée de don Pedro,
Au nombre de neuf mille Castillans,
Obéit au vœu prononcé,
Ne mange même pas de pain
Et ne boit que du lait.

– Comment ? Qu'est-ce ? Qu'est-ce que ce lait ? s'exclama mon oncle en me regardant avec étonnement.

– Continue à réciter ! fit Sachenka.

Chaque jour, don Pedro Gomez
Déplore son impuissance
En se voilant la face.
Déjà commence la dixième année ;
Et les méchants Maures triomphent,
Car, de l'armée de don Pedro,
Il ne reste plus que dix-neuf hommes…

– Mais ce sont des sottises ! s'écria mon oncle avec inquiétude. C'est impossible ! Il ne reste que dix-neuf hommes de toute une armée auparavant très considérable. Qu'est-ce que cela, mon ami ?

Mais Sacha n'y tint plus et partit d'un franc éclat de rire de gamine et, bien que la pièce n'eût rien de bien drôle, il était impossible de la regarder sans partager son hilarité.

– C'est une poésie comique, papa ! s'écria-t-elle, toute joyeuse de son idée enfantine. L'auteur ne l'a composée que pour faire rire, papa !

– Ah ! c'est une poésie comique ! fit mon oncle dont le visage s'éclaira, une poésie comique ! C'est ce que je pensais... Parbleu ! parbleu ! c'est une poésie comique ! Et elle est très drôle : ce Gomez qui ne donnait que du lait à toute son armée pour tenir un vœu ? C'était malin, un vœu pareil !... C'est très spirituel ; n'est-ce pas, Foma ? Voyez-vous, ma mère, les auteurs s'amusent parfois à écrire des poésies fantaisistes ; n'est-ce pas Serge ? C'est très drôle ! Voyons, Ilucha, continue.

Il ne reste plus que dix-neuf hommes !
Don Pedro les réunit
Et leur dit : « O mes dix-neuf !
Déployons nos étendards,
Sonnons de nos cors,
Et nous laisserons là Pamba.
Il est vrai que nous n'avons pas pris la place,
Mais nous pouvons jurer
Sur notre conscience et notre honneur,
Que nous n'avons pas
Trahi une seule fois notre vœu,
Depuis neuf ans que nous n'avons
Rien mangé, absolument rien
Que du lait !

– Quel imbécile ! Il se console facilement ! interrompit encore mon oncle, parce qu'il a bu du lait pendant neuf ans ! La belle affaire ! Il eût mieux fait de manger un mouton à lui seul et de laisser manger ses hommes ! C'est très bien ; c'est magnifi-

que ! Je comprends ; je comprends à présent : c'est une satire ou… comment appelle-t-on ça ?… une allégorie, quoi ! Ça pourrait bien viser certain guerrier étranger ? ajouta-t-il en se tournant vers moi, les sourcils froncés et clignant de l'œil, hein ? Qu'en penses-tu ? Seulement, c'est une satire inoffensive qui ne peut blesser personne ! C'est très beau ! très beau ! et c'est d'une grande noblesse ! Voyons, continue, Ilucha ! Ah ! les polissonnes ! les polissonnes ! et il regardait avec attendrissement Sachenka et plus furtivement Nastenka qui souriait en rougissant.

Encouragés par ce discours,
Les dix-neuf Castillans
Vacillant sur leurs selles,
Crièrent d'une voix faible :
« Santo Yago Compostello !
Honneur et gloire à Don Pedro !
Honneur et gloire au Lion de Castille ! »
Et le chapelain Diego
Se dit entre ses dents :
« Si c'eût été moi le commandant,
J'aurais fait vœu de ne manger
Que de la viande et de ne boire que du vin ».

– Eh bien, qu'est-ce que je disais ? s'écria mon oncle, très content. Le seul homme intelligent de toute cette armée n'était autre que le chapelain. Qu'est-ce que cela, Serge ? Leur capitaine ? quoi ?

– Un aumônier, mon oncle, un ecclésiastique !

– Ah ! oui, oui ! Chapelain ! Je sais : je me rappelle ! J'ai lu quelque chose là-dessus dans Radcliffe. Il y en a de différents ordres… Des bénédictins, je crois ?… Y a-t-il des Bénédictins ?

– Mais oui, mon oncle.

– Hem ! C'est ce qu'il me semblait. Voyons, Ilucha, continue. Très bien ! très bien !

Et, en entendant cela, Don Pedro
Dit avec un rire bruyant,
« Je lui dois bien un mouton,
Car il a trouvé là une bonne plaisanterie. »

– C'était bien le moment de rire ! Quel imbécile ! Un mouton ! S'il y avait là des moutons, pourquoi n'en mangeait-il pas lui-même ? Continue, Ilucha. Très bien ! C'est magnifique ! C'est mordant !

– C'est fini, petit père.

– Ah ! c'est fini ? Au fait, que restait-il à faire ? N'est-ce pas, Serge ? Très bien, Ilucha ! C'est merveilleusement bien ! Embrasse-moi, mon chéri, mon pigeonneau ! Mais qui lui a suggéré cette idée ? C'est toi, Sacha ?

– Non ; c'est Nastenka. Nous avions lu ces vers, il y a quelques temps. Alors, elle avait dit : « C'est très amusant ; il faut le faire apprendre à Ilucha pour le jour de sa fête ; ce qu'on rira ! »

– Ah ! c'est vous Nastenka ? Je vous remercie beaucoup marmotta mon oncle en rougissant comme un enfant. Embrasse-moi encore une fois, Ilucha ! Embrasse-moi aussi, polissonne ! fit-il en prenant sa fille dans ses bras et en la regardant avec amour. Et il ajouta, comme si, de contentement, il n'eût su quoi dire : – Attends un peu, Sachourka, ta fête va aussi venir bientôt.

Je demandai à Nastenka de qui était cette poésie.

– Ah ! oui ; de qui est-elle, cette poésie ? s'empressa d'insister mon oncle. En tout cas, c'est d'un gaillard intelligent ; n'est-ce pas, Foma ?

– Hem ! grommela Foma, dont un sourire sardonique n'avait pas quitté les lèvres pendant tout le temps de la récitation.

– Je ne me souviens plus, répondit Nastenka en regardant timidement Foma Fomitch.

– Elle est de M. Kouzma Proutkov, petit père ; nous l'avons vue dans le *Contemporain,* dit Sachenka.

– Kouzma Proutkov ? Je ne le connais pas, fit mon oncle. Je connais Pouchkine !... Du reste, on voit que c'est un poète de mérite, n'est-ce pas, Serge ? Et, par-dessus le marché, on sent qu'il ne nourrit que les plus nobles sentiments. C'est peut-être un militaire. Je l'apprécie hautement. Ce *Contemporain* est une superbe revue. Je vais m'y abonner si elle a d'aussi bons poètes pour collaborateurs... J'aime les poètes ; ce sont de rudes gaillards. Te rappelles-tu, Serge, j'ai vu chez toi, à Pétersbourg, un homme de lettres. Il avait un nez d'une forme très particulière... en vérité... Que dis-tu, Foma ?

– Non, rien... rien... fit celui-ci en feignant de contenir son envie de rire. Continuez, Yégor Ilitch, continuez ! Je dirai mon mot plus tard... Stépane Alexiévitch écoute également avec le plus grand plaisir votre discours sur les hommes de lettres pétersbourgeois...

Bakhtchéiev, qui se tenait à l'écart, absorbé dans ses pensées, releva vivement la tête en rougissant et s'agita sur son fauteuil.

– Foma, laisse-moi tranquille ! dit-il en fixant sur son interlocuteur le regard méchant de ses petits yeux injectés de sang. Qu'ai-je à faire de la littérature ? Que Dieu me donne la santé ! – conclut-il en grommelant – et que tous ces écrivains… des voltairiens, et rien de plus !

– Les écrivains ne sont que des voltairiens ? fit Éjévikine s'approchant aussitôt de M. Bakhtchéiev. Vous dites là une grande vérité. L'autre jour, Valentine Ignatich disait la même chose. Il m'avait aussi qualifié de voltairien ; je vous le jure. Et pourtant, j'ai si peu écrit ! tout le monde le sait… C'est vous dire que, si un pot de lait tourne, c'est la faute à Voltaire ! Il en est toujours ainsi chez nous.

– Mais non ! riposta gravement mon oncle, c'est une erreur ! Voltaire était un écrivain qui raillait les superstitions d'une façon fort mordante ; mais il ne fut jamais voltairien ! Ce sont ses ennemis qui l'ont calomnié. Pourquoi vouloir tout faire retomber sur ce malheureux ?

Le méchant ricanement de Foma se fit de nouveau entendre. Mon oncle lui jeta un regard inquiet et se troubla visiblement.

– Non, Foma, vois-tu, je parle des journaux, fit-il avec confusion et dans l'espoir de se justifier. Tu avais raison de me dire qu'il fallait s'abonner. Je suis de ton avis. Hum !… les revues propagent l'instruction ! On ne serait pour la patrie qu'un bien triste enfant si l'on ne s'abonnait pas. N'est-ce pas, Serge ?… Hum !… Oui… Prenons, par exemple, le *Contemporain*… Mais, tu sais, Sérioja, les plus forts articles scientifiques se publient dans cette grosse revue… comment l'appelles-tu ?… avec une couverture jaune…

– Les Mémoires de la Patrie, petit père.

– C’est cela ! Et quel beau titre ! n’est-ce pas, Serge ? C’est pour ainsi dire toute la patrie qui prend des notes !… Quel but sublime ! Une revue des plus utiles ! Et ce qu’elle est volumineuse ! Allez donc éditer un pareil ballot ! Et ça vous contient des articles à vous tirer les yeux de l’orbite… L’autre fois j’arrive, je vois un livre. Je le prends, je l’ouvre par curiosité et j’en lis trois pages d’un trait. Mon cher, je restai bouche bée ! On parlait de tout là-dedans : du balai, de la bêche, de l’écumoire, de la happe. Pour moi, une happe n’est qu’une happe. Eh bien pas du tout, mon cher. Les savants y voient un emblème, ou une mythologie ; est-ce que je sais ? quelque chose en tout cas… Voilà ! On sait tout à présent !

Je ne sais trop ce qu’allait faire Foma en présence de cette nouvelle sortie de mon oncle, mais, à ce moment précis, Gavrilo apparut et, la tête basse, il s’arrêta au seuil de la porte. Foma lui jeta un regard significatif.

– Tout est-il prêt, Gavrilo ? s’enquit-il d’une voix faible, mais résolue.

– Tout est prêt, répondit tristement Gavrilo dans un soupir.

– Tu as mis le petit paquet dans le chariot ?

– Je l’y ai mis.

– Alors, je suis prêt ! dit Foma.

Il se leva lentement de son fauteuil. Mon oncle le regardait, ébahi. La générale quitta sa place et jeta autour d’elle un coup d’œil circulaire et étonné.

– À présent, colonel, commença Foma avec une extrême dignité, permettez-moi d’implorer de vous l’abandon momenta-

né de ce thème si intéressant des happes littéraires ; il vous sera loisible d'en poursuivre le développement sans moi. Mais, *vous faisant un éternel adieu,* je désirerais vous dire encore quelques mots…

La terreur et l'étonnement s'emparèrent de tous les assistants.

– Foma ! Foma ! Mais qu'as-tu ? Où veux-tu donc t'en aller ? s'écria enfin mon oncle.

– Je me prépare à quitter votre maison, colonel ! posa Foma d'une voix calme. J'ai décidé d'aller où le vent me poussera et c'est dans ce but que j'ai loué un simple chariot à mes frais. Mon petit baluchon s'y trouve maintenant ; il n'est pas gros : quelques livres préférés, de quoi changer deux fois de linge et c'est tout ! Je suis pauvre, Yégor Ilitch, mais, pour rien au monde je n'accepterais votre or, comme vous avez pu vous en convaincre hier même !

– Mais, Foma, au nom de Dieu, qu'est-ce que cela signifie ? supplia mon oncle, plus blanc qu'un linge.

La générale poussa un cri et, les bras tendus vers Foma Fomitch, le contempla avec désespoir, cependant que la demoiselle Pérépélitzina s'élançait pour la soutenir. Les dames pique-assiettes restèrent clouées sur leurs sièges et M. Bakhtchéiev se leva lourdement.

– Allons, bon ! voilà que ça commence ! murmura près de moi Mizintchikov.

On entendit à ce moment les lointains roulements du tonnerre ; l'orage approchait.

IV
L'EXIL

– Il me semble, colonel, que vous me demandez ce que cela veut dire ? déclama emphatiquement Foma, certainement ravi de la confusion générale. Votre question m'étonne ! Expliquez-moi donc à votre tour comment vous *pouvez* me regarder en face ? Expliquez-moi encore ce problème psychologique du manque de pudeur chez certains hommes et je m'en irai alors, enrichi d'une nouvelle connaissance relative à la corruption du genre humain.

Mais mon oncle était incapable de répondre ; anéanti, épouvanté, la bouche ouverte et les yeux écarquillés, il ne pouvait détourner son regard de celui de Foma.

– Mon Dieu ! que d'horreurs ! gémit la demoiselle Pérépélitzina.

– Comprenez-vous, colonel, que vous devez me laisser partir sans autres questions ? Car vraiment, tout homme et âgé que je sois, je commençais à craindre sérieusement pour ma moralité ! Croyez-moi : laissez vos questions ; elles ne pourraient avoir d'autres résultats que votre propre honte !

– Foma ! Foma !... s'écria mon oncle, et des gouttes de sueur perlèrent sur son front.

– Permettez-moi donc, sans plus d'explications, de vous dire quelques mots d'adieu et de vous donner quelques derniers conseils. Ce seront mes ultimes paroles dans votre maison, Yégor Ilitch. Le fait est consommé et il est impossible de le réparer. J'espère que vous savez à quel fait je fais en ce moment al-

lusion. Mais, je vous en supplie à deux genoux, si la dernière étincelle de moralité n'est pas encore éteinte au fond de votre cœur, réprimez l'élan de vos passions ! Si ce feu perfide n'a pas encore embrasé tout l'édifice, éteignez l'incendie !

– Foma, je t'assure que tu te trompes ! protesta mon oncle, se reprenant peu à peu et pressentant avec terreur le dénouement.

– Maîtrisez vos passions ! poursuivit Foma avec la même pompe, comme si mon oncle n'eût rien dit. Luttez contre vous-même : « Si tu veux vaincre le monde, commence par te vaincre toi-même ! » Tel est mon principe. Propriétaire foncier, vous devez briller comme un diamant sur vos domaines ; et quel abominable exemple ne donnez-vous pas à vos subordonnés ! Pendant des nuits entières, je priais pour vous, m'efforçant de découvrir votre bonheur. Je n'ai pu le trouver, car le bonheur n'est que dans la vertu…

– Mais c'est impossible, Foma ! interrompit encore mon oncle. Tu te méprends ; tu parles hors de propos…

– Rappelez-vous donc que vous êtes un seigneur, continua Foma sans prêter plus d'attention que devant aux paroles de mon oncle. Ne croyez pas que la paresse et la volupté soient les seuls buts du propriétaire terrien. C'est là une idée néfaste. Ce n'est pas à l'incurie qu'il se doit, mais au souci, au souci devant Dieu, devant le tsar et devant la patrie ! Un seigneur doit travailler, travailler comme le dernier de ses paysans !

– Bon ! vais-je donc labourer aux lieu et place de mes paysans ! grommela Bakhtchéiev. Et cependant, je suis un seigneur…

– Je m'adresse à vous, maintenant, fit-il en se tournant vers Gavrilo et Falaléi qui venaient d'apparaître près de la porte.

Aimez vos maîtres et obéissez-leur avec douceur et empressement ; ils vous aimeront en retour… Et vous, colonel, soyez bon et compatissant pour eux. Ce sont aussi des êtres humains créés à l'image de Dieu, des enfants qui vous sont confiés par le tsar et par la patrie. Plus le devoir est grand, plus est grand le mérite !

– Foma Fomitch ! mon ami, que veux-tu donc faire ? cria la générale avec désespoir. Elle était prête à tomber en pamoison, tant son appréhension était violente.

– Je crois qu'en voilà assez ? conclut Foma sans daigner remarquer la générale. Maintenant, passons aux détails ; ce sont de petites choses, mais indispensables, Yégor Ilitch. Le foin de la prairie de Khariline n'est pas encore fauché. Ne vous laissez pas mettre en retard ; faites-le couper et le plus tôt sera le mieux ; c'est là mon premier conseil.

– Mais, Foma…

– Vous projetez d'abattre une partie de la forêt de Zyrianovski, je le sais. Abstenez-vous en ; c'est mon deuxième conseil. Conservez les forêts ; elles gardent la terre humide… Il est bien dommage que vous ayez fait aussi tard les semences de printemps, beaucoup trop tard !

– Mais, Foma…

– Mais trêve de paroles ; je ne pourrai tout dire et le temps me manque. Je vous enverrai mes instructions par écrit. Eh bien, adieu ! adieu à tous ! Dieu soit avec vous et qu'il vous bénisse ! Je te bénis, aussi, mon enfant, – dit-il à Ilucha – Dieu te préserve du poison de tes futures passions. Je te bénis aussi, Falaléi, oublie la Kamarinskaïa ! Et vous… vous tous, souvenez-vous de Foma… Allons, Gavrilo ! Aide-moi à monter dans ce chariot, vieillard.

Et Foma se dirigea vers la porte. Poussant un cri aigu, la générale se précipita vers lui.

– Non, Foma ! je ne te laisserai pas partir ainsi ! s'écria mon oncle et, le rejoignant, il le prit par la main.

– Vous voulez donc employer la force ? demanda l'autre avec arrogance.

– Oui, Foma, s'il le faut, j'emploierai la force ! répondit mon oncle tremblant d'émotion. Tu en as trop dit : il faut t'expliquer. Tu as mal compris ma lettre, Foma !

– Votre lettre ? hurla Foma en s'enflammant instantanément, comme s'il n'eût attendu que ces paroles pour faire explosion. – Votre lettre ! La voici, votre lettre ! la voici ! Je la déchire, cette lettre ! Je la piétine, votre lettre ! et, ce faisant, j'accomplis le plus sacré devoir de l'humanité ! Voilà ce que je fais, puisque vous me contraignez à des explications. Voyez ! voyez ! voyez !

Et les fragments de la lettre s'éparpillèrent dans la chambre.

– Foma, criait mon oncle en pâlissant de plus en plus, je te répète que tu ne m'as pas compris. Je veux me marier, je cherche mon bonheur…

– Vous marier ! Vous avez séduit cette demoiselle et vous mentez en parlant de mariage, car je vous ai vu hier soir sous les buissons du jardin !

La générale fit un cri, et s'affaissa dans son fauteuil. Un tumulte effrayant s'ensuivit. L'infortunée Nastenka restait immobile sur son siège, comme morte. Sachenka, effrayée et qu'on

eut dite en proie à un accès de fièvre, tremblait de tous ses membres en serrant Ilucha dans ses bras.

– Foma, criait furieusement mon oncle, si tu as le malheur de divulguer ce secret, tu commettras la plus basse action du monde !

– Je vais le divulguer, votre secret ! hurlait Foma, et j'accomplirai la plus noble des actions ! Je suis envoyé par Dieu lui-même pour flétrir les ignominies des hommes. Je monterai sur le toit de chaume d'un paysan et je crierai votre acte ignoble à tous les propriétaires voisins, à tous les passants !… Oui, sachez tous, tous ! que, cette nuit, je l'ai surpris dans le parc, dans les taillis, avec cette jeune fille à l'air si innocent !

– Quelle horreur ! minauda la demoiselle Pérépélitzina.

– Foma ! tu cours à ta perte ! criait mon oncle les poings serrés et les yeux étincelants. Mais Foma continuait à brailler :

– Et lui, épouvanté d'avoir été vu, il a osé tenter de me séduire, moi, honnête, loyal, par une lettre menteuse, afin de me faire approuver son crime… Oui, son crime ! car, d'une jeune fille pure jusqu'alors, vous avez fait une…

– Encore un seul mot outrageant à son adresse, Foma, et je jure que je te tue !

– Ce mot, je le dis, oui, de la jeune fille la plus innocente jusqu'alors, vous êtes parvenu à faire la dernière des dépravées.

Foma n'avait pas encore prononcé ce dernier mot, que mon oncle l'empoignait et, le faisant pirouetter comme un fétu de paille le précipitait à toute volée contre la porte vitrée qui donnait sur la cour. Le coup fut si rude que la porte céda, s'ouvrit largement et que nous vîmes Foma, dégringolant les sept mar-

ches du perron, aller s'écraser dans la cour au milieu d'un grand fracas de vitres brisées.

– Gavrilo ! ramasse-moi ça ! cria mon oncle plus pâle qu'un mort, mets-le dans le chariot et que, dans deux minutes, ça ait quitté Stépantchikovo !

Quelle que fût la trame ourdie par Foma, il est assez probable qu'il était loin de s'attendre à un pareil dénouement.

Je ne saurais m'engager à décrire la scène qui suivit cette catastrophe : gémissement déchirant de la générale qui s'écroula dans son fauteuil, ébahissement de la Pérépélitzina devant cet inattendu coup d'énergie d'un homme toujours si docile jusque là, les oh ! et les ah ! des dames pique-assiettes, l'effroi de Nastenka qui faillit s'évanouir et autour de qui s'empressait mon oncle, trépignant à travers la pièce en proie à une indicible émotion devant sa mère sans connaissance, Sachenka folle de peur, les pleurs de Falaléi, tout cela formait un tableau impossible à rendre. Ajoutez qu'un orage formidable éclata juste à ce moment ; les éclats du tonnerre se succédaient constamment tandis qu'une pluie furieuse fouettait les vitres.

– En voilà une fête ! grommela Bakhtchéiev baissant la tête et écartant les bras.

– Ça va mal ! murmurai-je, fort troublé à mon tour, mais, au moins, voilà Foma dehors et il ne rentrera plus !

– Ma mère ! avez-vous repris vos sens ? Vous sentez-vous mieux ? Pouvez-vous enfin m'écouter ? demanda mon oncle, s'arrêtant devant le fauteuil de la vieille dame qui releva la tête et attacha un regard suppliant sur ce fils qu'elle n'avait jamais vu dans une telle colère.

– Ma mère, reprit-il, la coupe vient de déborder ; vous l'avez vu. Je voulais vous exposer cette affaire tout autrement et à loisir ; mais le temps presse et je ne puis plus reculer. Vous avez entendu la calomnie, écoutez à présent la justification. Ma mère, j'aime cette noble jeune fille, je l'aime depuis longtemps et je l'aimerai toujours. Elle fera le bonheur de mes enfants et sera pour vous la fille la plus respectueuse ; en présence de tous mes parents et amis, je dépose à vos pieds ma demande, et je prie mademoiselle de me faire l'immense honneur de devenir ma femme.

Nastenka tressaillit. Son visage s'empourpra. Elle se leva avec précipitation. Cependant, la générale ne quittait pas des yeux le visage de son fils ; elle semblait en proie à une sorte d'ahurissement, et, soudain, avec un sanglot déchirant, elle se jeta à ses genoux devant lui. Elle criait :

– Yégorouchka ! mon petit pigeon ! fais revenir Foma Fomitch ! Envoie-le chercher tout de suite ou je mourrai avant ce soir !

Mon oncle fut atterré de voir agenouillée devant lui, sa vieille mère si tyrannique et si capricieuse. Une expression de souffrance passa sur son visage. Enfin, revenu de son étonnement, il se précipita pour la relever et l'installer dans le fauteuil.

– Fais revenir Foma Fomitch, Yégorouchka ! continuait à gémir la générale, fais-le revenir, le cher homme, je ne peux vivre sans lui !

– Ma mère ! exclama douloureusement mon oncle, n'avez-vous donc rien entendu de ce que je vous ai dit ? Je ne peux faire revenir Foma, comprenez-le ! Je ne le puis pas et je n'en ai pas le droit après la basse et lâche calomnie qu'il a jetée sur cet ange d'honnêteté et de vertu. Comprenez, ma mère, que l'honneur m'ordonne de réparer le tort causé à cette jeune fille !

Vous avez entendu : je demande sa main et je vous supplie de bénir notre union.

La générale se leva encore de son fauteuil et alla se jeter à genoux devant Nastenka.

– Petite mère ! ma chérie ! criait-elle, ne l'épouse pas ! Ne l'épouse pas et supplie-le de faire revenir Foma Fomitch ! Mon ange ! chère Nastassia Evgrafovna ! Je te donnerai, je te sacrifierai tout si tu ne l'épouses pas. Je n'ai pas dépensé tout ce que je possédais ; il me reste encore quelque argent de mon défunt mari. Tout est à toi ; je te comblerai de biens ; Yégorouchka aussi ! mais ne me mets pas vivante au cercueil ! demande-lui de ramener Foma Fomitch !

La vieille dame aurait poursuivi ses lamentations et ses divagations si, indignées de la voir à genoux devant une institutrice à gages, la Pérépélitzina et les autres femmes ne s'étaient précipitées pour la relever au milieu des cris et des gémissements. L'émotion de Nastenka était telle qu'elle ne pouvait qu'à peine se tenir debout. La Pérépélitzina se mit à pleurer de dépit.

– Vous allez tuer votre mère ! criait-elle à mon oncle ; on va la tuer. Et vous, Nastassia Evgrafovna, comment pouvez-vous brouiller une mère avec son fils ? Dieu le défend !

– Anna Nilovna, dit mon oncle, retenez votre langue ! j'ai assez souffert !

– Et moi, ne m'avez-vous pas fait souffrir aussi ? Pourquoi me reprochez-vous ma situation d'orpheline ? Je ne suis pas votre esclave ; je suis la fille d'un lieutenant-colonel et je ne remettrai jamais le pied dans votre maison que je vais quitter aujourd'hui même !

Mais mon oncle ne l'écoutait pas. Il s'approcha de Nastenka et lui prit dévotement la main.

– Vous avez entendu ma demande, Nastassia Evgrafovna ? lui demanda-t-il avec une anxiété désolée.

– Non, Yégor Ilitch, non ! Laissons cela ! répondit-elle, à son tour découragée. Tout cela est bien inutile ! et, lui pressant les mains, elle fondit en larmes. Vous ne faites cette demande qu'en raison de l'incident d'hier… Mais vous voyez bien que ça ne se peut pas. Nous nous sommes trompés, Yégor Ilitch !… Je me souviendrai toujours que vous fûtes mon bienfaiteur et je prierai toujours pour vous… toujours ! toujours !

Les larmes étouffèrent sa voix. Mon pauvre oncle pressentait cette réponse. Il ne pensa même pas à répliquer, à insister… Il l'écoutait, penché vers elle et lui tenant la main, dans un silence navré. Ses yeux se mouillèrent. Nastia continua :

– Hier encore, je vous disais que je ne pouvais être votre femme. Vous le voyez : les vôtres ne veulent pas de moi ; je le sentais depuis longtemps. Votre mère ne nous donnera pas sa bénédiction… les *autres* non plus. Vous êtes trop généreux pour vous repentir plus tard, mais vous serez malheureux à cause de moi… victime de votre bon cœur.

– Oh ! c'est bien vrai, Nastenka ! C'est *un bon cœur*…acquiesça Éjévikine qui se tenait de l'autre côté du fauteuil, c'est cela, ma fille, c'est justement le mot qu'il fallait dire !

– Je ne veux pas être une cause de dissentiments dans votre maison, continua Nastenka. Ne vous inquiétez pas de mon sort, Yégor Ilitch, personne ne me fera de tort, personne ne m'insultera… Je retourne aujourd'hui même chez mon père. Il faut nous dire adieu, Yégor Ilitch…

La pauvrette fondit encore en larmes.

– Nastassia Evgrafovna, est-ce votre dernier mot ? fit mon oncle en la regardant avec une détresse indicible, dites une seule parole et je vous sacrifie tout !

– C'était le dernier mot, le dernier ! dit Éjévikine, et elle vous a si bien dit tout cela que j'en suis moi-même surpris. Yégor Ilitch, vous êtes le meilleur des hommes et vous nous avez fait grand honneur ! beaucoup d'honneur ! trop d'honneur !... Cependant, elle n'est pas ce qu'il vous faut, Yégor Ilitch. Il vous faut une fiancée riche, de grande famille, de superbe beauté, avec une belle voix et qui s'avancerait dans votre maison parée de diamants et de plumes d'autruche. Il se pourrait alors que Foma Fomitch fit une concession et qu'il vous bénît. Car vous ferez revenir Foma Fomitch ! Vous avez eu tort de le maltraiter ainsi. C'est l'ardeur excessive de sa vertu qui l'a fait parler de la sorte... Vous serez le premier à dire par la suite que, seule, la vertu le guidait ; vous verrez. Autant le faire revenir tout de suite, puisqu'il faut qu'il revienne...

– Fais-le revenir ! Fais-le revenir ! cria la générale. C'est la vérité qu'il te dit, mon petit.

– Oui, continua Éjévikine, votre mère se désole bien inutilement... Faites-le revenir. Quant à moi et à Nastia, nous allons partir.

– Attends, Evgraf Larionitch ! s'écria mon oncle. Je t'en supplie ! J'ai encore un mot à dire, Evgraf, un seul mot...

Cela dit, il s'écarta, s'assit dans un fauteuil et, baissant la tête, il se couvrit les yeux de ses mains, emporté dans une ardente méditation.

Un épouvantable coup de tonnerre éclata presque au-dessus de la maison qui en fut toute secouée. Hébétées de peur, les femmes poussèrent des cris aigus et se signèrent. Bakhtchéiev en fit autant. Plusieurs voix murmurèrent :

– Petit père, le prophète Élie !

Au coup de tonnerre succéda une si formidable averse qu'on eût dit qu'un lac se déversait sur Stépantchikovo.

– Et Foma Fomitch, que devient-il dans les champs ? fit Pérépélitzina.

– Yégorouchka, rappelle-le ! s'écria désespérément la générale en se précipitant comme une folle vers la porte. Mais les dames pique-assiettes la retinrent et, l'entourant, la consolaient, criaient, pleurnichaient. C'était un tumulte indescriptible.

– Il est parti avec une redingote ; il n'a même pas pris son manteau ! continua la Pérépélitzina. Il n'a pas non plus de parapluie. Il va être foudroyé !

– C'est sûr ! fit Bakhtchéiev, et trempé jusqu'aux os !

– Vous feriez aussi bien de vous taire ! lui dis-je à voix basse.

– C'est un homme, je pense ! répartit le gros homme avec emportement. Ce n'est pas un chien ! Est-ce que tu sortirais maintenant, toi ? Va donc te baigner, si tu aimes tant cela !

Pressentant et redoutant le dénouement, je m'approchai de mon oncle, resté immobile dans son fauteuil.

– Mon oncle, fis-je en me baissant à son oreille, allez-vous consentir au retour de Foma Fomitch ? Comprenez donc que ce

serait le comble de l'indécence, au moins tant que Nastenka sera dans cette maison.

– Mon ami, répondit mon oncle en relevant la tête et me regardant résolument dans les yeux, je viens de prononcer mon jugement et je sais maintenant ce qu'il me reste à faire. Ne t'inquiète pas, aucune offense ne sera faite à Nastenka ; je m'arrangerai pour cela.

Il se leva et s'approcha de sa mère.

– Ma mère, dit-il, calmez-vous. Je vais faire revenir Foma Fomitch. On va le rattraper ; il ne peut encore être loin. Mais je jure qu'il ne rentrera ici que sous une seule condition : c'est que, devant tous ceux qui furent témoins de l'outrage, il reconnaîtra sa faute et demandera solennellement pardon à cette digne jeune fille. Je l'obtiendrai de lui ; je l'y forcerai. Autrement, il ne franchira pas le seuil de cette maison. Mais je vous jure, ma mère, que, s'il consent à le faire de bon gré, je suis prêt à me jeter à ses pieds, et à lui donner tout ce que je puis lui donner sans léser mes enfants. Quant à moi, dès aujourd'hui je me retire. L'étoile de mon bonheur s'est éteinte. Je quitte Stépantchikovo. Vivez-y tous heureux et tranquilles. Moi, je retourne au régiment pour finir ma triste existence dans les tourmentes de la guerre, sur quelque champ de bataille… C'en est assez ; je pars !

À ce moment, la porte s'ouvrit et Gavrilo apparut, trempé, crotté au-delà du possible.

– Qu'y a-t-il ? D'où viens-tu ? Où est Foma ? s'écria mon oncle en se précipitant vers lui. Tout le monde entoura le vieillard avec une avide curiosité, interrompant à chaque instant son récit larmoyant par toutes sortes d'exclamations.

– Je l’ai laissé près du bois de bouleaux, à une verste et demie d’ici. Effrayé par le coup de tonnerre, le cheval pris de peur s’était jeté dans le fossé.

– Eh bien ? interrogea mon oncle.

– Le chariot versa…

– Eh bien… et Foma ?

– Il tomba dans le fossé…

– Mais va donc, bourreau !

– S’étant fait mal au côté, il se mit à pleurer. Je dételai le cheval et je revins ici vous raconter l’affaire.

– Et Foma, il est resté là-bas ?

– Il s’est relevé et il a continué son chemin en s’appuyant sur sa canne.

Ayant dit, Gavrilo soupira et baissa la tête. Je renonce à décrire les larmes et les sanglots de ces dames.

– Qu’on m’amène Polkan ! cria mon oncle en se précipitant dans la cour.

Polkan fut amené ; mon oncle s’élança dessus, à poil et, une minute plus tard, le bruit déjà lointain des sabots du cheval nous annonçait qu’il était à la poursuite de Foma. Il n’avait même pas pris de casquette.

Les dames se jetèrent aux fenêtres ; les ah ! et les gémissements s’entremêlaient de conseils. On parlait de bain chaud, de thé pectoral et de frictions à l’alcool pour ce Foma Fomitch

« qui n'avait pas mangé une miette de pain depuis le matin ! » La demoiselle Pérépélitzina ayant mis la main, par hasard, sur les lunettes de l'exilé, la trouvaille produisit une sensation extraordinaire. La générale s'en saisit avec des pleurs et des gémissements, et se colla de nouveau le nez contre la fenêtre, les yeux anxieusement fixés sur le chemin. L'émotion était à son comble… Dans un coin, Sachenka s'efforçait de consoler Nastia et toutes deux pleuraient enlacées. Nastenka tenait Ilucha par la main et l'embrassait coup sur coup, faisant ses adieux à son élève qui pleurait à chaudes larmes sans trop savoir pourquoi. Éjévikine et Mizintchikov s'entretenaient à l'écart. Je crus bien que Bakhtchéiev allait suivre l'exemple des jeunes filles et se mettre à pleurer, lui aussi. Je m'approchai de lui.

– Non, mon petit père, me dit-il, Foma Fomitch s'en ira peut-être d'ici, mais le moment n'en est pas encore arrivé ; on n'a pas trouve de bœufs à corne d'or pour tirer son chariot ! Soyez tranquille, il fera partir les maîtres et s'installera à leur place.

L'orage passé, M. Bakhtchéiev avait changé d'idées.

Soudain, des cris se firent entendre : « On l'amène ! le voici ! » et les dames s'élancèrent vers la porte en poussant des cris de paon. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis le départ de mon oncle. Une telle promptitude paraîtrait invraisemblable si l'on n'avait connu plus tard la très simple explication de cette énigme.

Après le départ de Gavrilo, Foma Fomitch était en effet parti en s'appuyant sur sa canne, mais, seul au milieu de la tempête déchaînée, il eut peur, rebroussa chemin, et se mit à courir après le vieux domestique. Mon oncle l'avait retrouvé dans le village.

On avait arrêté un chariot ; les paysans accourus y avaient installé Foma Fomitch devenu plus doux qu'un mouton, et c'est ainsi qu'il fut amené dans les bras de la générale qui faillit devenir folle de le voir en cet équipage, encore plus trempé, plus crotté que Gavrilo.

Ce fut un grand remue-ménage. Les uns voulaient l'emmener tout de suite dans sa chambre pour l'y faire changer de linge ; d'autres préconisaient bruyamment diverses tisanes réconfortantes ; tout le monde parlait à la fois… Mais Foma semblait ne rien voir, ne rien entendre.

On le fit entrer en le soutenant sous les bras. Arrivé à son fauteuil, il s'y affala lourdement et ferma les yeux. Quelqu'un cria qu'il se mourait et des hurlements éclatèrent, cependant que Falaléi, beuglant plus fort que les autres, s'efforçait d'arriver jusqu'à Foma pour lui baiser la main.

V
FOMA FOMITCH ARRANGE LE BONHEUR GÉNÉRAL

– Où suis-je ? murmura Foma d'une voix d'homme mourant pour la vérité ?

– Maudit chenapan ! murmura près de moi Mizintchikov. Comme s'il ne le voyait pas ! Il va nous en faire des siennes à présent !

– Tu es chez nous, Foma : tu es parmi les tiens ! s'écria mon oncle. Allons, du courage ! calme-toi ! Vraiment, Foma, tu ferais bien de changer de vêtements ; tu vas tomber malade… Veux-tu prendre quelque chose pour te remettre ? Un petit verre te réchauffera.

– Je prendrais bien un peu de malaga ! gémit Foma qui ferma encore les yeux.

– Du malaga ! J'ai peur qu'il n'y en ait plus, dit mon oncle en interrogeant sa sœur d'un œil anxieux.

– Mais si ! fit-elle. Il en reste quatre bouteilles. Et, faisant sonner ses clefs, elle s'encourut à la recherche du malaga, poursuivie par les cris de toutes ces dames qui se pressaient autour de Foma comme des mouches autour d'un pot de confitures. L'indignation de M. Bakhtchéiev ne fut pas mince.

– Voilà qu'il lui faut du malaga ! grommela-t-il presque à voix haute. Il lui faut un vin dont personne ne boit ! Dites-moi maintenant à qui l'on donnerait du malaga si ce n'est à une ca-

naille comme lui ? Pouah ! Les tristes sires ! Mais qu'est-ce que je fais ici ? qu'est-ce que j'attends ?

– Foma, commença mon oncle haletant et constamment obligé de s'interrompre, maintenant que te voilà reposé, que te voilà revenu avec nous… c'est-à-dire, Foma, je pense, qu'ayant offensé une innocente créature…

– Où ? où est-elle, mon innocence ? fit Foma, comme dans un délire de fièvre. Où sont mes jours heureux ? Où es-tu, mon heureuse enfance, quand, innocent et beau, je poursuivais à travers les champs le papillon printanier ? Où est-il ce temps ? Rendez-moi mon innocence ! Rendez-la moi !…

Et, les bras écartés, Foma s'adressait successivement à chacun des assistants, comme si quelqu'un d'eux l'eût eue en poche, cette innocence. Je crus que Bakhtchéiev allait éclater de colère.

– Mais pourquoi pas ? grognait-il furieusement. Rendez-lui donc son innocence et qu'ils s'embrassent ! J'ai bien peur qu'étant gamin, il ne fût déjà aussi fripouille qu'il l'est actuellement. J'en jurerais !

– Foma !… reprit mon oncle.

– Où sont-ils ces jours bénis où je croyais à l'amour et où j'aimais l'homme ? geignait Foma, alors que je le prenais dans mes bras et que je pleurais sur son cœur ? Et à présent, où suis-je ? où suis-je ?

– Tu es chez nous ; calme-toi ! s'écria mon oncle. Voici ce que je voulais te dire, Foma…

– Si vous vous taisiez un peu ? siffla la Pérépélitzina, dardant sur lui ses méchants yeux de serpent.

– Où suis-je ? reprenait Foma. Qu'est-ce donc qui est autour de moi ? Ce sont des taureaux et des bœufs qui me menacent de leurs cornes. Vie ! qu'es-tu donc ? Vis bafoué, humilié, battu et ce n'est qu'une fois la tombe comblée que les hommes, se ressaisissant, écraseront tes pauvres os sous le poids d'un monument magnifique !

– Il parle de monument, mes aïeux ! fit Éjévikine en claquant des mains.

– Oh ! ne m'érigez pas de monuments ! gémissait Foma. Je n'ai que faire de vos monuments ! Je ne convoite de monument que celui que vous pourriez m'ériger dans vos cœurs !

– Foma ! interrompit mon oncle, en voilà assez ; calme-toi ! Il ne s'agit pas de monuments. Écoute-moi… Vois-tu, Foma, je comprends que, tantôt, tu pouvais brûler d'une noble flamme en me faisant des reproches. Mais tu avais dépassé la limite qu'eût dû te montrer ta vertu ; Foma, tu t'es trompé, je te le jure !

– Non, mais finirez-vous ? piaula de nouveau la Pérépélitzina. Voulez-vous donc profiter que ce pauvre homme est entre vos mains pour le tuer ?

La générale et toute sa suite s'émurent et toutes ces mains gesticulèrent pour imposer silence à mon oncle.

– Taisez-vous vous-même, Anna Nilovna, je sais ce que je dis ! répondit mon oncle avec fermeté. Cette affaire est sacrée ; il s'agit d'honneur et de justice ! Foma, tu es un homme raisonnable ; tu dois immédiatement demander pardon à la noble fille que tu as injustement outragée.

– Que dites-vous ? Quelle jeune fille ai-je outragée ? s'informa Foma en promenant ses regards étonnés sur

l'assistance, comme s'il eût perdu tout souvenir de ce qui s'était passé et ne comprit plus de quoi il s'agissait.

– Oui, Foma, et, si tu reconnais volontairement ta faute, je te jure que je me prosternerai à tes pieds et que…

– Qui donc ai-je outragé ? hurlait Foma. Quelle demoiselle ? Où est-elle, cette jeune fille ? Rappelez-moi donc quelques particularités sur elle…

En ce moment, troublée et pleine de peur, Nastenka s'approcha de mon oncle et le tira par la manche.

– Non, Yégor Ilitch, laissez-le ; je n'ai pas besoin d'excuses. À quoi bon tout cela ? dit-elle d'une voix suppliante. Laissez donc !

– Ah ! je me rappelle, à présent ! s'écria Foma. Mon Dieu ! je me rappelle ! Oh ! aidez-moi, à me ressouvenir ! Dites : est-ce donc vrai que l'on m'a chassé d'ici comme un chien galeux ? Est-ce vrai que la foudre m'a frappé ? Est-ce vrai que l'on m'a jeté du haut de ce perron ? Est-ce vrai ? Est-ce vrai ?

Les sanglots et les gémissements de ces dames lui répondirent éloquemment.

– Oui, oui ; je me souviens qu'après ce coup de foudre, après ma chute, je revins en courant vers cette maison pour y remplir mon devoir et disparaître à jamais. Soulevez-moi ; si faible que je sois, je dois accomplir mon devoir.

On le souleva. Il prit une pose d'orateur et, tendant les mains.

– Colonel ! clama-t-il, me voici de nouveau en pleine possession de moi-même. La foudre n'a pas oblitéré mes facultés

intellectuelles. Je ne ressens plus qu'une surdité dans l'oreille droite, résultat probable de ma chute sur le perron… Mais qu'importe ? qu'importe l'oreille droite de Foma ?

Il sut communiquer à ces derniers mots tant d'ironie amère et les accompagner d'un sourire si triste que les gémissements des dames reprirent de plus belle. Toutes, elles attachaient sur mon oncle des regards de reproche et de haine. Mizintchikov cracha et s'en fut vers la fenêtre. Bakhtchéiev me poussa furieusement le coude ; il avait peine à tenir en place.

– À présent, écoutez tous ma confession ! gémit Foma, parcourant l'assistance d'un regard fier et résolu et vous, Yégor Ilitch, décidez du sort du malheureux Opiskine ! Depuis longtemps, je vous observais ; je vous observais, l'angoisse au cœur et je voyais tout, tout ! alors que vous ne pouviez encore vous douter que je vous observais. Colonel, je me trompais peut-être, mais je connaissais et votre égoïsme, et votre orgueil sans limites, et votre luxure phénoménale. Et qui donc pourrait m'accuser si j'ai tremblé pour l'honneur de la plus innocente créature ?

– Foma ! Foma !… n'en dis pas trop, Foma ! s'écria mon oncle en surveillant avec inquiétude l'expression douloureuse qui envahissait le visage de Nastia.

– Ce n'était pas tant l'innocence et la confiance de cette personne qui me troublaient que son inexpérience, continua Foma, sans paraître avoir entendu l'avertissement de mon oncle. Je voyais qu'un tendre sentiment était en train d'éclore dans son cœur, comme une rose au printemps et je me remémorais involontairement cette pensée de Pétrarque que « l'innocence est souvent à un cheveu de la perdition ». Je soupirais ; je gémissais et, pour cette jeune fille plus pure qu'une perle, j'aurais volontiers donné tout mon sang. Mais qui eût pu répondre de vous, Yégor Ilitch ? Connaissant l'impétuosité de vos passions,

sachant que vous seriez prêt à tout sacrifier à leur satisfaction d'un moment, je me sentais plongé dans un abîme d'épouvante et de crainte sur le sort de la plus honnête jeune fille…

– Foma, comment as-tu pensé des choses pareilles ? s'écria mon oncle.

– Je vous observais la mort dans l'âme. Si vous voulez savoir à quel point j'ai souffert, interrogez Shakespeare ; il vous répondra dans son Hamlet ; il vous dira l'état de mon âme. J'étais devenu méfiant et farouche. Dans mon inquiétude, dans mon indignation, je voyais tout au pire. Voilà pourquoi vous avez pu remarquer mon désir de la faire quitter cette maison : je voulais la sauver. Voilà pourquoi, tous ces derniers temps, vous me voyiez nerveux et courroucé contre tout le genre humain. Oh ! qui me réconciliera désormais avec l'humanité ? Je comprends que je fus peut-être exigeant et injuste envers vos hôtes, envers votre neveu, envers M. Bakhtchéiev, en exigeant de lui une connaissance approfondie de l'astronomie. Mais qui ne me pardonnerait en considération de ce que souffrait alors mon âme ? Je cite encore Shakespeare et je dis que je me représentais alors l'avenir comme un abîme insondable au fond duquel était tapi un crocodile. Je sentais que mon devoir était de prévenir ce malheur, que je n'avais pas d'autre raison de vivre. Mais quoi ? Vous ne comprîtes pas ces nobles mouvements de mon âme, et vous ne me payâtes que d'ingratitudes, de railleries, d'humiliations…

– Foma ! s'il en est ainsi, je comprends bien des choses ! s'écria mon oncle en proie à une extrême émotion.

– Du moment que vous comprenez si bien, colonel, daignez donc m'écouter sans m'interrompre. Je continue. Conséquemment, toute ma faute consistait en mon souci du bonheur et du sort à venir de cette enfant, car, auprès de vous, c'est une enfant. Mon extrême amour de l'humanité avait fait de moi un

démon de colère et de vengeance. Je me sentais prêt à me jeter sur les hommes pour les tourmenter. Et savez-vous, Yégor Ilitch, comme par un fait exprès, chacun de vos actes ne faisait que me confirmer en mes soupçons. Savez-vous qu'hier, lorsque vous vouliez me combler de votre or pour acheter ma désertion, je me disais : « C'est sa conscience qu'il éloigne en ma personne, pour faciliter la perpétration de son crime ! »

– Foma ! Foma ! Ainsi, c'était là ce que tu pensais hier ? s'écria mon oncle terrifié. Mon Dieu ! et moi qui ne soupçonnais rien !

– Le ciel lui-même m'avait inspiré ces craintes, poursuivit Foma. Alors, dites vous-même ce que je pus penser quand l'aveugle hasard m'eut amené vers ce banc fatal ; dites ce que je pus penser à ce moment ! – oh ! mon Dieu ! – en voyant de mes propres yeux tous mes soupçons réalisés d'une si éclatante manière ? Mais il me restait encore un espoir, un faible espoir, il est vrai, mais quand même un espoir, et voici que vous le détruisez vous-même par cette lettre où vous me déclarez votre intention de vous marier et me suppliez de ne pas divulguer ce que j'ai vu… « Mais, pensai-je, pourquoi m'écrit-il seulement alors que je l'ai surpris, quand il aurait si bien pu le faire avant ? Pourquoi n'est-il pas accouru vers moi, heureux et beau, car l'amour embellit le visage ? pourquoi ne s'est-il pas jeté dans mes bras ? pourquoi n'est-il pas venu pleurer sur ma poitrine les larmes de son immense bonheur ? pourquoi ne m'a-t-il pas tout raconté, tout ? » Suis-je donc le crocodile qui vous aurait dévoré au lieu de vous donner un bon conseil ? Suis-je donc un répugnant cancrelat qui vous eût mordu au lieu d'aider à votre bonheur ? Je ne pus que me poser cette question : « Suis-je son ami ou le plus dégoûtant des insectes ? » Et je pensais : « Pourquoi, enfin, a-t-il fait venir son neveu de la capitale dans le but prétendu d'en faire l'époux de cette jeune fille, sinon pour nous tromper tous, y compris ce neveu trop léger, et poursuivre en secret son criminel projet ? » Non, colonel, si quelqu'un a ancré

en moi la conviction que votre amour était coupable, c'est vous, vous seul ! Ce n'est pas tout : vous êtes également coupable à l'égard de cette jeune fille que vous avez exposée à la calomnie, aux plus déshonorant soupçons, elle, pure et sage, par votre égoïsme méfiant et maladroit.

La tête basse, mon oncle se taisait. L'éloquence de Foma avait évidemment éteint toutes ses velléités de défense et il se reconnaissait pleinement coupable. La générale et sa cour écoutaient Foma dans un silence dévot et la Pérépélitzina contemplait la pauvre Nastenka avec un air de triomphe fielleux.

– Surpris, énervé, abattu, continua Foma, je m'étais enfermé chez moi pour prier Dieu de m'inspirer des pensées judicieuses. Je finis par me décider à vous éprouver publiquement pour la dernière fois. Peut-être y ai-je apporté trop d'ardeur ; peut-être me suis-je par trop abandonné à mon indignation ; mais, en récompense des plus nobles intentions, vous m'avez jeté par la fenêtre. Et, tout en tombant, je me disais : « Voici comme on récompense la vertu ! » Puis je me brisai sur le sol et je ne me souviens plus de ce qu'il arriva par la suite.

À ce tragique souvenir, des cris perçants et des sanglots interrompirent Foma. Armée de la bouteille de malaga qu'elle venait d'arracher aux mains de Prascovia Ilinichna, la générale voulut courir à lui, mais Foma écarta majestueusement du même coup et le malaga et la générale.

– Silence ! s'écria-t-il, il faut que je termine. Je ne sais ce qu'il m'arriva après ma chute. Ce que je sais, c'est que je suis trempé, sous le coup de la fièvre et uniquement préoccupé d'arranger votre bonheur. Colonel ! d'après différents indices sur lesquels je ne m'étendrai pas pour le moment me voici enfin convaincu que votre amour est pur et élevé, s'il est aussi très méfiant. Battu, humilié, soupçonné d'outrage à une jeune fille pour l'honneur de laquelle je suis prêt, tel un chevalier du

moyen âge, à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang, je me décide à vous montrer comment Foma Fomitch Opiskine venge les insultes qu'on lui fait. Tendez-moi votre main, colonel !

– Avec plaisir, Foma ! exclama mon oncle. Et, comme tu viens de t'expliquer favorablement à l'honneur de la plus noble personne… alors… certainement… je suis heureux de te tendre la main et de te faire part de mes regrets…

Et mon oncle lui tendit chaleureusement la main sans se douter de ce qu'il allait advenir de tout cela.

– Donnez aussi votre main, continua Foma d'une voix faible, écartant la foule de dames qui l'entourait et s'adressant à Nastenka, qui se troubla et leva sur lui un regard timide. Continuant à tenir la main de mon oncle dans les siennes, il reprit : – Approchez-vous, approchez-vous, ma chère enfant, cela est indispensable pour votre bonheur.

– Qu'est-ce qu'il médite ? fit Mizintchikov.

Peureuse et tremblante, Nastia s'approcha lentement et tendit à Foma sa petite main. Foma la prit et la mit dans celle de mon oncle.

– Je vous unis et je vous bénis ! prononça-t-il d'un ton solennel ; si la bénédiction d'un martyr frappé par le malheur vous peut être de quelque utilité. Voilà comment se venge Foma Fomitch Opiskine ! Hourra !

La surprise générale fut immense. Ce dénouement tant inattendu laissait les spectateurs abasourdis. La générale était bouche bée avec sa bouteille de malaga dans les mains, Pérépélitzina pâlit et se prit à trembler de rage. Les dames pique-assiettes frappèrent des mains, puis restèrent comme figées sur

place. Frémissant de la tête aux pieds, mon oncle voulut dire quelque chose mais ne put. Nastia avait pâli affreusement en murmurant d'une voix faible que « cela ne se pouvait pas... » Mais il était trop tard. Il faut rendre cette justice à Bakhtchéiev que, le premier, il répondit au hourra de Foma. Puis ce fut moi. Puis, de toute la force de sa voix argentine, ce fut Sachenka qui s'élança vers son père pour l'embrasser, puis Ilucha, puis Éjévikine et le dernier de tous, Mizintchikov.

– Hourra ! répéta Foma, hourra ! Et maintenant, enfants de mon cœur, à genoux devant la plus tendre des mères. Demandez-lui sa bénédiction et, s'il le faut, je vais m'agenouiller avec vous.

N'ayant pas encore eu le temps de se regarder et ne comprenant pas encore bien ce qui leur arrivait, mon oncle et Nastia tombèrent à genoux devant la générale et tout le monde se groupa autour d'eux, tandis que la vieille dame restait indécise, ne sachant que faire. Ce fut encore Foma qui dénoua la situation en se prosternant, lui aussi, devant sa bienfaitrice, dont il résolut ainsi l'indécision. Fondant en larmes, elle donna son consentement. Mon oncle se releva et serra Foma dans ses bras.

– Foma ! Foma ! fit-il. Mais sa voix s'étrangla et il ne put continuer.

– Du champagne ! hurla Stépane Alexiévitch. Hourra !

– Non, pas de champagne ! protesta Pérépélitzina qui avait eu le temps de se remettre et de calculer la valeur de chaque circonstance et de toutes ses suites, mais allumons un cierge, faisons une prière devant l'icône avec laquelle on les bénira comme il se fait chez les gens pieux.

On s'empressa d'obtempérer à cette sage objurgation. Stépane Alexiévitch monta sur une chaise pour placer le cierge de-

vant la sainte image, mais la chaise craqua et il n'eut que le temps de sauter à terre où il se reçut fort bien sur ses pieds et, de la meilleure grâce du monde, il céda avec déférence la place à la mince Pérépélitzina qui alluma le cierge.

La religieuse et les dames pique-assiettes commencèrent à se signer pendant qu'on décrochait l'image du Sauveur et qu'on l'apportait à la générale. Mon oncle et Nastia se mirent de nouveau à genoux et la cérémonie eut son cours sous la haute direction de la Pérépélitzina : « Saluez votre mère jusqu'à terre ! Baisez l'icône ! Baisez la main de votre mère ! » Après les fiancés, M. Bakhtchéiev crut devoir baiser successivement l'icône et la main de la générale, il était fou de joie.

– Hourra ! cria-t-il. À présent, il faut du champagne !

Tout le monde était ravi, du reste. La générale pleurait, mais c'étaient des larmes de bonheur, l'union bénie par Foma devenant immédiatement pour elle et convenable et sacrée. Elle comprenait surtout que Foma avait su se distinguer de telle sorte qu'elle était désormais sûre de le conserver auprès d'elle à jamais.

Mon oncle se mettait par instant à genoux devant sa mère pour lui baiser les mains, puis il se précipitait pour m'embrasser, puis Bakhtchéiev, Mizintchikov, Éjévikine. Il faillit étouffer Ilucha dans ses bras. Sacha embrassait Nastenka et Prascovia Ilinitchna versait un déluge de larmes, ce qu'ayant remarqué, M. Bakhtchéiev s'approcha d'elle et lui baisa la main. Pénétré d'attendrissement le vieil Éjévikine pleurait dans un coin en s'essuyant les yeux d'un mouchoir malpropre. Dans un autre coin, Gavrilo pleurnichait aussi en dévorant Foma d'un regard admiratif, tandis que Falaléi sanglotait à haute voix et, s'approchant de chacun des assistants, lui baisait dévotement la main. Tous étaient accablés sous le poids d'une ivresse senti-

mentale. On se disait que le fait était accompli et irrévocable et que tout cela était l'ouvrage de Foma Fomitch.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que l'on vit apparaître Tatiana Ivanovna. Quel instinct, quel flair l'avertit aussi rapidement, au fond de sa chambre, de ces événements d'amour et de mariage ? Elle entra, légère, le visage rayonnant et les yeux mouillés de larmes joyeuses, vêtue d'une ravissante toilette (elle avait eu le temps d'en changer !) et se précipita pour embrasser Nastenka.

– Nastenka ! Nastenka ! Tu l'aimais et je ne le savais pas ! Mon Dieu ! ils s'aimaient, ils souffraient en silence, en secret ! On les persécutait ! Quel roman ! Nastia, mon ange, dis-moi toute la vérité, aimes-tu vraiment ce fou ?

Pour toute réponse Nastia l'embrassa.

– Dieu ! quel charmant roman ! et Tatiana battit des mains. Écoute, Nastia, mon ange, tous les hommes, sans exception, sont des ingrats, des méchants qui ne valent pas notre amour. Mais peut-être celui-ci est-il meilleur que les autres. Approche-toi, mon fou ! s'écria-t-elle en s'adressant à mon oncle. Tu es donc vraiment amoureux ? Tu es donc capable d'aimer ? Regarde-moi, je veux voir tes yeux, savoir s'ils sont menteurs ? Non, non ! ils ne mentent pas, ils reflètent bien l'amour ! Oh ! que je suis heureuse ! Nastenka, mon amie, tu n'es pas riche, je veux te donner trente mille roubles ! Accepte-les, pour l'amour de Dieu ! Je n'en ai pas besoin, tu sais, il m'en reste encore beaucoup. Non, non, non ! – cria-t-elle avec de grands gestes en voyant Nastia prête à refuser. – Taisez-vous aussi, Yégor Ilitch, cela ne vous regarde pas. Non, Nastia, je veux te faire ce cadeau, il y a longtemps que j'avais l'intention de te donner cette somme, mais j'attendais ton premier amour… Je me mirerai dans votre bonheur. Tu me feras beaucoup de chagrin si tu n'acceptes pas, je vais pleurer. Nastia ! Non, non et non !

Tatiana était dans un tel ravissement qu'il eût été cruel de la contrarier, en ce moment du moins. On remit donc l'affaire à plus tard. Elle se précipita pour embrasser la générale, la Pérépélitzina, tout le monde. Bakhtchéiev s'approcha d'elle et lui baisa la main.

– Ma petite mère ! ma tourterelle ! Pardonne à un vieil imbécile, je n'avais pas compris ton cœur d'or !

– Quel fou ! Je te connais depuis longtemps, moi ! fit Tatiana pleine d'enjouement. Elle lui donna de son gant une tape sur le nez et passa, plus légère qu'un zéphyr, en le frôlant de sa robe luxueuse, pendant que le gros homme faisait place avec déférence.

– Quelle digne demoiselle ! fit-il attendri. Puis, me regardant joyeusement dans le blanc des yeux, il me chuchota en confidence : – On a pu recoller le nez de l'Allemand !

– Quel nez ? quel Allemand ? demandai-je ? demandai-je étonné.

– Mais le nez de l'Allemand que j'avais fait venir de la capitale… qui baise la main de son Allemande pendant qu'elle essuie une larme avec son mouchoir. Evdokime l'a raccommodé hier ; je l'ai fait prendre par un courrier. On va l'apporter tout à l'heure… un jouet superbe !

– Foma ! criait mon oncle au comble de la joie, tu es l'auteur de mon bonheur ! Comment pourrai-je jamais te revaloir cela ?

– Ne vous préoccupez pas de cela, colonel ! répondit Foma d'un air sombre ; *continuez à ne faire aucune attention à moi* et soyez heureux sans Foma.

Il était évidemment fort froissé de ce qu'au milieu de la joie générale on semblât l'avoir oublié.

– C'est que nous sommes en extase, Foma ! cria mon oncle. Je ne sais plus où je me trouve ! Écoute, Foma, je t'ai fait de la peine. Toute ma vie, tout mon sang ne suffiront pas à racheter cela ; aussi, je me tais et je ne cherche même pas à m'excuser. Mais, si jamais tu as besoin de ma tête, s'il te faut ma vie, s'il est nécessaire que je me précipite dans un gouffre béant, ordonne seulement, et tu verras ! Je ne t'en dis pas plus, Foma !

Et mon oncle fit un geste exprimant l'impossibilité où il était de découvrir une expression plus énergique de sa pensée ; pour le surplus, il se contenta d'attacher sur Foma des yeux brillants de larmes reconnaissantes.

– Voilà l'ange qu'il est ! piaula la Pérépélitzina comme un cantique de louanges à Foma.

– Oui, oui ! fit à son tour Sachenka. Je ne me doutais pas que vous fussiez aussi brave homme, Foma Fomitch, et soyez sûr que, désormais, je vous aimerai de tout mon cœur. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point je vous estime !

– Oui, Foma ! fit Bakhtchéiev, daigne aussi me pardonner. Je ne te connaissais pas ! je ne te connaissais pas ! Toute ma maison est à ton service ! Ce qui serait tout à fait bien, c'est que tu viennes me voir après-demain, avec la mère générale et les fiancés… et toute la famille. Je vous ferai servir un de ces dîners ! Je ne veux pas me vanter, mais je crois que je vous offrirai quelque chose ! Je vous en donne ma parole !

Au milieu de ces actions de grâces, Nastenka s'approcha de Foma Fomitch et, sans plus de paroles, l'embrassa de toutes ses forces.

– Foma Fomitch, dit-elle, vous êtes notre bienfaiteur ; vous nous avez rendus si heureux que je ne sais comment nous pourrons jamais le reconnaître ; ce que je sais, c'est que je serai pour vous la plus tendre, la plus respectueuse des sœurs…

Elle ne put aller plus loin ; les sanglots étranglèrent sa voix. Foma la baisa sur le front. Il avait aussi les larmes aux yeux.

– Enfants de mon cœur, s'écria-t-il, vivez, épanouissez-vous et, aux moments de bonheur, souvenez-vous du pauvre exilé ! À mon sujet, laissez-moi vous dire que l'adversité est peut-être la mère de la vertu. C'est Gogol qui l'a dit, je crois. Cet écrivain n'était pas fort sérieux, mais, parfois, on rencontre en son œuvre des idées fécondes. Or l'exil est un malheur ! Désormais, je serai le pèlerin parcourant la terre appuyé sur son bâton et, qui sait ? il se peut qu'après tant de souffrances, je devienne encore plus vertueux ! et cette pensée sera mon unique consolation.

– Mais… où vas-tu donc, Foma ? s'écria mon oncle effrayé.

Tous les assistants tressaillirent et se précipitèrent vers Foma.

– Mais, puis-je rester dans votre maison après la façon dont vous m'avez traité, colonel ? interrogea Foma avec la plus extraordinaire dignité.

On ne le laissa point parler. Les cris de tous couvrirent sa voix. On l'avait mis dans le fauteuil et on le suppliait ; et l'on pleurait ; je ne sais ce qu'on n'eût pas fait. Il n'est pas douteux qu'il ne songeait nullement à quitter cette maison, pas plus qu'il n'y avait songé la veille, ni quand il bêchait le potager. Il savait que, désormais, on le retiendrait dévotement, qu'on s'accrocherait à lui, maintenant surtout qu'il avait fait le bon-

heur général, que son culte était restauré, que chacun était prêt à le porter sur son dos et s'en fût trouvé fort honoré. Peut-être un assez piteux retour ne laissait-il pas de blesser son orgueil et exigeait-il quelques exploits héroïques. Mais, avant tout, l'occasion de poser était exceptionnelle, l'occasion de dire de si belles choses et de s'étendre, et de faire son propre éloge ! Comment résister à pareille tentation ?

Aussi n'essaya-t-il pas d'y résister. Il s'arrachait des mains qui le retenaient ; il exigeait son bâton ; il suppliait qu'on lui rendit sa liberté, qu'on le laissât partir aux quatre coins du monde. Il avait été déshonoré et battu dans cette maison où il n'était revenu que pour arranger le bonheur de tous ! Mais pouvait-il rester dans « la maison d'ingratitude ? » Pouvait-il manger des « stchis » qui, « bien que nourrissants, n'étaient assaisonnés que de coups ? » Mais, à la fin, sa résistance mollissait sensiblement. On l'avait de nouveau installé dans le fauteuil où son éloquence ne tarissait pas.

– Que j'ai eu à souffrir ici ! criait-il. Est-ce qu'on ne me tirait pas la langue ? Et vous-même, colonel, ne m'avez-vous pas fait la nique à toute heure, tel un enfant des rues ? Oui, colonel, je tiens à cette comparaison, car, si vous ne m'avez pas proprement fait la nique, c'était une incessante et bien plus pénible nique morale. Je ne parle pas des horions…

– Foma ! Foma ! s'écria mon oncle. Ne rappelle pas ce souvenir qui me tue ! Je t'ai déjà dit que tout mon sang ne suffirait pas à laver cette offense. Sois magnanime ! oublie ; pardonne et reste pour contempler ce bonheur qui est ton œuvre…

– Je veux aimer l'homme ! criait Foma, et on me le prend ! On m'empêche d'aimer l'homme ! on m'arrache l'homme ! Donnez, donnez-moi l'homme que j'aime ! Où est-il, cet homme ? Où s'est-il caché ? Pareil à Diogène avec sa lanterne, je l'ai cherché pendant toute mon existence, et je ne peux pas le

trouver et je ne pourrai aimer personne tant que je n'aurai pas trouvé cet homme ! Malheur à celui qui a fait de moi un misanthrope ! Je crie : donnez-moi l'homme que je l'aime et l'on me pousse Falaléi ! Aimerais-je Falaléi ? Voudrais-je aimer Falaléi ? Pourrai-je enfin aimer Falaléi, alors même que je le voudrais ? Non ! Pourquoi ? Parce qu'il est Falaléi ! Pourquoi je n'aime pas l'humanité ? Mais parce que tout ce qui est au monde est Falaléi ou lui ressemble ! Je ne veux pas de Falaléi ! Je hais Falaléi ! Je crache sur Falaléi ! J'écraserai Falaléi ! et, s'il eût fallu choisir, j'eusse préféré Asmodée à Falaléi. Viens, viens ici, mon éternel bourreau ; viens ici ! cria-t-il tout à coup à l'infortuné Falaléi qui se tenait innocemment derrière la foule groupée autour de Foma Fomitch et, tirant par la main le pauvre garçon à moitié fou de peur, il continua : – Viens ici !... Colonel ! je vous prouverai la véracité de mes dires, la réalité de ces continuelles railleries dont je me plaignais ! Dis-moi, Falaléi (et dis la vérité !), de quoi as-tu rêvé cette nuit ? Vous allez voir, colonel, les fruits de votre politique ! Voyons, parle, Falaléi !

Tremblant d'effroi, le malheureux enfant jetait autour de lui des regards désespérés qui cherchaient un appui ; mais tous attendaient sa réponse en frissonnant.

– Eh bien, Falaléi, j'attends !

Pour toute réponse, Falaléi fit une affreuse grimace, ouvrit une bouche immense et se mit à pleurer comme un veau.

– Eh bien, colonel, vous voyez cet entêtement ? Est-ce naturel ? Pour la dernière fois, Falaléi, je te demande de quoi tu as rêvé cette nuit ?

– De...

– Dis que tu as rêvé de moi ! lui souffla Bakhtchéiev.

– De vos vertus ! lui souffla Éjévikine dans l'autre oreille.

Falaléi se tournait alternativement de chaque côté, puis :

– De vos… de vos ver… du bœuf blanc ! beugla-t-il enfin, et il fondit en larmes.

Il y eut un ah ! horrifié. Mais Foma Fomitch était en humeur de générosité :

– Je me plais du moins à reconnaître ta franchise, Falaléi, déclara-t-il, une franchise que je ne trouve pas chez bien d'autres. Que Dieu soit avec toi ! Si tu me taquines volontairement à l'instigation de ces autres, Dieu vous récompensera tous ensemble. S'il en est autrement, je te félicite pour ton inestimable franchise, car, même dans le dernier des hommes (et tu l'es), j'ai pour habitude de voir encore l'image de Dieu… Je te pardonne, Falaléi… Mes enfants, embrassez-moi ; je reste !

– « Il reste ! » s'écrièrent d'une seule voix tous les assistants ravis.

– Je reste et je pardonne. Colonel, donnez du sucre à Falaléi ; il ne faut pas qu'il pleure dans un pareil jour de bonheur !

Une telle générosité fut naturellement trouvée extraordinaire. Se préoccuper *de ce Falaléi* et *dans un tel moment !* Mon oncle se précipita pour exécuter l'ordre donné et, tout aussitôt, un sucrier d'argent se trouva comme par enchantement dans les mains de Prascovia Ilinitchna. D'une main tremblante, mon oncle réussit à en extraire deux morceaux de sucre, puis trois, qu'il laissa tomber, l'émotion l'ayant mis dans l'impossibilité de rien faire.

– Eh ! cria-t-il, pour un pareil jour ! – Et il donna à Falaléi tout le contenu du sucrier, ajoutant : – Tiens Falaléi, voilà pour ta franchise !

– Monsieur Korovkine ! annonça soudainement Vidopliassov apparu sur le seuil de la porte.

Il se produisit une petite confusion. La visite de Korovkine tombait évidemment fort mal à propos. Tous les regards interrogèrent mon oncle, qui s'écria un peu confus :

– Korovkine ! Mais j'en suis à coup sûr enchanté ! et il regarda timidement Foma. Seulement, je ne sais s'il est convenable de le recevoir en un pareil moment. Qu'en penses-tu, Foma ?

– Mais ça ne fait rien ! ça ne fait rien ! répondit Foma avec la plus grande amabilité. Recevez donc Korovkine, et qu'il prenne part à la félicité générale.

En un mot Foma Fomitch était d'une humeur angélique.

– J'ose respectueusement vous annoncer, remarqua Vidopliassov, que M. Korovkine n'est pas dans un état normal.

– Comment ? Il n'est pas dans un état normal ! Qu'est-ce que tu nous chantes là ? s'écria mon oncle.

– Mais il est ivre…

Et, avant que mon oncle ait eu le temps de rougir, d'ouvrir la bouche, de se troubler, nous connûmes le mot de cette énigme. Dans la porte s'encadra Korovkine en personne ; il s'efforçait d'écarter Vidopliassov pour se mieux révéler à la société surprise.

C’était un homme de petite taille, mais râblé, d’une quarantaine d’années, aux cheveux noirs grisonnants et taillés en brosse, au visage rouge et plein, aux petits yeux injectés de sang. Il avait une haute cravate de crin et portait un frac extrêmement usé, déchiré sous l’aisselle et tout couvert de duvet et de foin, un impossible pantalon et une crasseuse casquette qu’il tenait à la main. Il était abominablement ivre. Parvenu au milieu de la pièce, il s’arrêta, vacillant, et parut un instant plongé dans une profonde méditation d’ivrogne ; puis sa figure s’épanouit en un large sourire.

– Excusez, Messieurs et Mesdames ! Je crois que je suis un peu… (ici, il s’appliqua une tape sur la tête).

La générale se couvrit d’une expression de dignité offensée. Toujours assis dans son fauteuil, Foma toisait avec ironie l’excentrique visiteur que Bakhtchéiev contemplait avec un étonnement où il y avait de la compassion. La confusion de mon oncle était immense. Il souffrait le martyre pour Korovkine.

– Korovkine, commença-t-il, écoutez…

– Attendez que je me présente, interrompit Korovkine. Je me présente, interrompit Korovkine. Je me présente : l’enfant de la nature… Mais que vois-je ? Des dames !… Et tu ne dis pas, canaille, que tu as des dames ? – ajouta-t-il en guignant mon oncle avec un sourire malin. –. Ça ne fait rien, courage ! On va se présenter aussi au beau sexe… Charmantes dames ! – commença-t-il d’une langue péniblement pâteuse et en s’arrêtant à chaque mot, – vous voyez devant vous un malheureux qui… en un mot… *et cætera*… J’aurais peine à dire le reste… Musiciens ! une polka !

– N’auriez-vous pas envie de vous reposer un peu ? s’enquit l’aimable Mizintchikov en s’approchant placidement de Korovkine.

– Me reposer ? C'est pour m'insulter que vous dites ça ?

– Nullement, mais ça fait tant de bien après un voyage…

– Jamais ! répondit Korovkine avec indignation. Tu crois que je suis saoul ? Eh bien, pas du tout !… Du reste, où est-ce qu'on repose, ici ?

– Venez, je vais vous y conduire.

– Oui, tu vas me conduire à l'écurie ? À d'autres, mon cher ! Je viens d'y passer la nuit… Et puis d'ailleurs, mène-moi-z'y… Pourquoi ne pas aller avec un brave homme ? Inutile de m'apporter un oreiller ! Un militaire n'a pas besoin d'oreiller !… Prépare-moi un canapé… un canapé… Puis, écoute… Je vois que tu n'es pas méchant… Prépare-moi donc aussi… tu comprends ?… Du rhum, quoi !… Un tout petit verre, pour chasser la mouche, rien que pour chasser la mouche !

– Entendu… parfait ! répondait Mizintchikov.

– Bien, mais… attends donc. Il faut que je prenne congé… Adieu, mesdames et mesdemoiselles ! Vous m'avez, pour ainsi dire… transpercé le cœur… Mais bon ! je ferai ma déclaration plus tard… Réveillez-moi seulement vers le commencement, ne fût-ce que cinq minutes avant le commencement… Mais ne commencez pas sans moi ; vous entendez !

Et le joyeux gaillard sortit en compagnie de Mizintchikov.

Tout le monde se taisait. L'étonnement ne se dissipait pas. Enfin, Foma se mit à ricaner doucement et peu à peu, son rire se fit plus franc, ce que voyant, la générale commença à s'égayer aussi, malgré que son visage ne perdit rien de son air de dignité outragée. Le rire gagnait de tous côtés. Mais mon oncle restait

sur place, comme assommé, rougissant aux larmes et n'osant plus prononcer un mot.

– Mon Dieu ! fit-il enfin, qui eût pu se douter… ? Mais aussi… aussi… cela peut arriver à tout le monde. Foma, je t'assure que c'est un très honnête homme, et très lettré, Foma… tu verras !

– Je vois ! je vois ! répétait Foma en se tordant de rire, très lettré ! tout à fait lettré !

– Et comme il parle sur les chemins de fer ! fit à mi-voix le perfide Éjévikine.

– Foma !… s'écria mon oncle.

Mais un rire général couvrit ses paroles. Foma se tordait et… mon oncle fit tout bonnement comme les autres.

– Eh bien, quoi ! – reprit-il. – Tu es généreux, Foma ; tu as une grande âme ; tu as fait mon bonheur ; tu pardonneras aussi à Korovkine !

Seule, Nastenka ne riait pas. Elle couvait son fiancé d'un regard plein d'amour qui disait clairement :

– Que tu es donc charmant et bon ! et quel noble cœur tu es ! et que je t'aime !

VI
CONCLUSION

Le triomphe de Foma fut aussi complet que définitif car, sans lui, rien ne se fût arrangé et le fait accompli primait toutes les réserves, toutes les objections. Mon oncle et Nastenka lui vouèrent une gratitude illimitée et j'avais beau vouloir leur expliquer les motifs réels de son consentement, ils ne voulaient rien entendre. Sachenka clamait : « Oh ! le bon, le bon Foma Fomitch ! Je vais lui broder un coussin ! » et je crois bien que le nouveau converti, Stépane Alexiévitch, m'eût étranglé à la première parole irrespectueuse envers Foma. Il se tenait constamment auprès de lui, le contemplait avec dévotion et répondait à chaque mot prononcé par le maître : « Tu es le plus brave des hommes, Foma ! Tu es un savant, Foma ! »

Pour ce qui est d'Éjévikine, il était au septième ciel. Depuis longtemps le vieillard voyait que Nastenka avait tourné la tête à Yégor Ilitch et il n'avait cessé de rêver nuit et jour à ce mariage. Il avait traîné l'affaire tant qu'il avait pu et n'y avait renoncé que lorsqu'il n'y avait plus eu moyen de ne pas y renoncer. Foma avait tout réparé. Quel que fût d'ailleurs son ravissement, le vieillard connaissait à fond son Foma, voyait clairement qu'il avait réussi à s'ancrer pour toujours dans cette maison et que sa tyrannie n'aurait plus de fin.

Tout le monde sait que les gens les plus capricieux et les plus désagréables se calment toujours, ne fût-ce que pour quelque temps, alors qu'ils obtiennent satisfaction. Au contraire, Foma Fomitch n'en devint que plus stupidement arrogant. Avant le dîner, quand il eût changé de linge et de vêtements, il s'assit dans son fauteuil, appela mon oncle et, devant toute la famille, lui entama un nouveau sermon :

– Colonel ! vous allez vous marier. Comprenez-vous le devoir…

Et ainsi de suite. Imaginez-vous un discours tenant dix pages du *Journal des Débats,* mais dix pages composées avec les plus petits caractères et remplies des plus folles sottises, sans un mot sur ces devoirs, mais débordant de louanges éhontées à l'intelligence, à la bonté, à la magnanimité, au courage et au désintéressement d'un certain Foma Fomitch. Tout le monde mourait de faim et brûlait d'envie de se mettre à table ; mais personne n'osait interrompre et on écouta ses bêtises jusqu'à la fin. Il n'y eut pas jusqu'à Bakhtchéiev, qui, malgré son formidable appétit, ne lui prêtât une oreille attentive et déférente.

Enchanté de sa propre faconde, Foma Fomitch donna libre cours à sa gaieté et se grisa même à table en portant les toasts les plus saugrenus. Il en vint à plaisanter les fiancés et certaines de ses plaisanteries furent tellement obscènes et peu voilées que Bakhtchéiev lui-même en fut honteux. Si bien qu'à la fin, Nastenka se leva de table et s'enfuit, ce qui transporta Foma Fomitch. Il se ressaisit aussitôt et, en termes brefs, mais expressifs, il esquissa l'éloge des qualités de l'absente et lui porta un toast. Mon oncle était près de l'embrasser pour ces paroles.

En général, les fiancés semblaient un peu gênés et je remarquai que, depuis l'instant de la bénédiction, ils n'avaient pas échangé un seul mot et qu'ils évitaient de se regarder. Au moment où l'on se leva de table, mon oncle avait subitement disparu. En le cherchant, je passai sur la terrasse où, assis dans un fauteuil devant une tasse de café, Foma pérorait, fortement stimulé par la boisson. Il n'avait autour de lui qu'Éjévikine, Bakhtchéiev et Mizintchikov. Je m'arrêtai pour écouter.

– Pourquoi, criait Foma, pourquoi suis-je prêt à aller sur le bûcher pour mes opinions ? Et pourquoi personne de vous n'est-il capable d'en faire autant ? Pourquoi ? Pourquoi ?

– Mais il serait fort inutile de monter sur le bûcher, Foma Fomitch, raillait Éjévikine. Quelle utilité ? D'abord, ça fait souffrir, et puis on serait brûlé ; que resterait-il ?

– Ce qu'il resterait ? Des cendres sacrées ! Mais, comment peux-tu me comprendre ? Comment peux-tu m'apprécier ? Pour vous, il n'est pas de grands hommes hors certains Césars et autres Alexandres de Macédoine. Qu'ont-ils fait, tes Césars ? Qui ont-ils rendu heureux ? Qu'a-t-il fait, ton fameux Alexandre de Macédoine ! Il a conquis toute la terre ? Bon ! donne-moi une armée comme la sienne et j'en ferai autant, et toi aussi, et lui aussi… Mais il a assassiné le vertueux Clitus, tandis que moi, je ne l'ai pas assassiné… Quel voyou ! quelle canaille ! Il n'a guère mérité que les verges et non la gloire que dispense l'histoire universelle… Je n'en dirai pas moins de César !

– Épargnez au moins César, Foma Fomitch !

– Certes non ! je n'épargnerai pas cet imbécile ! criait Foma.

– Tu as raison, ne les épargne pas ! appuyait ardemment Stépane Alexiévitch, fanatisé par des libations trop abondantes ; il ne faut pas les rater ! Tous ce gens-là ne sont que des sauteurs qui ne pensent qu'à tourner à cloche-pied ! Tas de mangeurs de saucisses ! Il y en a un qui voulait fonder une bourse ! Qu'est-ce que ça signifie ? Le diable le sait. Mais je parie que c'est encore quelque cochonnerie ! Et l'autre qui vient tituber dans une société choisie et y réclamer du rhum ! Je dis ceci : pourquoi ne pas boire ? Le tout est de savoir s'arrêter à temps… À quoi bon les épargner ? Ce sont tous des canailles ! Toi seul, Foma, es un savant !

Quand Bakhtchéiev se donnait à quelqu'un, il se donnait tout entier, sans restrictions, sans arrière-pensée.

Je trouvai mon oncle au fond du parc, au bord de l'étang, dans l'endroit le plus isolé. Il était en compagnie de Nastenka. À ma vue elle s'enfuit dans les taillis comme une coupable. Tout rayonnant, mon oncle vint à ma rencontre ; ses yeux brillaient de larmes joyeuses. Il me prit les deux mains et les pressa avec force.

– Mon ami, dit-il, je ne puis encore croire à mon bonheur… et Nastia est comme moi. Nous restons stupéfaits et nous louons le Très-Haut. Nous pleurions tout à l'heure. Me croiras-tu si je te dis que je ne puis encore revenir à moi ? je suis tout troublé : je crois et je ne crois pas. Pourquoi m'arrive-t-il un tel bonheur ? Qu'ai-je fait pour le mériter ?

– Si quelqu'un l'a mérité, mon bon oncle, lui dis-je avec chaleur, c'est bien vous. Vous êtes l'homme le plus honnête, le plus noble, le meilleur que j'aie jamais vu.

– Non, Sérioja, non ; c'est trop, – fit-il avec une sorte de regret – le malheur est justement que nous ne sommes bons (c'est-à-dire, je ne parle que de moi !) que dans le bonheur en dehors duquel nous ne voulons rien entendre. Nous en causions avec Nastia, il n'y a qu'un instant. Ainsi, Foma avait beau étinceler devant mes yeux, le croirais-tu ? jusqu'à ce jour, je n'avais qu'une faible confiance en sa perfection, malgré que je cherchasse à m'en persuader. Hier même, je ne croyais pas en lui quand il refusait cette grosse somme. Je le dis à ma grande honte et mon cœur tremble encore au souvenir de ce qui s'est passé. Mais je ne me contenais plus !…

– Il me semble, mon oncle, que votre conduite était toute naturelle !

D'un geste, mon oncle m'imposa silence.

– Non, non, mon cher, ne dis rien ! Tout cela ne provient que de ma nature vicieuse, de ce que je suis un ténébreux égoïste et que je lâche la bride à mes passions. D'ailleurs, Foma le dit aussi. (Qu'aurais-je pu répondre à cela !) Tu ne peux t'imaginer, Sérioja, combien de fois je fus grincheux, impitoyable, injuste, arrogant, et non pas seulement avec Foma. Tout cela m'est revenu en tête et j'ai honte de n'avoir rien fait jusqu'ici qui me rende digne d'un pareil bonheur. Nastia le disait aussi tout à l'heure, mais, en vérité, je vois pas les péchés qu'elle peut bien avoir commis, car c'est un ange. Elle vient de me dire que nous sommes de grands débiteurs devant Dieu, qu'il nous faut tâcher de devenir meilleurs, de faire beaucoup de bien. Si tu avais entendu avec quelle chaleur, en quels termes elle disait tout cela. Mon Dieu ! Quelle délicieuse jeune fille !

Il s'arrêta un instant sous le coup de l'émotion. Puis il reprit :

– Nous avons décidé d'être aux petits soins pour Foma, pour ma mère et pour Tatiana Ivanovna. Quelle noble créature aussi que celle-là ! Oh ! je suis coupable envers tous ; je suis coupable envers toi !... Malheur à celui qui oserait faire du tort à Tatiana Ivanovna... oh ! alors !... Bon ! Mais il faudrait aussi faire quelque chose pour Mizintchikov.

– Mon oncle, j'ai changé d'opinion sur le compte de Tatiana Ivanovna. Il est impossible de ne pas l'estimer et de ne pas compatir à ses agitations.

– Précisément ! précisément ! reprit mon oncle avec chaleur, on ne peut pas ne pas l'estimer... Un autre exemple de ce cas est Korovkine. Bien sûr que tu te moques de lui ? – et il me regarda timidement. – Tout le monde rit de lui et je sais bien

que son attitude n'était guère pardonnable… C'est peut-être un des meilleurs hommes qui existent, mais… la destinée… les malheurs… Tu ne me crois pas et, pourtant, il en peut être ainsi.

– Mais, mon oncle, pourquoi ne vous croirais-je pas ?

Et je me mis à proclamer fougueusement que, les plus nobles sentiments humains peuvent se conserver en tout être déchu, que la profondeur de notre âme est insondable et que l'on n'a pas le droit de mépriser ceux qui sont tombés. Au contraire, il faut les rechercher pour les relever ; la mesure admise du bien et de la morale n'est pas équitable… etc., etc. ; en un mot, je m'enflammai jusqu'à lui parler de l'école réaliste et j'en vins à déclamer la célèbre poésie :

Quand, des ténèbres du péché…

Mon oncle fut transporté, ravi.

– Mon ami, mon ami ! – s'écria-t-il avec émotion – tu me comprends admirablement et tu m'as dit tout ce que j'aurais voulu dire, mais mieux que je ne l'eusse fait. Oui ! oui ! Dieu ! pourquoi l'homme est-il méchant ? Pourquoi suis-je si souvent méchant quand il est si beau, si bien d'être bon ? Nastia le disait aussi… Mais regarde, quel coin charmant, ajouta-t-il en jetant autour de lui un regard enchanté. Quelle nature ! Cet arbre, c'est à peine si un homme pourrait l'entourer de ses bras. Quelle sève ! quel feuillage ! Quel beau soleil ! Comme tout est devenu frais et riant après l'orage !… Quand je pense qu'il se peut que les arbres aient une conscience, qu'ils sentent et qu'ils jouissent de l'existence… Ne le crois-tu pas ? Qu'en penses-tu ?

– Cela se peut fort bien, mon oncle. Mais ils sentiraient à leur manière, naturellement.

– Bien sûr ! Oh ! l'admirable, l'admirable Créateur !… Tu dois bien te rappeler ce jardin, Sérioja, où tu courais, où tu jouais, étant petit. Je me souviens du temps où tu étais petit. – (Il me regarda avec amour, avec bonheur) – On te défendait seulement de t'approcher par trop de l'étang. As-tu oublié que la défunte Katia t'appela un soir et qu'elle te caressait… Tu avais couru toute la journée et tu étais tout rose avec tes cheveux blonds et bouclés… Elle joua avec tes boucles et me dit : « Nous avons bien fait de prendre chez nous cet orphelin ». T'en souviens-tu ?

– À peine, mon oncle.

– C'était vers le soir ; le soleil vous baignait tous deux, et moi, dans un coin, je fumais ma pipe en vous regardant… Je visite sa tombe chaque mois (et sa voix se fit plus basse et tremblante de sanglots refoulés). J'en ai parlé à Nastia qui m'a répondu que nous irions tous les deux.

Mon oncle se tut, combattant son émotion. À ce moment, Vidopliassov s'approcha de nous.

– Vidopliassov ! – cria mon oncle avec animation. – Tu viens de la part de Foma Fomitch ?

– Non ; je viens plutôt pour mon propre compte.

– C'est parfait, en tout cas, car tu vas nous donner des nouvelles de Korovkine. Je voulais lui en demander ce tantôt, car je l'ai chargé de surveiller le dormeur. De quoi s'agit-il, Vidopliassov ?

– De mon changement de nom. Vous m'avez promis votre haute protection contre les insultes dont on ne cesse de m'abreuver chaque jour.

– Encore ce nom ! fit mon oncle, effrayé.

– Que faire ? Ce sont des insultes de toutes les heures…

– Ah ! Vidopliassov ! Vidopliassov ! Je ne sais que devenir avec toi, gémit mon oncle avec tristesse. Voyons, quels torts peux-tu avoir à supporter ? Tu vas devenir fou et tu finiras tes jours dans une maison d'aliénés.

– Il me semble cependant que mon intelligence… – commença Vidopliassov.

– Bon ! bon ! mon cher, répartit mon oncle. Je ne dis cela que pour ton bien et non pour te faire de la peine. Raconte-moi donc tes griefs : je parie que ce ne sont que bagatelles.

– La vie m'est devenue impossible.

– Par la faute de qui ?

– Par celle de tout le monde, mais spécialement de Matriona, qui fait le malheur de mon existence. Toutes les personnes de marque qui ont pu me voir depuis mon enfance, ont toujours dit que j'avais l'air d'un étranger, surtout par les traits de mon visage, c'est connu. Et voilà, Monsieur, que je ne puis plus faire un pas sans que tout le monde me crie toutes sortes de vilains mots. Tenez, comme je me rendais près de vous, on m'en a crié encore. Je n'en peux plus ! Protégez-moi, Monsieur, de par votre haute autorité.

– Voyons, Vidopliassov ; qu'est-ce qu'on te dit donc ? Sans doute quelque bêtise à laquelle il ne faut pas faire attention.

– Il serait indécent de vous le dire.

– Mais quoi donc ?

– J’aurais honte de le prononcer.

– Dis quand même !

– Voici : Grichka le Hollandais a mangé une orange !

– Hou ! quel homme tu fais ! Je me figurais Dieu sait quoi ! N’y fais pas attention et poursuis ton chemin.

– J’ai essayé, mais ils ne crient que de plus belle.

– Écoutez, mon oncle ; il se plaint qu’on ne veut pas le laisser tranquille dans cette maison, renvoyez-le donc pour quelque temps à Moscou, chez son calligraphe, puisqu’il était au service d’un calligraphe.

– Hélas ! mon cher, le calligraphe aussi a fini tragiquement.

– Et comment ?

– Il eut le malheur de s’approprier ce qui ne lui appartenait pas. C’est pourquoi il fut mis en prison malgré tout son talent et il est irrémédiablement perdu.

Puis, s’adressant au valet :

– C’est bien, c’est bien, Vidopliassov, calme-toi ; je te promets d’arranger tout cela… Voyons, que fait Korovkine ? Il dort ?

– Non, il vient de partir ; je venais seulement pour vous l’annoncer.

– Comment ? Il vient de partir ! Pourquoi l'as-tu laissé faire ?

– Par pure bonté de cœur. Il faisait peine à voir. Une fois réveillé, quand il se rappela tout ce qui s'est passé, il se bourra la tête de coups et se mit à hurler.

– À hurler ?

– Pour m'exprimer avec plus de respect, je dirai qu'il se mit à pousser des gémissements variés. Il criait : « Comment pourrai-je me présenter désormais au beau sexe ? » Puis il ajouta : « Je suis la honte de l'humanité ! » Il disait tout cela avec tant de tristesse et en des termes si heureusement choisis !

– Je te le disais que c'est un homme distingué, Serge... Mais, pourquoi l'as-tu laissé partir, puisque je te l'avais confié ? ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu !

– Par sensibilité. Il m'avait prié de ne rien dire. Son cocher avait donné à manger aux chevaux et les avait attelés. Quant à la somme que vous lui avez prêtée il y a trois jours, il m'a ordonné de vous en remercier respectueusement et de vous dire qu'il vous l'enverrait par un des prochains courriers.

– Quelle somme, mon oncle ?

– Il a parlé de vingt-cinq roubles, fit Vidopliassov.

– C'est, mon cher, de l'argent que je lui avait prêté l'autre fois à la station où nous nous étions rencontrés. Il était sorti sans argent. Naturellement, il me l'enverra par le premier courrier... Mon Dieu ! que je regrette son départ ! Si j'envoyais courir après lui, Sérioja ?

– Non, mon cher oncle, ne le faites pas.

– Je suis de ton avis. Vois-tu, Sérioja, je ne suis pas un philosophe, mais je crois que tout homme est beaucoup meilleur qu'il ne le paraît. Il en est de même avec Korovkine : il n'a pas pu supporter cette honte… Mais allons donc auprès de Foma ! Voilà trop longtemps que nous sommes ici ; il pourrait se sentir blessé de notre ingratitude, de notre manque d'attentions… Allons ! Ah ! Korovkine ! Korovkine !

Mon récit est terminé. Les amants sont réunis et le génie de la Bonté s'est définitivement établi dans la maison, sous les apparences de Foma Fomitch. Nous pourrions nous livrer à de nombreux commentaires, mais ne sont-ils pas dès à présent superflus ? Tel est, du moins, mon avis.

Je suppléerai à ces commentaires par quelques mots sur le sort de mes héros, car on sait qu'un roman ne saurait finir autrement ; c'est formellement interdit par la tradition.

On unit les heureux époux quelque six semaines après les événements que je viens de rapporter. Tout se passa en famille, sans bruit, sans grand apparat, sans innombrables invités. J'étais le garçon d'honneur de Nastenka ; Mizintchikov était celui de mon oncle. Il y avait bien quelques invités, mais le principal personnage de la cérémonie fut naturellement Foma Fomitch. Il advint bien qu'on l'oublia une fois en versant le champagne. Ce fut une grave affaire, accompagnée de reproches, de gémissements, de cris. Foma s'était réfugié dans sa chambre et, s'y étant enfermé, il clamait qu'on le dédaignait, que des « gens nouveaux » s'étaient introduits dans la famille et qu'il était tout au plus un copeau bon à jeter dehors. Mon oncle était désolé. Nastenka pleurait ; la générale, selon sa coutume en pareil cas, avait une crise de nerfs… La fête ressemblait plutôt à un enterrement.

Cette vie se prolongea pour mon oncle, et, pour la pauvre petite Nastia, pendant sept ans de cohabitation avec Foma Fomitch qui mourut l'an dernier. Jusqu'au jour de sa mort, il ne fit que des siennes, sans parvenir jamais à lasser l'adoration de « ceux dont il avait fait le bonheur ». Tout au contraire, elle ne fit que croître de jour en jour et proportionnellement à l'extravagance de ses caprices.

Yégor Ilitch et Nastenka étaient si heureux qu'ils tremblaient pour une félicité dont Dieu s'était montré par trop prodigue, à leur gré. Ils ne pouvaient se reconnaître dignes de pareils bienfaits et étaient persuadés qu'il leur faudrait les payer plus tard par des souffrances.

On pense bien que, dans cette douce maison, Foma faisait la pluie et le beau temps. Et que ne fit-il pas pendant ces sept ans ? On ne saurait même imaginer jusqu'à quelles fantaisies extrêmes le mena parfois son âme oisive et repue, et ce qu'il sut inventer de caprices raffinés, de friandises morales.

Trois ans après le mariage de mon oncle, ma grand'mère trépassait et l'on vit Foma, devenu orphelin, en proie au plus violent désespoir. Même après un si long temps passé, ce n'est qu'avec une véritable épouvante qu'on parle chez mon oncle de son état à ce moment.

La tombe à moitié comblée, il s'y précipita, exigeant qu'on l'enterrât aussi et, pendant tout un mois, on ne put lui laisser ni fourchette ni couteau. Une fois même, il fallut se mettre à quatre pour lui ouvrir la bouche et en extraire une épingle. Un des spectateurs de cette scène dramatique n'avait pu s'empêcher de remarquer que Foma eût eu mille fois le temps d'avaler cette épingle, si tel eût été son caprice ; pourtant, il s'en était abstenu. Une telle appréciation n'en fut pas moins repoussée avec indignation par tous les assistants et le malencontreux observateur se vit convaincu de malveillance et d'insensibilité.

Seule, Nastenka avait gardé le silence et ce n'avait pas été sans inquiétude que mon oncle avait surpris sur son visage un imperceptible sourire. Il faut d'ailleurs remarquer que, malgré les invraisemblables caprices auxquels Foma s'abandonna dans la maison de Yégor Ilitch, il ne s'était plus permis les sermons despotiques ni l'arrogance d'antan.

Il se plaignait, pleurait, faisait des reproches, mais ne se laissait plus aller à des créations dans le genre de « Votre Excellence » et je crois bien que tout l'honneur de ce changement revenait à Nastenka. Insensiblement, elle avait contraint Foma de se plier devant certaines nécessités. Ne voulant pas assister à l'humiliation de son mari, elle était arrivée à faire respecter sa volonté.

Foma voyait très clairement qu'elle l'avait presque deviné. Je dis : presque, parce que Nastenka ne cessa point de le dorloter et de faire chorus avec son mari chaque fois qu'il chantait les louanges du grand homme. Elle voulait que chacun respectât mon oncle en toutes choses, et c'est pourquoi elle approuvait à haute voix son attachement à Foma Fomitch.

Mais je suis bien sûr que le cœur d'or de Nastenka avait su oublier les outrages et qu'une fois que Foma l'eut unie à mon oncle, elle lui avait tout pardonné. De plus, je crois qu'elle avait accepté de tout son cœur l'opinion de mon oncle, qu'on ne pouvait trop exiger d'un martyr et d'un ex-bouffon, qu'on devait ménager sa susceptibilité. La pauvre Nastenka avait appartenu à la catégorie des « humiliés » et elle s'en souvenait.

Au bout d'un mois, Foma s'était calmé. Il était même devenu doux et bon, mais, en revanche, on vit d'autres accidents se manifester chez lui : il tombait soudain en une sorte de catalepsie qui plongeait tous les assistants dans la plus folle épouvante.

Brusquement, alors que le martyr parlait d'abondance ou même qu'il riait, on le voyait devenir soudain comme figé, pétrifié dans la posture même où il se trouvait au moment de l'accès. Supposons qu'il ait ri : alors, il conservait le sourire aux lèvres. Tenait-il une fourchette ? l'objet restait en sa main levée. Puis, la main s'abaissait d'elle-même, mais Foma Fomitch ne se souvenait de rien, n'avait rien senti. Il restait assis, battant des paupières, mais n'entendant rien, ne comprenant rien, ne disant rien. Et cela durait parfois une heure entière.

Bien entendu, tous les habitants de la maison se mouraient de peur, marchaient sur la pointe des pieds, pleuraient. À la fin, Foma se réveillait, accusant une extrême fatigue et assurant que de tout ce temps, il n'avait rien vu, rien entendu. Faut-il donc prétendre que cet homme eût la passion de poser jusqu'à supporter des heures entières de volontaire martyre, dans le but unique de pouvoir dire ensuite : « Voyez donc si mes sentiments sont plus nobles que les vôtres ? »

Il advint un jour qu'ayant maudit mon oncle « pour les offenses dont il l'abreuvait à toute heure et ses manques de respect », Foma se transporta chez M. Bakhtchéiev, qui, depuis le mariage, s'était maintes fois querellé avec Foma, mais n'avait jamais manqué de lui demander pardon. Cette fois, Stépane Alexiévitch s'était employé avec une ardeur extraordinaire. Il avait reçu Foma avec le plus grand enthousiasme, l'avait gavé de victuailles, et s'était engagé à dire son fait à mon oncle et même à déposer une plainte contre lui, car il existait entre leurs deux propriétés une parcelle de terrain contestable et dont ils n'avaient jamais discuté, mon oncle en laissant la jouissance à Stépane Alexiévitch sans la moindre protestation.

Négligeant de l'aviser, M. Bakhtchéiev faisait atteler, gagnait la ville au galop, y formulait une demande de jugement lui attribuant formellement la propriété de ce lopin, à charge pour mon oncle de payer tous frais et dommages-intérêts que de

droit en punition de son arbitraire et de son accaparement. Mais, dès le lendemain, Foma, s'ennuyant chez Bakhtchéiev, pardonnait à mon oncle venu pour lui offrir sa tête coupable et regagnait Stépantchikovo en sa compagnie.

Quand, à son retour de la ville, il n'avait plus retrouvé Foma, la colère de Stépane Alexiévitch avait été terrible ; mais, trois jours plus tard, il se rendait à Stépantchikovo où, les larmes aux yeux, il avait demandé pardon à mon oncle et déchiré sa plainte. De son côté, mon oncle l'avait réconcilié le jour même avec Foma Fomitch et, de nouveau, on avait vu Stépane Alexiévitch suivre Foma avec la fidélité d'un chien, répondant à chacune de ses paroles : « Tu es un homme intelligent, Foma ! Tu es un savant, Foma ! »

Foma Fomitch dort à présent dans sa tombe, à côté de la générale, sous un précieux mausolée en marbre blanc où l'on peut lire quantité de citations attendries et de formules louangeuses. Souvent, après la promenade, Nastenka et Yégor Ilitch pénètrent pieusement dans l'enclos de l'église pour prier sur les restes du grand homme.

Il n'en peuvent parler sans une douce mélancolie et se rappellent chacune de ses paroles, et ce qu'il mangeait, et ce qu'il aimait. Ses vêtements sont conservés comme de précieuses reliques.

Seuls tous deux, mon oncle et sa femme ne s'en sont attachés que davantage. Dieu ne leur a pas envoyé d'enfants ; mais, bien qu'ils en souffrent, ils n'osent se plaindre. Sachenka est depuis longtemps la femme d'un homme charmant, et Ilucha fait ses études à Moscou, de sorte que les deux époux vivent seuls.

Ils s'adorent. La préoccupation que chacun d'eux a de l'autre est véritablement touchante. Nastia ne cesse de prier

pour son mari. Il me semble que si l'un d'eux venait à mourir, l'abandonné ne pourrait survivre huit jours. Mais que Dieu leur donne longue vie !

Ils reçoivent avec une charmante amabilité et sont toujours prêts à partager leur avoir avec les malheureux. Nastenka aime à lire la *Vie des Saints* et prétend que les œuvres ordinaires ne sont pas suffisantes, qu'il faudrait tout donner aux indigents et vivre heureux dans la pauvreté. Si ce n'était le souci d'Ilucha et de Sachenka, il y aurait longtemps que mon oncle l'aurait écoutée, car il est en tout de l'avis de sa femme.

Prascovia Ilinitchna vit avec eux et fait ses délices de leur consentement. C'est toujours elle qui tient la maison. Peu de temps après le mariage de mon oncle, M. Bakhtchéiev lui avait offert sa main, mais elle avait refusé carrément. On en avait conclu qu'elle allait se retirer dans un couvent ; mais cette supposition ne se réalisa pas. Prascovia possède une singulière propriété de caractère : elle ne peut que s'anéantir devant ceux qu'elle aime, elle les mange des yeux, plie devant leurs moindres caprices, les suit pas à pas et les sert. Depuis la mort de sa mère, elle considéra que son devoir était de rester avec son frère et tout faire pour contenter Nastenka.

Le vieux Éjévikine est encore en vie et, depuis ces derniers temps, il fréquente de plus en plus sa fille ; mais, au commencement, il désolait mon oncle par le soin qu'il apportait à écarter de Stépantchikovo et sa personne et sa marmaille (c'est ainsi qu'il qualifiait ses enfants). Les invitations de mon oncle n'avaient aucune prise sur lui : c'est un homme aussi fier que susceptible, et cette susceptibilité a même quelque chose de maladif.

À cette seule pensée que, pauvre, il serait reçu par générosité dans une riche maison, qu'il pourrait être considéré comme un importun, il s'affolait. Il refusa souvent l'aide de Nastenka et

n'accepta jamais que l'indispensable. Il ne voulait jamais rien prendre de mon oncle. Nastenka s'était grandement trompée en me disant dans le jardin que c'était pour elle que son père jouait un rôle de bouffon.

Certes, il souhaitait ardemment de marier sa fille, mais, s'il bouffonnait, c'était tout simplement par un besoin intérieur de trouver une issue aux colères accumulées qui l'étouffaient. La nécessité de railler et de donner cours à de méchants propos faisait partie de sa nature. Il se présentait comme le plus vil flatteur, tout en laissant entendre qu'il ne cajolait les gens que par pose, et plus basse était sa flatterie, plus mordante était sa raillerie. Il était ainsi !

Mon oncle avait réussi à placer tous ses enfants dans les meilleurs établissements de Moscou et de Pétersbourg, mais le vieillard ne s'était laissé faire que lorsque Nastenka lui eût prouvé que tout cela se faisait à ses frais personnels, c'est-à-dire avec les trente mille roubles donnés par Tatiana Ivanovna.

À la vérité, on n'avait jamais accepté cet argent, mais on avait assuré à Tatiana Ivanovna, pour la consoler, qu'on aurait recours à elle au premier besoin d'argent et, pour mieux la convaincre, on lui avait par deux fois emprunté des sommes considérables. Mais Tatiana mourut il y a trois ans, et Nastia dut bien recevoir ses trente mille roubles. La mort de la pauvre demoiselle fut subite. Toute la famille se préparait à se rendre au bal chez des voisins, et Tatiana n'avait pas eu le temps de mettre sa robe de bal et de se poser sur les cheveux une magnifique couronne de roses blanches que, prise d'un malaise, elle s'était laissée tomber dans un fauteuil, où elle n'avait pas tardé à expirer.

On l'enterra avec sa couronne de bal. Nastia en éprouva un grand chagrin, car elle avait l'habitude de choyer Tatiana et de la soigner comme une enfant. Elle avait étonné tout le monde

par la sagesse de son testament. À part les trente mille roubles qu'elle laissait à Nastenka, le reste, trois cent mille environ, devait être consacré à l'éducation de fillettes orphelines et à les doter à leur sortie des établissements scolaires.

C'est l'année de sa mort que se maria la demoiselle Pérépélitzina, qui était restée chez mon oncle après le trépas de la générale, dans l'espoir de gagner les bonnes grâces de Tatiana Ivanovna. Sur ces entrefaites, un fonctionnaire des environs était devenu veuf. C'était le possesseur de Michino, le petit village où s'était enfui Obnoskine en compagnie de Tatiana Ivanovna.

Terrible chicanier, ce fonctionnaire, qui avait six enfants d'un premier lit, soupçonna que la Pérépélitzina possédait quelque argent, et il présenta sa demande, qui fut immédiatement acceptée. Mais elle était plus pauvre qu'un rat d'église. Elle ne possédait en tout et pour tout que les trois cents roubles que Nastenka lui donna en cadeau de mariage.

Actuellement, le mari et la femme se battent du matin au soir. Elle passe son temps à tirer les cheveux de ses enfants, à leur distribuer des taloches et à griffer la figure de son mari (du moins à ce qu'on dit), en lui reprochant à tout instant sa qualité de fille d'un lieutenant-colonel.

Mizintchikov aussi s'est casé. Ayant sagement abandonné ses vues sur Tatiana Ivanovna, il se mit à étudier l'agriculture. Mon oncle le recommanda à un comte, riche propriétaire qui possédait trois mille âmes à environ quatre-vingt verstes de Stépantchikovo, et qui venait parfois visiter ses biens. Frappé des capacités de Mizintchikov et prenant en considération la recommandation de mon oncle, le comte proposait à l'ancien hussard la gérance de ses domaines, après en avoir, au préalable, chassé l'intendant allemand, qui le volait de son mieux, en dépit de la fameuse honnêteté allemande.

Cinq ans plus tard, la propriété du comte était devenue méconnaissable ; les paysans étaient riches ; les revenus avaient doublé ; en un mot, le nouvel intendant s'était distingué, et il était devenu célèbre par ses capacités dans tout le gouvernement. Aussi, quelle ne fut pas la surprise et la douleur du comte lorsque, au bout de cinq ans, et malgré toute les prières et les offres d'augmentation de traitement, Mizintchikov démissionna.

Le comte s'imaginait qu'il avait été séduit par d'autres propriétaires de quelque gouvernement voisin. Mais tout le monde fut bien étonné quand, deux mois après sa retraite, Ivan Ivanovitch Mizintchikov se rendit acquéreur d'une magnifique propriété de cent âmes situées à quarante verstes du domaine du comte, et appartenant à un ancien hussard ruiné qui avait été son camarade au régiment. Il avait aussitôt engagé ces cent âmes et, un an après, il en rachetait soixante autres aux environs. Il est actuellement un gros propriétaire. Tout le monde se demande avec étonnement où il a trouvé de l'argent. Il en est qui hochent la tête. Mais Ivan Ivanovitch est fort tranquille, et sa conscience ne lui fait aucun reproche.

Il a fait venir de Moscou cette sœur qui lui avait donné ses derniers trois roubles pour s'acheter des chaussures quand il était parti pour Stépantchikovo. Une charmante fille, d'ailleurs, bien que n'étant plus de la première jeunesse, douce, aimante, instruite, un peu timide. Elle vivait à Moscou comme demoiselle de compagnie, chez je ne sais quelle bienfaitrice. Elle est à genoux devant son frère, dont elle respecte la volonté à l'égal de la loi, tient son ménage et se trouve heureuse. Mizintchikov ne la gâte pas et la néglige un peu, mais elle ne s'en aperçoit pas.

Elle est fort aimée à Stépantchikovo, et l'on dit que M. Bakhtchéiev n'est pas indifférent à ses charmes. Il la demanderait bien en mariage, mais il craint un refus. Du reste, nous

espérons pouvoir nous occuper plus spécialement de M. Bakhtchéiev dans un prochain récit.

Je crois que j'ai passé en revue tous mes personnages !… Ah ! j'oublie : Gavrilo est devenu très vieux et il a complètement désappris le français. Falaléi a fait un cocher fort présentable et, pour ce qui est du malheureux Vidopliassov, il y a beau jour qu'il fut enfermé dans une maison de fous où il est mort, autant que je me souviens. Un de ces jours, j'irai faire un tour à Stépantchikovo, et je m'en enquerrai auprès de mon oncle.